

HENRI D'ARLES

Lauréat de l'Académie Française

ESTAMPES



Marque Enregistrée

MONTREAL

BIBLIOTHÈQUE DE L'ACTION FRANÇAISE

MCMXXVI

ESTAMPES

DÉDIÉ
À LA
JEUNESSE D'ACTION FRANÇAISE

Tous droits réservés, Canada, 1926.

HENRI D'ARLES
Lauréat de l'Académie Française

ESTAMPES



MONTREAL
BIBLIOTHÈQUE DE L'ACTION FRANÇAISE
MCMXXVI

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE À
DEUX MILLE EXEMPLAIRES SUR PAPIER COQUILLE.

FABRIQUÉ À JOLIETTE, QUÉ.,

PAR HOWARD SMITH.

NUMÉROTÉS À LA PRESSE

Nº 1976

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART QUATRE EXEMPLAIRES DE CET
OUVRAGE, MARQUÉS A. B. C. D., DONT L'UN SUR VÉLIN
DE RIVES À LA CUVE B. F. K.; L'UN SUR HOLLANDE
VAN GELDER; L'UN SUR VÉLIN DE NORMANDIE;
L'UN SUR IMPÉRIAL JAPONAIS SHIDZUOKA.
NON MIS DANS LE COMMERCE.



LA CULTURE FRANÇAISE

I

Renan parle quelque part de « cet état d'ivresse particulier à l'esprit français et où se font souvent de grandes choses ». ¹ Et ceci me semble être simplement la traduction du *mens divinior* d'Horace, ou du *deus, ecce deus*, de Virgile, tant il est vrai que l'esprit français est l'esprit classique. Ayant à vous parler de culture française, moi qui habite un milieu où je n'en vois pas l'ombre, force m'est, sinon d'entrer dans un état d'ivresse spirituelle, du moins de m'abstraire de mes entours, de m'évader dans un rêve de beauté et d'art, d'évoquer des souvenirs livresques, de me rappeler aussi mes sensations de France. Je veux oublier ce qui frappe mes yeux, les visions de fer et d'acier, ce que mes oreilles entendent, des sons sans harmonie et sans douceur, et m'en aller, humble « pèlerin passionné », vers un monde enchanté.

¹ *Essais de morale et de critique. Etude sur M. de Sacy et l'Ecole Libérale*, p. 47.

La culture française est une très riche héritière. Elle plonge en un passé lointain et magnifique. Ses titres de noblesse sont d'une parfaite authenticité. Et pourquoi ne pas l'appeler tout de suite de son vrai nom, révélateur de ses ascendances, et qui montre de quels ancêtres elle a le droit de se réclamer ? La culture française, c'est la culture latine, ou mieux gréco-latine. Voyez jusqu'où elle remonte. N'avais-je pas raison de dire qu'elle était riche et noble ? Certes, elle n'a rien d'une parvenue :

« Mais de très grande race, et fière autant que franche... »

C'est la Faisane qui parle. Et Chanteclerc de lui demander : « Vous venez d'Orient, alors, comme le jour ? » ² Oui, la civilisation française vient d'abord du pays où se lève « l'aurore aux doigts de rose ». A ses origines il y a l'hellénisme, l'hellénisme, qui fut, dans l'ordre intellectuel, le plus beau moment de la vie de l'humanité. Et quand je dis moment, je veux parler de quelques siècles. Il ne faudrait pas croire en effet, que cette splendeur a paru dans le monde antique comme un météore vite éteint. Elle fut premièrement le fruit d'une lente incubation. Pas plus dans le domaine de la pensée que dans les autres, il n'y a de génération spontanée. Le génie grec, naturellement doué d'immenses ressources, s'est montré cependant réceptif et

² Edmond Rostand, *Chanteclerc*, Acte I. Scène VI.

malléable. Des infiltrations venues de plus loin, de l'Égypte et de l'Assyrie par exemple, l'ont imprégné. Mais ces richesses étrangères ne lui sont pas demeurées extérieures et comme juxtaposées; il avait la vertu, l'aptitude nécessaire pour se les assimiler et les transformer en sa propre substance; loin de souffrir de cet apport et d'en être en quelque sorte écrasée, son originalité s'en est accrue. Ainsi que ces abeilles de l'Hymette, que ses poètes devaient chanter, il est allé butiner les fleurs de la pensée et de l'art écloses chez les vieilles civilisations; il s'est nourri de leur suc sans s'en laisser intoxiquer; sa vitalité native se développait régulièrement fécondée par des emprunts qu'elle savait fondre habilement et modeler selon ses traits personnels. A une époque donnée, ce génie se manifesta. Et ce fut une révélation glorieuse et unique, qui a passé dans l'histoire sous le nom de miracle grec. De cette durable explosion sont sorties des oeuvres diverses et excellentes. Il n'est pas un genre que l'hellénisme n'ait abordé, et où il n'ait atteint à l'absolue perfection. Ses productions dans tous les ordres continuent des types-exemplaires, fixant pour jamais la règle et la mesure du jugement. L'esprit humain y voit la norme d'après laquelle baser ses appréciations. L'hellénisme fut la réalisation de l'idéal, non pas seulement dans telle ou telle branche particulière, mais dans le vaste champ ouvert aux activités de l'intelligence. Ainsi, avec Ho-

mère, la poésie épique a trouvé son sommet, resté inaccessible au génie de toute autre nation. Si admirable que soit l'Enéide, elle ne peut entrer en comparaison avec l'Iliade et l'Odyssée. « Virgile, avec toute sa poésie, n'est que la lune d'Homère »³ Le lyrisme de Pindare est également d'une telle essence, d'une inspiration à la fois si chaude et si maîtresse de ses élans, que ce n'est que dans la poésie biblique, et de source divine par conséquent, que l'on peut voir un tel jaillissement, un tel bouillonnement de sève. Dans la philosophie, Socrate, Aristote, Platon, « en qui le christianisme s'est reconnu », Platon, « qui sera en quelque sorte associé aux destinées de l'humanité », qui « a su être un des aspects du divin », et qui est de « ceux qui y font croire » ;⁴ dans l'éloquence, Démosthènes, dans le drame, Eschyle, « dont l'oeuvre reste unique dans les siècles », Sophocle, dont l'Oedipe, entre autres, « a l'actualité et la jeunesse inaltérable des chefs-d'oeuvres construits selon l'axe éternel, et révélateurs du génie profond de notre civilisation », Euripide, « dont les conceptions sont délicieusement humaines et frémissantes »⁵ dans l'his-

³ Ernest Hello, *L'Homme*, Livre III. *L'Art*. Chap. sur le Style, p. 402 et seq.

⁴ Emile Faguet, *Pour qu'on lise Platon. Conclusion*, p. 392-396-7.

⁵ *Sophocle*, par Alfred Poizat, Correspondant du 10 janvier 1920, p. 151 et suiv.

toire, Xénophon, Thucydide, Plutarque, dont on a dit qu'il « manquerait quelque chose à la physionomie de l'humanité s'il n'avait pas écrit »⁶ dans la statuaire enfin, Phidias, — voilà les grands noms de l'hellénisme. Nous n'avons touché que les plus hautes cîmes. Quel fourmillement d'hommes et d'œuvres entoure et encadre ces figures idéales ! Et il y a eu ceci d'extraordinaire, en Grèce, que la philosophie, la poésie, la politique, l'art dramaturge, les arts plastiques, toutes les formes du savoir, toutes les variétés de la culture de l'esprit, n'étaient pas le fait d'initiés, ne s'enseignaient pas dans des cénacles ouverts seulement à une élite. « Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable », dit Bossuet, et il continue : « Pourquoi parler des philosophes ? les poètes mêmes, qui estoient dans les mains de tout le peuple, les instruisoient plus encore qu'ils ne les divertissoient ».⁷ Ainsi tout le peuple venait à l'école de ses sages et se passionnait pour leurs spéculations ; entre eux et lui il y avait échange de pensée. Socrate et Platon conversaient avec la foule de leurs disciples. Les poètes non plus n'étaient pas des solitaires enfermés dans leur tour d'ivoire. La nation tout entière entraînait dans leurs rêves. Toute forme

⁶ G. Hanotaux, *De l'Histoire et des Historiens*. Revue des Deux-Mondes, du 15 octobre 1914, p. 436.

⁷ *Disc. sur l'Histoire Universelle*, Partie III, ch. V, p. 243, de l'édition des Bibliophiles.

d'art est devenue chez les modernes quelque chose d'hermétique. Tandis que l'hellénisme avait fait de toutes les formes de l'art un instrument de propagande intellectuelle et patriotique de premier ordre. Penseurs, poètes, dramaturges, sculpteurs, exerçaient une influence sociale considérable. Le peuple les comprenait, les suivait, les stimulait. Il était le peuple le plus intelligent, le plus subtil, le plus cultivé, le plus policé que le monde eût vu. Que l'on a raison de qualifier l'hellénisme de miracle !

« Rien ne se perd, rien ne se crée » — cet axiome philosophique a eu son évidente réalisation quand « le grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers »⁸ eut ravi à la Grèce son indépendance. « La condition de l'art, c'est la liberté. »⁹ La Grèce ayant perdu ses franchises politiques et étant devenue province romaine, faisant désormais partie de ce corps immense qui s'étend de rivage en rivage autour de la Méditerranée, l'hellénisme peut-il continuer de fleurir sur une terre conquise, dans une atmosphère que n'anime plus une vie nationale ? Quelque latitude que les romains laissent aux peuples que leurs armes ont soumis, le génie grec sera-t-il encore capable d'essor sous un ciel assombri, où les larges souffles se sont évanouis ? Cette pure clarté ne va-t-elle pas s'éteindre ? Mais le génie est

⁸ Bossuet, *Hist. Univ.*, ch. VI, p. 256.

⁹ Renan, *Marc-Aurèle et la Fin du Monde Antique*, ch. I, p. 4.

immortel. L'hellénisme va dégénérer dans la péninsule où il a vu le jour et sur laquelle il a versé des torrents de lumière, qu'il a consacrée par ses oeuvres : sa majestueuse et sereine philosophie, par exemple, va subir une déchéance profonde dans les écoles de sophistes ; sa poésie inspiratrice d'héroïsme, va se muer en un vain amusement verbal ; tous les arts qu'il a portés si haut, vont se dépouiller du caractère auguste qu'il leur a imprimé, et les disciples de Phidias laisseront tomber les traditions qu'ils tiennent de leur maître ; entre leurs mains, la statuaire va devenir un métier, une besogne d'artisans ; les oeuvres qu'ils produiront se distingueront encore par une technique habile, une virtuosité de doigté, mais la recherche de l'idéal en sera absente. Et pourtant, l'essence de l'hellénisme ne périra pas. Cette vive lumière va se déplacer ; elle brillera ailleurs. Et ici commencent ce que je pourrais appeler les grandes migrations du génie antique, migrations qui apporteront jusqu'à nous ses bienfaits. Cette civilisation grecque ne sera pas tout à coup frappée de stérilité. Les événements politiques vont l'orienter vers d'autres cieux où elle va inaugurer une mission dont les fruits seront incalculables. C'est tout un monde nouveau qui sera enfanté. La beauté entreprend un pèlerinage qui dure toujours et qui sera marqué par des résurrections ou plutôt des naissances à la vie de l'esprit. Rome est sa première conquête. Cette Rome qui a

conquis la Grèce va être à son tour pacifiquement conquise par la civilisation grecque. Rome est une puissance militaire de premier ordre, et qui sait coloniser, qui sait administrer. Mais elle est fermée à l'art et à tout ce qui constitue la civilisation véritable. Elle a des guerriers : toutes les forces de la nation sont tendues vers un objet, l'agrandissement matériel. C'est une race de proie. Elle n'a pas de poètes, pas d'orateurs, pas d'historiens, pas de penseurs. La Grèce va lui donner tout cela. Rien de plus intéressant à étudier que la pénétration de l'hellénisme dans l'âme romaine barbare, primitive. Et ce fut autre chose qu'une pénétration vraiment, ce fut une *information*, au sens philosophique du mot. Comme l'âme informe le corps, l'esprit de la Grèce a informé l'empire qui l'avait vaincu, et lui a insufflé l'intelligence, l'a ouvert à l'idéal. La Grèce avait inventé un mythe qui a trouvé son application dans le rôle qu'elle a joué à l'égard de la puissance romaine : — Orphée qui apaise et dompte au son de sa lyre les bêtes des forêts. La civilisation hellénique, par sa douceur, son éclat tempéré, a transformé une nation barbare. Ce phénomène est unique dans l'histoire, en ce sens que l'on n'a jamais vu un peuple victorieux recevoir ainsi sa loi du peuple qu'il a dompté, reconnaître pleinement qu'il est quelque chose de supérieur à la force des armes, et se courber devant la pensée, se saumettre à la discipline intellectuelle

venue d'une province conquise. Cela n'est pas seulement à la gloire de l'hellénisme, cela montre aussi que le peuple romain, si grossier et si dur qu'il fût, avait du moins des aptitudes à la civilisation, un fond de puissances latentes qui ne demandaient qu'à être éveillées et cultivées, des aspirations confuses vers l'ordre idéal. Si riche que soit une semence, encore faut-il qu'elle tombe dans un sol d'une certaine nature pour lever et devenir moisson. Si radieuse que soit la lumière, encore faut-il des yeux pour la voir. Si admirable que fut la civilisation hellénique, elle eût inutilement brillé sur le monde romain si celui-ci n'eût eu avec elle de secrètes harmonies, et n'eût été prédisposé à l'accueillir et à la laisser opérer en lui cette sorte de miracle, comparable à ce que fait la grâce dans la sphère morale. Et c'est là la grande différence entre les races latines et les races germaniques, signalée par M. Santayana dans son ouvrage : *L'Erreur de la Philosophie Allemande* : « Le classicisme est précisément cette partie de la tradition et de l'art, qui, sans nous écarter de notre propre vie ni de la nature, nous les révèle dans toute leur profondeur et leur unité. Les efforts que l'on fait pour reproduire les particularités de l'antiquité prouvent qu'on n'en est pas l'héritier naturel, qu'on ne la continue pas instinctivement. L'on ne peut copier que ce que l'on n'a pas assimilé. Les héritiers naturels d'une religion ou d'un art ne songent pas à lui redonner

de la vie ; ses accidents antiques ne les intéressent pas, ils en possèdent par nature la substance éternelle ». ¹⁰

Ainsi, les Romains possédaient par nature la substance éternelle de l'hellénisme : ils n'ont pas copié l'antiquité, ils se la sont assimilée. Combien il est difficile à analyser, ce travail intérieur par lequel l'esprit s'accroît selon ses lignes personnelles tout en profitant des richesses d'une longue tradition ! Le génie latin a reçu de la Grèce une discipline intellectuelle ; il a contemplé les modèles insurpassables qu'elle lui apportait ; il s'est laissé façonner par ses maîtres. Le résultat de cette élaboration, de ce mélange d'éléments étrangers mais sympathiques, combinés avec les ressources de la race, a été la civilisation romaine. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher dans quelle mesure l'hellénisme s'est amoindri en se fondant dans une autre intelligence. Ernest Hello a projeté sur ce problème une lumière un peu crue, et je crois qu'il y aurait des atténuations à apporter à ses considérations, si belles pourtant et si originales. Pour lui, tout ce que Rome a emprunté à la Grèce est ce qu'il appelle la formule, la recette, ou, ci vous voulez, le procédé. Ce jugement est trop absolu. ¹¹ En s'absorbant dans l'esprit latin, l'hellénisme a consenti

¹⁰ Page 66.

¹¹ Loc. cit. Ch. sur *l'Asie, la Grèce et Rome*.

les sacrifices nécessaires et s'est plié aux lois qui président à toute transformation. Comme une liqueur que l'on verse dans un vase, la science et l'art, en entrant dans une intelligence, la remplissent, mais adoptent ses contours et se proportionnent à sa mesure. D'autre part, le génie romain, en s'imprégnant de la culture antique, ne pouvait, sans cesser d'être lui-même, se dépouiller de ses caractères distinctifs ni renoncer à ses traits profonds. Ne demandons pas des substitutions impossibles à la nature. Et ici, l'âme de la race a continué de subsister, mais embellie, ornée, affinée, polie, ouverte à la Beauté, et se manifestant à son tour par d'admirables oeuvres, d'une frappe originale. Le génie latin n'a pas fait que recevoir ; il a aussi donné. Tous les critiques d'art s'accordent à reconnaître dans les monuments de l'architecture romaine comme un caractère d'éternité. L'hellénisme, en perfectionnant et en assouplissant l'esprit robuste et vigoureux des latins, a inspiré des écrits qui portent également un cachet de solidité, de durée propre à défier les siècles. Une fois ébranlé, mis en mouvement par une impulsion venue de Grèce, le génie romain développa toutes ses ressources personnelles, et se créa une littérature qui devait à son tour se faire porteuse de lumière et susciter une nouvelle civilisation. En s'éprenant de l'idéal de perfection, Rome n'avait pourtant pas renoncé à l'idéal de puissance. Elle conquit la Gaule, contrée

barbare. Ce que la Grèce avait fait pour « l'agreste Latium », selon l'expression d'Horace,¹² Rome le fit pour ses possessions d'au-delà des Alpes, Rome et la Grèce, car cette double tradition est désormais inséparable ; et le pays qui deviendra la France sera également redevable à ces deux grandes nations de sa langue, de son génie, de sa culture. A travers la civilisation latine, l'hellénisme pénétrera les Gaules. Et il y aura ici, plus particulièrement dans certaines régions, des contacts directs. Il y a des milieux où domine le sang grec, et qui sont par conséquent tout préparés à l'infusion intellectuelle qui va suivre la conquête. D'autres colonies sont toute latines. Mais les Gaulois cèdent tout les premiers à l'attrait de la Beauté incarnée dans la nation victorieuse. « Le celtique a disparu devant le latin parce qu'il était la barbarie, et le latin la civilisation. Avec la paix, Rome apportait la civilisation. Elle arrivait les mains pleines de trésors accumulés par une longue suite de générations, lettres, arts, sciences, philosophie, tout ce que la Grèce avait produit, et tout ce qu'elle même y avait ajouté »¹³ « Les Gaulois, dit Fustel de Coulanges, eurent assez d'intelligence pour comprendre que la civilisation valait mieux que la barbarie. Ce fut

¹² *Graecia capta ferum victorem cepit, et artes intulit agresti Latio...* Epist. lib. II. Epist. I, v. 156-7.

¹³ G. Bloch. Dans *Hist. de France (Lavis)*, Tome I, part. II, ch. II, p. 104 et liv. III, ch. II, p. 390.

moins Rome que la civilisation elle-même qui les gagna à elle. Être Romain à leurs yeux, ce n'était pas obéir à un maître étranger, c'était partager les mœurs, les études, les plaisirs de ce qu'on connaissait de plus noble et de plus cultivé dans l'humanité » ¹⁴

Fine analyse. En quelques touches, le grand historien-penseur révèle l'âme profonde de la race. Elle est barbare encore, mais, dans ses ténèbres, elle a comme des intuitions de ce qu'est la Beauté, et elle y aspire, elle offre des concordances avec un idéal, elle a l'attrait de la civilisation. Et quand cette civilisation se présente, fut-ce apportée par un vainqueur qu'elle a combattu de toutes ses énergies, la grâce est la plus forte. Le Gaulois ne résiste pas à la grâce et à la beauté. La langue et les oeuvres des latins se répandent par tout le territoire. Quand, au cinquième siècle, l'empire romain s'effondrera sous les coups des invasions germaniques, la Gaule sera tellement latinisée que la culture latine sera sauvée et assurée de se perpétuer. Mais il faudra des siècles encore avant que la langue latine se transforme en un nouveau parler, et avant que l'âme gauloise, chargée des dépouilles de l'antiquité, se manifeste en une littérature personnelle. C'est peut-être remonter bien haut que de voir dans le *Serment de Strasbourg* le plus vieux

¹⁴ Cité par Bloch., op. laud, p. 104.

monument de la langue française. Et les *chansons de gestes* ne sont également, à cet égard, que d'informes balbutiements. Je ne dis pas qu'elles manquent d'intérêt, au point de vue philologique en particulier. Mais il faut plus que de la bonne volonté pour y voir autre chose qu'une annonce fort lointaine et indistincte de la merveille qui va éclater. L'apparition de notre langue coïncide avec la Renaissance. L'on sait ce que fut la Renaissance, et le superbe mouvement intellectuel qu'elle a provoqué. Les esprits furent pris comme d'un délire devant la grande lumière émanée d'un rajeunissement de la Beauté antique. Et il semble que notre verbe attendait ce moment pour faire acte de vie. Comme il coule fluide et abondant chez ceux que nous en regardons comme les créateurs véritables ! Oh ! il est tout près de sa source, il devra régulariser son cours, et ce n'est que plus tard qu'il se fixera, au dix-septième siècle ; notre prose atteindra à son apogée avec les *Provinciales*.¹⁵ Mais comme il est beau déjà, à son matin, tout baigné de lumière, comme sa physionomie a de distinction ! Quel phénomène que la formation de notre langage ! Et comment en comprendre et en saisir tous les secrets ? La langue grecque y entre pour une part, la latine le remplit, le déborde : c'est elle surtout que l'on re-

¹⁵ *Introduction aux Provinciales*, par Ernest Havet, p. LXV et seq. « Pascal est le premier grand esprit qui ait eu pour instrument une prose achevée ».

trouve dans les mots, dans les tournures, dans les expressions. Et cependant, ce n'est ni du grec ni du latin : c'est cela et c'est autre chose, une création nouvelle, le français, un chef-d'oeuvre. Qui peut définir exactement le mystère de sa génération ? L'on voit, l'on compte, l'on analyse les éléments dont il se compose ; et pourtant, du creuset où ces éléments se fondaient depuis des siècles, il est sorti une substance différente, quelque chose de rare, de fin, d'exquis, de clair, un joyau original. Le français ! la plus classique des langues modernes et, sinon la plus sonore, du moins la plus harmonieuse, par ce qu'elle est celle dans laquelle les éléments constitutifs du langage entrent dans la meilleure proportion, rieuse et grave, souple et digne, lumineuse et profonde, mesurée et nombreuse. Et quelle littérature s'est incarnée en ce verbe

« le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines ? » ¹⁶

Si l'on excepte la poésie épique, tous les autres genres ont fleuri chez nous, se sont manifestés en des réalisations idéales. Le français n'a pas « le génie épique », — cela est comme un axiome en critique. Et le fait est que ce n'est ni la rugueuse *chanson de Roland*, ni la somnifère *Henriade*, qui peuvent servir à contester cette assertion. Non, pas même *Télémaque*, oeuvre admirable, mais où

¹⁶ André Chénier, *L'Invention*.

l'artifice éclate trop, et qui réussit mal à évoquer « l'aimable simplicité du monde commençant » ¹⁷ En dehors de cete catégorie, la littérature française a cultivé tous les domaines de l'esprit, et en tous elle a créé des modèles. Sans doute, elle puise dans le génie antique. Et nos auteurs les plus parfaits sont précisément ceux qui se sont donné la meilleure formation grecque et latine. Le génie classique est la base, la substance et la moëlle du nôtre. Je parcours la grande édition des oeuvres de Racine : elle contient tout un volume de notes de ses lectures, où l'on peut se rendre compte du genre de préparation qu'il a apporté à la composition de ses drames. Pindare, Homère, Sophocle, Euripide, Platon, Plutarque, Cicéron et tant d'autres parmi les plus grands, ont été analysés, critiqués, disséqués par Racine, qui s'est assimilé leur pensée, qui leur a demandé le secret de leur art. Et ce n'est pas là un exemple unique. Tous nos classiques en ont fait autant. Et parmi les modernes, les plus parfaits et les plus définitifs de nos auteurs ne sont-ils pas ceux qui sont allés à la même école, et se sont soumis à la même tradition ? Nous n'avons pas un seul écrivain qui ait fait sa marque et qui soit parvenu à une gloire solide, sans s'être donné d'abord la même culture. Mais il est temps de constater tout ce que

¹⁷ Ce mot, de Fénelon même, est cité par Michel Bréal, *Pour mieux connaître Homère*, ch. I, p. 11.

l'âme de notre race a ajouté à la Beauté antique. La littérature française est extrêmement neuve et originale. Elle a emprunté aux vieux maîtres une discipline qu'elle a adoptée à son caractère, des idées qu'elle a refondues et transformées. Ceci nous amène à signaler tout ce qu'elle doit au christianisme, les sources fécondes que la vérité divine a fait surgir en elle, et tous les sentiments, inconnus au monde ancien, dont elle s'est ainsi enrichie. Michelet parle « de ce flot plus pur qui jaillit du pied de la Croix ».¹⁸ Ce flot, en régénérant les âmes, les a creusées en quelque sorte. L'on peut dire de l'âme antique qu'elle avait, par un certain côté, quelque chose de superficiel. Il lui manquait le sentiment, la notion de l'Infini. Son Olympe était à demi terrestre, ses dieux n'étaient dieux qu'à demi. Le christianisme a ouvert les vastes, les infinies perspectives, et le monde n'apparaît plus sous le même angle. Anatole France, à la fin de ses souvenirs, évoque le moment où lui apparurent ce qu'il appelle « les simulacres effrayants de l'amour et de la beauté ».¹⁹ Combien, en effet, l'amour et la beauté, le jeu complexe des passions humaines, combien tout cela a pris un sens différent, a été mis dans une autre lumière, depuis le christianisme ! Tout cet apport magnifique, après avoir lentement façonné

¹⁸ Cité par Brunetière. *La littérature française du Moyen Âge*. Dans *Études Critiques*, 1ère Série, p. 35.

¹⁹ *Le Petit Pierre*, Ma Chambre, p. 336.

l'âme française, s'est cristallisé dans les oeuvres de son génie, — lequel, profondément *humanisé* au sens classique du mot. c'es-à-dire tout imprégné, tout nourri des lettres antiques, se réfléchit dans une littérature agrandie de tout ce que le christianisme a mis dans les âmes d'inquiétude, de tourments, de regrets; de clartés, de consolations.

« Sur des penses nouveaux faisons des vers antiques. »

André Chénier se doutait-il qu'il enfermait en cette formule tout le passé et tout l'avenir de la culture française? « La gloire d'inventer est souveraine », ²⁰ a dit un penseur. Cette gloire, notre littérature l'a acquise. Mais les penses nouveaux dont elle a doté le monde, elle les a exprimés immortellement, parce qu'elle a emprunté au mode antique son rythme, sa mesure, son éclat et sa perfection. Là est également le secret de sa gloire et de son influence dans les âges futurs.

Il ressort donc que la civilisation française découle de la civilisation grecque et latine. Cette vérité est acquise à l'histoire, démontrée par les faits. La France a été modelée par les deux plus grands génies de l'antiquité. Athènes et Rome l'ont marquée profondément de leur empreinte. Aucune autre nation moderne ne peut se vanter de

²⁰ Renan, *Essais de morale et de critique*. Etude sur Augustin Thierry, p. 131.

se rattacher par une filiation aussi directe et aussi intime à ces deux sources, aucune n'a été dans les conditions voulues pour subir à un pareil degré leur influence éducatrice ni pour s'assimiler leurs richesses, ni l'Espagne, ni l'Italie même, scindées par les barbares, en proie à des convulsions politiques qui nuisaient au règne des arts de la paix, à la sereine recherche de l'idéal. Et j'ose avancer que l'esprit gaulois avait avec l'hellénisme plus d'affinités électives que n'en avait l'esprit romain, resté dans son fonds, positif, et très porté vers les choses de l'administration et de la jurisprudence, où il a toujours excellé ; tandis que l'âme gauloise avait une subtilité, une souplesse, une légèreté, une gaieté, un don de parole, un sens inné de la beauté, qui la prédisposaient comme naturellement à se laisser façonner par la lumière. En sorte que la culture française apparaît moins comme un prolongement que comme une résurrection de la culture hellénique. Ces deux personnalités bien distinctes, le génie grec et le génie français, présentent des similitudes extraordinaires, des points de contact frappants. Par dessus les âges, ces deux génies étaient faits pour s'entendre, pour se pénétrer, pour se succéder l'un à l'autre, pour éblouir tour à tour les générations. « Ce que j'appelle la France, dit M. René Bazin, ce que j'ai dans le cœur comme un rêve, c'est un pays où il y a une plus grande facilité de penser, de dire, de rire, où les âmes ont

des nuances infinies, un pays qui a le charme d'une femme qu'on aime, quelque chose comme une Alsace encore plus belle ! » ²¹ Cette description se raccorde au mot profond que nous devons à Talleyrand : « Qui n'a pas vécu en France avant la Révolution ne sait pas ce que c'est que la douceur de vivre ». La douceur de vivre ! Comprenons bien cette expression. N'allons pas la défigurer, l'entendre dans le sens du confort matériel et des aises de la vie. N'a-t-on pas dit du mot confortable « qu'il est barbare et qu'il répond à une idée peu française ? » ²² La douceur de vivre ! Cette formule a de l'ampleur, une portée philosophique. Et non, ce n'est pas seulement avant la Révolution qu'elle était sensible, c'est depuis que la France existe comme nation distincte. Et aujourd'hui encore, malgré l'avènement de la démocratie, la France est peut-être le seul pays au monde où on la goûte pleinement, parce que la civilisation française est la seule qui soit imprégnée de l'humanisme antique, l'humanisme qui est une clarté et une grâce, qui informe tout l'être, qui n'est pas seulement un froid rayon, mais qui est une vertu, de laquelle émane la politesse du langage, l'élégance des manières. L'on respire en France la douceur de vivre, parce que le génie français est un génie d'ordre, de

²¹ *Les Oberlé*, p. 23.

²² Renan, op. laud. Poésie de l'Exposition,, p. 359.

mesure, d'équilibre, qui respecte la hiérarchie des valeurs, qui préfère l'idéal de perfection à l'idéal de puissance, qui met « la qualité avant la quantité », selon le mot de M. Ferrero,²³ qui trouve une phrase de Pascal, une page de Bossuet, un drame de Racine, supérieur à tout ce que l'industrie peut produire, à tout ce que le commerce peut opérer, une oeuvre d'art préférable à un pont ou à une automobile, l'esprit de finesse supérieur à l'esprit de géométrie.

II

Il me reste à vous parler des droits de la culture française en ce pays et de nos devoirs à son égard. O mon Dieu ! en quel monde vivons-nous pour qu'il faille prôner les droits de la beauté à l'existence et à la reconnaissance générale ? La beauté ne s'impose-t-elle pas elle-même ? Hélas ! la tendance de l'univers, ce que M. d'Avenel appelle « le mécanisme de la vie moderne », ne lui est pas favorable.²⁴ Il y a quelques années, visitant le musée du Caire, sous la direction de M. Maspero, je posai à mon guide éminent, qui me faisait admirer tel ou

²³ Cf. Son ouvrage : *Le Génie latin et le monde moderne*.

²⁴ « Le machinisme de la vie moderne accroît chaque jour, au lieu de le diminuer, le poids des fatalités qui pèsent sur l'homme primitif, et dont un Lucrèce pouvait croire la civilisation bientôt affranchie ». L. de Launay.

tel chef-d'oeuvre de la statuaire remontant à des milliers d'années, cette question : « Voilà des choses parfaites, et si antiques ! quel état de haute civilisation elles révèlent ! Le monde a-t-il vraiment marché depuis ? Y a-t-il eu progrès réel ? » Et lui de me répondre : « Il a marché, il s'est développé, mais dans un autre sens ». — Et je revois encore son geste, qui indiquait nettement un fléchissement de l'idéal dans l'humanité. Et ce fléchissement s'accroît tous les jours. L'homme se souvient de moins en moins qu'il « ne vit pas seulement de pain ». Peu de temps avant la fin de la grande guerre, Guillaume II disait : « Cette lutte est le conflit entre deux conceptions du monde, la conception allemande et la conception anglaise ». Il parlait du point de vue de son ambition, point de vue restreint et faussé par l'orgueil national. Le conflit qui dure depuis des siècles, et qui s'intensifie à notre époque, est beaucoup plus vaste et de beaucoup plus de conséquences, c'est le conflit entre l'idéal de perfection et l'idéal de puissance, entre l'esprit latin et l'esprit germanique, ou anglosaxon, ce qui revient au même absolument. Et l'idéal de puissance trouve dans les aspirations générales des âmes, en notre temps, des appuis qui l'aident singulièrement dans ses conquêtes. L'on se souvient de l'étude pénétrante que Paul de Saint-Victor consacrait à l'*Argent*. Il montrait l'évolution de l'idée d'argent à travers les âges, honnie

d'abord, personnifiée dans le Juif que la civilisation ostracise, puis s'émancipant, prenant de l'influence à mesure que l'âge moderne approche, faisant enfin un avènement triomphal : « Si l'économie politique avait ses poètes, écrivait-il, ils pourraient chanter le long et dur martyre qu'a subi l'argent, avant d'arriver au gouvernement de la terre ».²⁵ L'argent est sorti depuis longtemps de ses infamants ghettos ; il règne sur l'univers ; et tout ce qui donne l'argent confère une royauté. On dit : « roi du pétrole, roi de l'acier, roi du charbon, roi des chemins de fer », parce que toutes ces choses produisent l'argent qui assure la maîtrise du monde.

Qu'est devenue la sainte Ampoule à laquelle les vieux rois demandaient le signe et la consécration de leur souveraineté ? Les rites augustes ont disparu ; la notion de royauté de droit divin est abolie ; la Bourse a remplacé les cathédrales antiques ; et c'est à la Bourse que s'édifient les royaumes modernes ; c'est la richesse qui constitue les aristocraties, aristocraties de parvenus, âpres et arrogantes et exclusives, sans racines dans le passé, sans traditions et sans gloire, et, je l'espère, du moins, pour l'ordre et la beauté du monde, sans avenir. Voilà la dure atmosphère dans laquelle se meut l'humanité, atmosphère éminemment hostile à

²⁵ *Hommes et Dieux ; L'Argent*, p. 368.

une civilisation toute de grâce et d'élégance. Dans sa séance du 29 avril 1919, l'Académie de Médecine a entendu « un savant de haute valeur déclarer que sur les ruines du monde moderne, nous allons voir grandir un mouvement où les questions intellectuelles cèderont le pas aux questions sociales. Les instigateurs de ces nouvelles formes sociales qui visent à bâtir la société future, se désintéressent des pures recherches de l'esprit. Ces hautes disciplines, dont les applications ne sont pas assez immédiates, leur paraissent trop abstraites, trop éloignées de la vie... » J'emprunte ce passage à une lettre récente de Maurice Barrès au ministre de l'Instruction Publique.²⁶ Est-ce là une vue pessimiste ? Non, certes ; c'est un cri d'alarme, mais amplement justifié par les tendances actuelles de la société, qui sont une grave menace pour la fine civilisation dont la France est l'héritière, et dont elle doit être à toujours la continuatrice. Aussi, la France se recueille ; la guerre lui a donné plus d'une leçon, dont elle entend bien profiter ; elle s'est par exemple rendu compte à quel point son haut enseignement avait subi l'emprise des méthodes germaniques, essentiellement réfractaires au classicisme, car l'esprit germanique peut essayer de copier l'antiquité, il est incapable de se l'assimiler, d'en tirer quelque chose de vivant et d'origi-

²⁶ *Revue des Deux Mondes*, du 15 janvier 1920, p. 281.

nal. Shakespeare et Goethe furent des accidents dans la littérature de ces peuples. Car « les secrets ne se prennent pas, a dit Hello, ils se donnent ; ils se donnent aux amis, car les secrets, c'est la moelle de la vie, et quand l'ennemi veut les prendre, il n'arrache que leur formule ».²⁷ Or, l'intelligence française s'était laissée trop influencer par l'esprit d'un peuple qui n'a jamais su comprendre le secret de la Beauté. Elle revient de sa longue illusion ; elle retourne à sa tradition ; elle rentre dans ses voies lumineuses, elle se plonge dans ses sources vives ; elle redemande aux maîtres de son énergie, à ses propres maîtres, ceux qui lui ont donné son grand siècle, à ses plus lointains ancêtres d'Athènes et de Rome, les principes qui sauvent, les directions libératrices. Elle voit combien il est urgent de secouer les séductions qui l'aiguillaient dans une route au bout de laquelle l'attendait un froid crépuscule. Elle se prépare à réagir, et, en se sauvant elle-même, à sauver la civilisation. Que si la France homogène, si forte intellectuellement, si admirablement disciplinée pour les luttes de l'esprit, redoute cependant les dangers que court sa culture, du fait des idées qui dominant de plus en plus dans le monde, à notre époque, que dire de notre situation, à nous, qui représentons en ce continent l'idéal de perfection, mais qui sommes fai

²⁷ *Op. laud.*, p. 332.

bles par le nombre, qui sommes enserrés de toutes parts par des peuples en qui s'incarne l'autre idéal irréductible au nôtre, l'idéal de puissance, et qui n'avons pas encore la forte organisation universitaire sur laquelle repose le salut de la France? Que dire et que faire? Abdiquer? Jamais! La culture française a ici des droits. Nous en jouirons. Pour en jouir largement, non comme d'une faveur ni d'un privilège dont nous usions timidement, mais pour nous sentir bien à l'aise dans l'exercice de ces droits que la nature, que l'histoire, que la constitution de ce pays nous reconnaissent, afin que ces droits ne tombent pas en déshérence, des devoirs s'imposent à notre âme : tenir à nos traditions classiques, les prolonger, les élargir par l'enseignement universitaire, garder vivantes et fières toutes les manifestations de notre génie, notre langue, nos coutumes, enrichir notre littérature. Au cours de ma thèse, j'ai parlé des grandes migrations de l'hellénisme. L'hellénisme a accompli chez nous la dernière étape de sa mission idéale, l'hellénisme, le génie latin, avec tout ce que l'esprit gaulois a ajouté à ce magnifique héritage. La civilisation française est une et complexe : complexe, à cause des éléments qu'elle a empruntés à Athènes et à Rome, une, parce qu'elle a su réduire et fondre ces données, et s'en composer un organisme où le monde ancien revit dans une création nouvelle. Cette civilisation, c'est la France elle-même qui l'a implan-

tée ici, non à l'état de germe, mais toute formée, belle et forte. C'est la France de la grande époque qui a implanté ici une France nouvelle. Les philosophes nous disent que le bien est diffusif de lui-même, et par conséquent aussi l'idéal, et par conséquent aussi la lumière. L'idéal français a versé jusqu'ici sa clarté.

Je n'entreprendrai pas de vous prouver la qualité intellectuelle et morale de ceux qui ont fondé le Canada. C'est chose faite. « L'erreur la plus fâcheuse, a dit un penseur, est de croire qu'on sert sa patrie en calomniant ceux qui l'ont fondée ». ²⁸ Ce fut un trait de génie de la part de nos pères, et on le doit au clergé, d'avoir compris tout de suite que le plus sûr moyen d'assurer notre survivance ethnique était d'établir chez nous le cours classique, ordonné selon les méthodes qui, en France, avaient fait leurs preuves. Les collèges, sur le modèle de celui des Jésuites et du Petit Séminaire de Québec, se sont multipliés dans notre province. Non seulement il n'y en a pas trop, mais je souhaite qu'il en naisse au fur et à mesure de nos besoins, je souhaite surtout que l'enseignement du grec et du latin y fleurisse de plus en plus et s'y intensifie, et que, sans négliger nos auteurs modernes, l'on baigne en quelque sorte les générations dans la sereine lumière que répandent les oeuvres de nos

²⁸ Renan: *Souvenirs*. Préf. p. XXII.

siècles classiques. Oh ! je ne crois pas que l'on veuille toucher à nos programmes sur ce point, et, sous prétexte de les moderniser et de les rendre plus pratiques, les dépouiller de ce qui en fait l'essence et de ce qui seul leur donne l'efficacité pour la préparation d'une élite.

Jules Lemaître ne s'est-il pas assez repenti d'avoir, dans un moment d'aberration, soutenu que les programmes universitaires étaient trop chargés de latin et de grec ? A une heure donnée, en France, un souffle étrange a passé sur les meilleurs esprits, les esprits qui précisément devaient leur grâce et leur finesse à cette antiquité dont ils étaient imprégnés ; et on les a entendus réclamer une refonte, une rénovation des vieux systèmes par lesquels pourtant s'était conservée la prédominance intellectuelle de leur pays. Mais l'on est bien revenu de ces aspirations vers des réformes qui eussent constitué plutôt une régression. Et il ne faudrait pas que l'on cédât chez nous à des tendances malheureuses dont l'effet serait l'amoindrissement de notre patrimoine. Est-ce en coupant un fleuve de sa source que l'on va rendre sa vie plus riche et donner plus de majesté à son cours ? La source de notre génie, c'est l'antiquité, accrue de tous les trésors infinis que l'âme française a su faire jaillir de son fonds généreux. Et il importe souverainement de se retremper dans ces eaux fécondes, sous peine de voir s'effacer les traits profonds de notre

physionomie spirituelle. Je n'ai rien contre le commerce, l'industrie, les affaires; je sais que le développement économique d'une nation est une bonne chose, qui entre pour une part dans les travaux qui sollicitent son activité. Ayons des écoles techniques, des collèges de formation industrielle et commerciale. Le commerce et les affaires peuvent être l'un des éléments de notre civilisation; ils n'en sont pas le principal, la base, la substance.

Dans une de ses chroniques, M. François Veuillot note avec beaucoup de justesse: « D'autres nations distancent le peuple français, et le distanceront probablement toujours, sur le terrain du commerce et de l'industrie, voire dans le domaine des sciences appliquées; mais la France, aussi longtemps qu'elle restera fidèle à ses traditions et consciente de ses vertus, gardera la primauté intellectuelle. Si donc elle consentait à ce déséquilibre intérieur que provoquerait, chez elle, l'effacement de l'esprit derrière l'activité purement économique, elle se condamnerait à une déchéance ». ²⁹ Ces paroles s'appliquent à nous tout autant qu'à la France, car nous avons la même âme, le même genre d'esprit, et j'oserais ajouter, sans y mettre de prétention, et en gardant les proportions nécessaires, que nous avons sur ce continent une mission apparentée à celle qu'elle remplit en Europe, laquelle mis-

²⁹ Dans le *Canada-Français* de février 1920, p. 51.

sion exige fidélité de notre part à nos traditions de beauté. Ces traditions, c'est la culture classique, d'abord et avant toute autre, qui en assurera le maintien. C'est un détestable sophisme que de dire : enrichissons-nous premièrement, faisons de grandes affaires ; que tout le monde s'adonne aux exploitations industrielles. Après, nous cultiverons les arts, nous nous occuperons des recherches de la science, nous donnerons nos loisirs, introublés par les soucis matériels, aux spéculations de la pensée. Comme si l'art, et par art j'entends tout le domaine des belles-lettres, était une fleur exquise qui s'épanouissait nécessairement sur des monceaux d'écus ! La richesse achète les oeuvres d'art : les Etats-Unis en sont remplis, les plus belles réalisations de la statuaire grecque, toute la floraison divine qui décorait le Panthéon, sont au *British Museum*. Mais elle ne les crée pas, elle n'ouvre même pas ce sens intérieur qui permet de les juger et de les apprécier. Car cela, c'est la culture latine qui en pare les esprits. Et cela ne vaut-il pas tout le reste ? A quoi bon posséder des chefs-d'oeuvre si l'on ne les mesure qu'au prix qu'ils ont coûté ? D'ailleurs celui en qui le désir de s'enrichir est une fois entré peut-il jamais s'en défaire ? Voit-il jamais une limite à laquelle s'arrêtera son instinct de lucre ? Ce sophisme, ai-je dit, offre un autre danger encore, qui est qu'il matérialiserait l'esprit, qu'il le déformerait, qu'il le marquerait de ce pli

professionnel que rien n'efface. Et ce n'est pas quand toute la race aurait subi un entraînement contraire à ses tendances profondes, été poussée vers des conquêtes dont je ne nie pas l'utilité, mais auxquelles je refuse de concéder le premier rang parmi les facteurs d'une civilisation véritable, qu'il serait temps de vouloir l'orienter vers l'idéal de perfection. C'est maintenant qu'il faut commencer. Je me reprends : nous n'avons qu'à continuer de suivre l'élan qui fut imprimé à notre nationalité, dès son éclosion, et que l'inépuisable dévouement de notre clergé n'a pas laissé se ralentir.

Je me plais à souhaiter qu'à cet égard nos Universités achèvent plus complètement l'oeuvre des séminaires, et que les lettres classiques, rayonnant de plus haut, voient se multiplier leur éclat et leur fécondité. Il me semble que ceux d'entre nous qui embrassent les professions dites libérales, ferment trop hermétiquement leurs vieux auteurs classiques pour s'en tenir au cadre de leur spécialité. Au petit séminaire, a-t-on lu ces auteurs ? N'est-ce pas plutôt une initiation qu'on y a reçue ? L'on en a admiré des fragments épars. L'âge empêchait du reste d'en saisir toute l'absolue perfection. Et pourquoi n'y pas revenir plus tard, quand la maturité de l'esprit dispose à mieux embrasser leur forme idéale, à mieux comprendre leurs nuances, à mieux s'assimiler leur vertu ? Emile Faguet a un mot piquant là-dessus : « L'on ne lit plus les vieux auteurs parce

qu'on croit les avoir lus » .³⁰ Oui, l'on croit les avoir lus ; l'eût-on fait, est-il sûr que l'on ne trouverait pas profit à les relire toute sa vie ? Est-ce que ces heures d'intimité avec les grands classiques nuiraient à l'entraînement professionnel ? Ne faut-il pas, au contraire, que l'esprit se ménage des ouvertures par où il puisse s'évader hors de sa spécialisation, afin de se rafraîchir dans des contacts sereins et purs, parmi les fleurs, les parfums et les rayons, en des retours vers des champs élyséens, où se promènent sous les myrtes des ombres immortelles ?

Essentielle à la préservation et au développement de notre génie, la culture classique, par une conséquence nécessaire, ne l'est pas moins à la conservation de notre langage, instrument de notre pensée. Notre langue ! comme on lui en veut ! De quels périls elle est environnée ! J'ai parlé du mythe d'Orphée. Ah ! il n'y a guère à espérer que les sons de notre lyre apaisent les barbares qui nous entourent. Pourquoi du moins ne pas nous enivrer nous-mêmes de leurs harmonies berceuses ? Pourquoi faire entendre d'autres sons, quand rien ne nous y engage, quand il serait si facile de nous enchanter uniquement de notre verbe ? Pourquoi nous considérer comme les seuls obligés à faire des concessions sur ce point ? A une grande dame

³⁰ *Pour qu'on lise Platon*, p. 1.

anglaise qui lui disait qu'on l'attendait à Londres, où la haute société lui ferait fête, mais qu'il lui faudrait pour y paraître apprendre la langue du pays, Victor Hugo répondait : « Quand la Grande-Bretagne voudra causer avec moi, elle apprendra ma langue ! » ³¹ Et qu'on ne me rétorque pas qu'Olympio seul pouvait se permettre un mot aussi fier. Le mot est fier, mais il n'a rien de trop fier pour nous tous. Et cependant, qu'arrive-t-il ? C'est que, non-seulement nous faisons les premiers pas qui nous séparent des étrangers, mais nous allons au-devant d'eux, et nous nous effaçons et que nous leur laissons toute la place.

C'est une conquête de la philologie contemporaine que le mot n'est pas seulement le vêtement de l'idée, mais qu'il fait corps avec elle. Une pensée n'existe vraiment que lorsqu'elle est formulée dans des vocables. Les mots ont donc une âme. Il y a influence réciproque de la pensée sur les mots et des mots sur les pensées. Et ce serait une illusion de croire que la persistance à parler anglais, à mêler l'anglais à tout ne finirait pas par réagir sur l'esprit même pour lui donner une tournure britannique. D'où le devoir de rester sur nos positions si nous ne voulons pas que notre âme souffre du détriement. M. Léon Daudet fait cette réflexion profonde : « J'émettrai l'hypothèse d'une diminution

³¹ Paul Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey*, p. 191.

de la fibre patriotique par l'usage abusif ou trop précoce d'une ou de plusieurs langues étrangères ». ³² Le français n'est-il donc pas assez riche? Beaucoup admettent qu'il est la langue de la distinction, du sentiment, de la pensée. Ils s'inclinent devant ses hauts titres. Mais, pour parler affaires, l'anglais leur semble bien préférable. Pourquoi préférable? Je demande quel langage emploient les hommes d'affaires de France, et la France s'y entend dans les grandes affaires, je pense? J'ai beau regarder, je ne vois aucune bonne raison pour justifier cette déplorable manie qui nous fait perdre tant de terrain dans le domaine pratique, et par contre coup dans tous les autres. Serait-ce que l'anglais est le vainqueur? Belle excuse. Je rappelle d'abord que le Canada a été *cédé* et non *conquis*. Ce n'est pas là une distinction de raison, mais à fondement réel. Et quand le contraire serait vrai, la dignité personnelle ne nous fait-elle pas un devoir de regarder comme intangible au vainqueur notre héritage verbal, qui contient toute notre pensée et toute notre âme! N'est-ce pas assez que l'anglais ait eu la terre? Faut-il encore lui aliéner notre esprit? Les lois d'ailleurs consacrent nos droits linguistiques. Pourquoi ne pas profiter de ce qu'elles nous assurent? Oh! que c'est mal entendre le sens du sacrifice, — une si divine conception, — que de

³² *Hors du joug allemand*, p. 41.

se tenir ainsi toujours prêt à immoler ce que l'on a de meilleur, pour des motifs que condamnent l'honneur et le devoir ! Par des défaillances dans l'ordre du langage, nous compromettons le sort de notre culture, et, chose non moins grave, nous dérangeons l'harmonie universelle : « Une civilisation divisée a des ressources qu'une civilisation unitaire ne connaît pas ». ³³ C'est la remarque d'un penseur. Par l'unification linguistique s'instaurera donc ici cette unité de civilisation, d'où résultera la décadence. Je répète que, en cette sphère comme dans l'autre, la culture classique sera pour notre race une source de régénération. Initiés au génie de notre langue par une longue fréquentation des modèles, en possession de tous ses secrets augustes, nos hommes instruits se donneront pour rôle d'en proclamer les droits et de faire descendre jusqu'aux dernières couches populaires le respect et l'amour de notre parler.

J'ai l'air d'émettre un vœu ? J'y mets mes espoirs pour l'avenir. Quelqu'un a dit : « Il n'y a que les âmes faibles qui règlent leurs opinions en vue des succès probables de l'avenir. Je dirai presque que l'avenir n'importe pas à l'honnête homme, puisque, pour se dévouer aux belles et bonnes choses, il n'est pas nécessaire de supposer qu'elles sont destinées à l'emporter ».

³³ *Essais de Morale et de critique*. Art. sur Sacy, p. 49.

Cette pensée, par ailleurs très belle, appelle des correctifs ; elle est empreinte d'un scepticisme par trop olympien. Et, lorsqu'il s'agit d'une chose belle et bonne ainsi que notre langage, l'on se dévoue à sa survivance, non avec une élégance détachée au sujet des résultats lointains de ce dévouement, mais avec la croyance, la certitude qu'il en naîtra des fruits. Notre langue représente trop de choses, sous les mots dont elle est faite, pour que sa défense et son illustration ne sublimisent pas les énergies de l'élite, et ne leur inspirent pas d'aller *jusqu'au bout* dans les revendications salutaires. *L'Illustration* de la langue française ! Permettez-moi de donner à ce mot un sens un peu différent de celui qu'il a dans le titre de l'ouvrage célèbre qu'il évoque, et d'en tirer une dernière considération. Ne nous récréons pas en entendant ce grand vocable. Il s'agit de bien l'expliquer et de le ramener à une juste mesure. La langue française, elle a été illustrée, certes, et par des oeuvres insurpassables. La langue française, elle est fixée depuis longtemps ; mais est-elle figée, cristallisée ? C'est chose à voir. Elle est une langue vivante, comme la nation même qui la parle ; or la vie est diverse et mouvante. Il faut donc que la langue qui l'exprime évolue aussi et manifeste des modalités nouvelles à travers l'unité de son essence. Il a fallu que du latin, forme plastique, naquît une langue française, parce qu'une nation française venait à l'existence ; et il a fallu

que de la tradition gréco-latine surgît une littérature française, parce qu'une nation civilisée se reflète en des oeuvres de pensée, et que c'est là le signe, la marque de la civilisation, — la réalisation, la création d'images où le génie d'une race se définit et se reconnaît. Où en serait la langue française, si tous les écrivains des vieux siècles s'étaient dit : la langue latine est bien assez riche ; nous n'avons que faire d'inventer un nouvel organisme. Et où en serait la littérature française si tous les humanistes en fussent restés au trésor de la latinité ? Mais ces deux choses sont nées sans délibération préconçue ; elles sont le fruit nécessaire de l'élaboration d'une race nouvelle ; elles sont en fonction de sa personnalité distincte. Et où en serait la littérature française contemporaine si l'admiration du classicisme avait tari dans ses grands écrivains la source du génie ? La nature refait indéfiniment les mêmes formes, selon l'expression d'un poète. Et pour en venir à une conclusion, la culture classique, conservatrice de notre âme, sauvegarde de notre langage, doit s'épanouir chez nous en des oeuvres littéraires qui portent notre empreinte spéciale. Notre vie française, en se développant au sein d'une ambiance nouvelle, a revêtu des caractères qui la diversifient de la vie française, telle que nos pères l'ont puisée à son foyer même. Il y a, en France, des physionomies différentes selon les différentes régions.

Pourquoi voudrait-on que notre physionomie n'ait pas eu ce côté plastique qui fait qu'elle se soit prêtée aux forces tendant à la modeler selon un type nouveau? Et de même qu'en France, à l'heure qu'il est surtout, se produit un réveil de la littérature régionaliste, au nom de ce principe que la « beauté, c'est l'unité dans la diversité » pourquoi chez nous le mouvement littéraire n'obéirait-il pas à la même loi et ne suivrait-il pas la même impulsion? « C'est en nous sentant profondément de notre terroir, a dit M. Pierre Lasserre, que nous nous sentirons français, pas de nom seulement, mais d'âme et en réalité ». ³⁴ Notre terroir, à nous, c'est le sol canadien. Il faut nous y poser solidement, le fouiller, pour qu'il en sorte et en monte une sève, la sève natale, laquelle se traduira en des productions originales et profondes. Et ce sera notre manière de montrer que nous sommes bien français. Le génie français est créateur. Donnons-nous un entraînement classique très pur. Et puis, laissons l'âme de la race opérer là-dessus. L'on a dit de Péguy qu'il « lui fallait vivre sur son âme ». ³⁵ En ne travaillant que sur son âme, Péguy a tout de même trouvé de sublimes choses. Nous,

³⁴ Mistral, p. 163 et seq. Cité par Armand Praviel dans *La Renaissance Méridionale au 19^e siècle*, p. 465, du *Correspondant* du 10 février 1920.

³⁵ René Johannet, *Projets littéraires et Propos familiers de Charles Péguy*. Le *Correspondant* du 25 sept. 1919, p. 1022.

puisons sans cesse à la source classique, et travaillons sur notre âme, je veux dire exploitons notre histoire, nos coutumes, nos paysages, tout ce qui nous individualise en quelque sorte, et nous situe à part dans la grande famille française. Il faut produire, il faut créer, selon la ligne de nos traditions. A quand le chef-d'oeuvre, la série des choses immortelles ? Ce n'est pas ce qu'il faut se demander. Combien d'essais et d'ébauches fait l'artiste avant d'arriver à son chef-d'oeuvre ? Combien faut-il qu'une nation épuise de générations d'écrivains avant d'arriver à se réaliser dans le génie qui l'incarne et la résume ? Ces mystères de l'esprit nous échappent. Ce que nous savons, c'est que son devoir est de s'exprimer par les arts et les lettres, et de montrer qu'elle est animée d'une existence supérieure, puisqu'elle a ses penseurs et ses écrivains. Que la richesse infinie de la littérature française ne nous écrase pas de sa majesté, ne nous plonge pas dans une sorte d'anéantissement cérébral ! Cet héritage est à nous ; il faut nous en nourrir, y prendre surtout une discipline intellectuelle. L'admirer uniquement, se dire que l'on n'atteindra jamais à ces sommets, se décourager devant tant de perfection, ne rien faire, serait se fermer à la plus haute leçon que cet héritage nous donne, et renoncer à le perpétuer comme il veut l'être, non comme un trésor inerte, mais comme une chose mobile et vivante, beauté féconde et inspiratrice, idéal toujours en un « perpétuel devenir ».



UNE ROMANCIÈRE CANADIENNE: LAURE CONAN ¹

M^{me} Laure Conan est la première romancière que le Canada ait produite.

Que l'on ne s'étonne pas que les femmes aient été si lentes, chez nous, à entrer dans les lettres, et que leur apparition dans le royaume de l'idéal ne date guère que d'une quarantaine d'années. C'est, en effet, aux alentours de 1880 qu'a été publié *Angéline de Montbrun*; et ce roman, signé d'un nom féminin, marque une époque. Jusque-là, le beau sexe ne s'était pas avisé d'écrire pour le public, et non seulement nous ne lui devions pas de roman, mais nous ne pouvions mettre à son avoir de production littéraire d'aucune sorte. La vie pour plusieurs avait dû être assez romanesque cependant, et je m'imagine que les romans « vécus » n'ont pas fait défaut. L'on gardait pour soi les incidents plus ou moins dramatiques par lesquels l'on avait pu passer; l'on ne songeait pas à les transposer en

¹ *Angéline de Montbrun. A l'Oeuvre et à l'Epreuve. L'Oublié.*

art ou à s'évader dans la région des fictions pures pour en tirer ce qui s'appelle une oeuvre. C'est Laure Conan qui a eu le mérite d'ouvrir la voie. Si son geste semblait un peu tardif, si l'on trouvait étrange qu'un pays qui a trois cents ans d'existence ait attendu si longtemps avant d'avoir une femme écrivain, je ferais remarquer qu'au point de vue littéraire nous ne sommes pas si vieux que cela, qu'en réalité notre littérature ne compte pas beaucoup plus d'un demi-siècle, qu'elle est donc encore toute jeune, déjà riche pourtant et pleine de promesses d'avenir.

A qui voudrait savoir comment il se fait que ce soit seulement au cours du siècle dernier que notre littérature ait vraiment pris naissance, je dirais : étudiez notre histoire, reportez-vous à nos temps primitifs, voyez un peu les luttes que nos pères ont eu à soutenir simplement pour rester français : et vous constaterez que ce n'est pas au milieu de la bataille, dans une résistance de tous les jours à l'envahisseur de la nationalité, quand les relations avec l'ancienne mère-patrie étaient interrompues, et qu'aucun secours ne leur venait plus de la France intellectuelle, non, ce n'est pas dans de pareilles conditions que nos ancêtres pouvaient songer beaucoup à cultiver les lettres. Mais ils faisaient mieux qu'écrire, ils faisaient et composaient l'histoire, ils amassaient des matériaux pour les écrivains futurs. Et nous verrons tout à l'heure, par l'exemple même

de Laure Conan, quels trésors d'inspirations l'on peut puiser dans l'épopée de grandeur et d'héroïsme que nos aïeux ont signée de leur sang.

I. — *Le roman psychologique :*

ANGÉLINE DE MONTBRUN

Done, le premier roman de notre première romancière est intitulé : *Angéline de Montbrun*. Nous sommes en pleine fiction, ce qui ne veut nullement signifier que l'auteur n'ait mêlé à la trame de son récit une bonne part de vérité humaine. Cela veut dire que les personnages que l'on voit s'agiter ici sont des créations de son cerveau, et que les événements qui se déroulent procèdent de son imagination. Tant mieux si tout cela est calqué sur la réalité et si les caractères surtout sont à la ressemblance de la nature !

Le début nous transporte tout de suite à Valriant, qui sera le centre de ce drame intime. L'on chercherait en vain le nom de Valriant sur la carte géographique de la province de Québec : il ne s'y trouve pas, et pour cause. Cependant à quelques indications précises semées çà et là, aux brèves notations de paysages qui émaillent l'histoire, ce séjour de rêve serait situé dans le voisinage de la Malbaie, au bord du grand fleuve dont la voix profonde paraît tour à tour chanter ou gémir. Là vit, au milieu d'une nature qui a quelque chose de para-

disiaque, dans une maison qui a tous les airs d'un palais, M. Charles de Montbrun, type du gentil-homme campagnard, frotté de lettres, chrétien de vieille roche, avec sa fille Angéline, une véritable fée ou plutôt une créature céleste.

Or, Maurice Darville vient d'arriver à Valriant pour y faire un séjour. Les Darville sont de vieux amis des Montbrun, et entre familles amies l'on se visite et l'on est les uns chez les autres tout comme chez soi. Ce qui a porté Maurice à accepter l'invitation des Montbrun, ce n'est pas le désir de trouver à Valriant le repos dans une solitude agreste, car ce jeune homme est parfaitement équilibré et n'a rien de nos modernes neurasthéniques. Un tout autre sentiment le presse : il est curieux de revoir dans toute la grâce de son épanouissement cette Angéline dont Mina Darville sa soeur lui a tant parlé. Et à peine l'a-t-il vue qu'il se passe en lui ce qui devait se passer : son âme était en effet trop bien préparée au coup de foudre pour ne pas le recevoir. Il devient follement amoureux, il ne sait plus ce qu'il fait, il est tout gauche, ne peut plus parler. Heureusement qu'il se reprend quand il chante, car il possède une voix magnifique, et qui émeut les fibres les plus secrètes du coeur. Mais Angéline est bien trop ingénue pour se douter du bouleversement que sa présence met dans l'âme de Maurice ; elle le traite comme un ami d'enfance. La naïve ! ne commet-elle pas un jour l'imprudence

de lui dire : « venez voir mon cygne ! » Car « le jardin très vaste et très beau renferme un petit étang ombragé de noyers magnifiques », bordé de mousses et de fleurs sauvages ; et sur les eaux de « ce lac en miniature » se berce mollement un cygne, joie et orgueil de l'enfant. Et là, tandis qu'Angéline est tout occupée « à jeter des miettes de pain à son oiseau et à lui faire mille agaceries dont il est impossible de peindre le charme et la grâce », Maurice perd complètement la tête, il se jette à ses pieds et lui dit à brûle-pourpoint : « Je vous aime ! » En entendant ce mot, la chère enfant reste stupéfaite et s'enfuit à la maison. Bien qu'un peu confus de sa déclaration intempestive, Maurice ne se tient pas pour battu. Il s'était d'ailleurs loyalement ouvert de son amour dans une lettre à M. de Montbrun. Ce dernier l'attend pour en causer avec lui. Le jeune homme profite de cet entretien pour lui dire qu'il a révélé à Angeline son sentiment et pour demander au père la main de sa fille. M. de Montbrun gronde Maurice de son indiscretion. Mais tout finira par s'arranger : les fiançailles auront lieu. Seulement, comme la jeune fille n'a que dix-huit ans, son père qui désire « qu'elle reste enfant aussi longtemps que possible », remet le mariage à ses vingt ans. Les deux longues années qui le séparent de la réalisation de son rêve, Maurice ira les passer à Paris pour y compléter ses études de droit et de lettres.

Toute cette première partie du roman est sous forme de lettres; lettres de Maurice Darville à sa sœur Mina et réponses de celle-ci, lettres de Mina à Angéline et d'Angéline à Mina, puis, quand il est décidé que Maurice deviendra le gendre de M. de Montbrun, très belles et très dignes lettres de ce dernier à son futur beau-fils, nobles réponses de Maurice, correspondance des deux fiancés.

Le roman par lettres n'est nouveau, je crois dans aucune littérature, en tout cas pas dans la nôtre assurément. Le roman un peu lourd mais si brûlant, de M^{me} de Staël, *Delphine*, n'est qu'une suite de lettres; et Eugène-Melchior de Vogüé a laissé en ce genre quelque chose qui est bien près d'être un chef-d'œuvre, *Jean d'Agrève*. Or, le roman par lettres est une forme d'art qui ne laisse pas de présenter de très réelles difficultés. Comment donner à chacun des personnages qui sont censés écrire la vérité et la variété de ton désirables? Comment un même auteur peut-il se dédoubler au point de faire parler chacun de ses héros dans la note commandée par son sexe, son âge et sa position? Le grand risque de ce mode est que chaque lettre, pour être signée d'un nom différent, paraisse trop évidemment couler de la même source. Car il faut une souplesse de talent plus qu'ordinaire pour s'identifier à chacun des correspondants et imprimer à leur style un tour et une allure propres. Je ne dirai pas que Laure Conan a toujours passé

au large de cet écueil, mais elle s'en est généralement bien tirée. De tout le groupe d'épistoliers qui figurent ici, Mina Darville est celle qui envoie les plus jolies missives, les plus dégagées de toute convention verbale, les plus spirituelles. Unique confidente de son frère, comme elle le taquine finement sur ses gaucheries, comme elle accueille avec tact ses épanchements, et aussi quelle pointe de scepticisme attendri dans la façon dont elle secoue l'espèce d'enivrement et d'extase dans laquelle il est béatement plongé. Avec un sens du réel et du concret qui est bien féminin, elle veut le rappeler sur terre, et lui donne des conseils dont l'élévation, la sagacité, la portée pratique sont dignes d'un cœur maternel. Mina Darville connaît le monde et les hommes : son expérience de la vie mondaine a fait d'elle, non pas, certes, une désabusée, — dans les romans de Laure Conan, nous n'avons jamais affaire qu'à des âmes qui restent fraîches, — mais une personne *avertie*. Quant aux lettres de Maurice, vraiment ce jeune homme a une nature très particulière, et non seulement l'éducation de sa sensibilité a été poussée très loin, non seulement il est parfait de délicatesse et de bonnes manières, mais je crois qu'il n'a jamais eu son pareil ici-bas. Puisqu'il écrit si bien, est en tout si exquis, si raffiné, je ne vois pas ce qu'il va faire à Paris ni quelles leçons d'élégance il pourra aller prendre dans la Ville-Lumière. Au reste, puis qu'il fait tant

que d'y aller, je m'étonne que de là-bas il envoie à sa fiancée des lettres qui se ressentent si peu des impressions de son nouveau milieu. L'on a beau être amoureux fou, ne plus avoir d'yeux que pour son idole, Paris est une telle ville, si prenante, d'un caractère tellement unique, qu'elle vous distrait malgré vous et vous imprègne d'un parfum d'idéalisme, lequel pour peu que l'on sache tenir une plume, s'exhalera dans la correspondance avec ceux qui vous sont le plus chers.

Toutefois, Angéline de Montbrun est celle qui rédige les lettres les plus ternes : ses billets sont gentils, mais ont je ne sais quoi de réservé, de compassé, et aussi de très superficiel. L'on comprend qu'en jeune fille extrêmement bien élevée, elle se tienne avec Maurice sur une sorte de défensive. Mais avec Mina Darville ? Pourquoi avec cette intime amie, plus âgée qu'elle, éclairée et si discrète, n'y va-t-elle pas avec plus de rondeur et d'abandon ? Mystère peut-être de pudeur angélique ! Angéline est une fleur qui s'ignore. Son âme est enveloppée de langes célestes. Comme il arrive souvent, il faudra des événements tragiques pour que sa personnalité se développe et pour que la force et la profondeur de sa nature se manifestent.

Hélas ! ces événements ne vont pas tarder. Mais pourquoi donc le roman verse-t-il ici dans le mélodrame ? Pour amener la seconde partie de son récit, l'auteur avait besoin d'imaginer des incidents dra-

matiques, et ces incidents, il les a malheureusement choisis dans le domaine des faits divers. En effet, Maurice est à peine retour d'Europe que M. de Montbrun meurt bêtement d'un accident de chasse. Angéline alors commence à dépérir; son chagrin lui cause de fréquents évanouissements. Un jour qu'elle se promène seule dans les rues tortueuses de la Haute Ville de Québec, une de ses crises la prend, elle tombe, et dans sa chute se ravage affreusement le visage, « tellement qu'il fallut en venir à une opération dont la pauvre enfant resta défigurée ». J'avoue que ces deux accidents, le genre de mort de M. de Montbrun et la chute de sa fille, ne me paraissent pas bien distingués.

Toujours est-il que c'est à partir de ce moment que le roman va évoluer et se voiler jusqu'à la fin de deuil et de pleurs.

Tant que le monde vivra, la beauté sera génératrice d'amour et de passion. Que l'on se rappelle le mot si profond de Pascal: « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » Et je rapprocherais volontiers de cette merveille psychologique de notre grand penseur chrétien ces vers subtils de Sully-Prudhomme:

Partout scintillent les couleurs,
Mais d'où vient cette force en elles?
Il existe un bleu dont je meurs
Parce qu'il est dans les prunelles. . .

Tous les corps offrent des contours,
Mais d'où vient la forme qui touche ?
Comment fais-tu les grands amours,
Petite ligne de la bouche ?

Nous avons insinué tout à l'heure que le caractère de Maurice Darville était au-dessus de l'humanité moyenne et presque en dehors de nos contingences. Mais voici qu'il y rentre par la façon dont il n'a pu s'empêcher d'aimer Angéline de Montbrun : cette créature de grâces et de vertus, cette forme céleste, sa « fleur-des-champs », comme il l'appelait, il l'aimait sans doute pour ses qualités intérieures, son innocence absolue ; oui, Maurice adorait Angéline à cause des rayonnances surnaturelles qui l'enveloppaient toute, mais il l'aimait encore, il l'aimait surtout à cause de sa beauté. N'allons pas lui en faire de reproche, car cela est très humain, c'est, j'allais dire, dans l'ordre des choses. Certes, il a trop de loyauté, il est aussi trop chrétien pour reprendre sa parole ; il désire garder sa foi à sa fiancée, il veut continuer à l'aimer ; mais il se fera, quoi qu'il en ait, un amour de raison, un amour qui se nuancera de pitié pour celle qui a perdu son éclat. Avec sa fine intuition de femme, Angéline perçoit très vite cette transformation du sentiment dans le cœur de Maurice ; et obéissant à une impulsion non moins naturelle que celle qui s'est produite en lui, elle le délie de ses engagements, elle lui renvoie l'anneau des fiançailles et

rompt entièrement avec lui. Et cela est aussi bien humain. La pauvre enfant ne peut accepter un amour mêlé de pitié, où la pitié l'emporterait sur l'amour. Puisqu'elle n'a plus ces charmes éphémères qui exercent pourtant une si grande séduction sur le cœur des mortels, elle ne saurait se contenter d'une affection platonique faite des cendres de l'amour, qui ne s'adresserait plus qu'à son être immatériel, qui n'aurait la chance de durer et d'être vrai qu'à la condition que son fiancé pût oublier le rêve et l'ivresse que sa beauté première lui avait inspirés. Et cela serait-il possible? Non, Angéline a trop de clairvoyance pour imposer peut-être à Maurice une vie de sacrifices et de regrets, trop de fierté pour accepter sa pitié. D'un mot, d'un geste définitif, elle lui rend sa liberté comme elle reprend la sienne.

Pauvre fille! La voilà seule et sans espérance du côté de la terre. Seule, car même Mina Darville lui manque. Mina s'est faite religieuse ursuline. La vision qu'elle avait eue dans son sommeil et qu'elle avait si bien racontée dans une lettre à Angéline, est devenue pour elle une réalité. « Il me sembla que j'étais dans la cour intérieure des Ursulines, quand tout à coup la fenêtre d'une cellule s'ouvrit, et je vis paraître une religieuse. Je ne sais comment, mais du premier coup d'œil, sous le bandeau blanc et le voile noir, je reconnus cette brillante mondaine d'il y a deux cents ans, Madeleine de

Repentigny. Elle me regardait avec une tendre pitié, et de la main m'indiquait la petite porte du monastère : mais je ne pouvais avancer, une force terrible me retenait, ou plutôt mille liens m'attachaient à la terre. Elle s'en aperçut, et appuya son front lumineux sur ses mains jointes ; alors, je sentis qu'on me détachait, mais quelle douleur j'en éprouvais dans tout mon être. » Oui, ce rêve mystérieux s'est accompli. Derrière les grilles de son cloître, Mina priera pour son amie et l'embrassera dans une étreinte divine. Mais ce qu'il faudrait à Angéline, ce serait sa présence réelle, et cela aussi n'est plus qu'un souvenir. Angéline est sans espérance. Elle sait par avance comme le monde est dur et impitoyable aux disgraciées de la nature, à celles qui n'ont pas ou qui n'ont plus ce qui s'appelle la beauté, chose fugitive que rien ne remplace dans le cœur des hommes, ni la fortune, ni même le génie, la beauté dont il ne faut pas s'étonner après tout qu'elle joue un si grand rôle ici-bas, puisqu'elle est une émanation de l'essence Incrée, un reflet errant de l'Infini.

Angéline de Montbrun s'enferme dans Valriant, le Valriant de sa jeunesse et de ses rêves à jamais abolis. Valriant ! Comme ce nom jure avec la vie qui va achever lentement de s'y éteindre. Ce n'est plus désormais qu'un tombeau ouvert sur le ciel. Elle y tient son journal qui sera une longue plainte, tantôt résignée, tantôt amère : « N'aimait-il donc en

moi que ma beauté ? écrira-t-elle un soir de juillet. Ah ! ce cruel étonnement de l'âme. Cela m'est resté au fond du cœur comme une souffrance aiguë, intolérable. Qu'est-ce que le temps, qu'est-ce que la raison peut faire pour moi ? Je suis une femme qui a besoin d'être aimée ! » Au bord du grand fleuve, dont les flots avaient bercé son heureuse enfance, elle mêlera ses soupirs à la vague éternellement murmurante. La religion, les oeuvres de charité, la compassion pour les pauvres et les déshérités de la terre, adouciront les meurtrissures de son âme sans pouvoir jamais les guérir entièrement. Le travail de la grâce en elle sera assez puissant pour lui faire accepter et bénir la volonté divine et comprendre tout le sens de la douleur. Ce qui est très beau précisément dans ces notations intimes, c'est d'assister, à travers des révoltes, d'inévitables sursauts de la nature en proie à un martyre de tous les instants, à une sorte d'apaisement qui finit par triompher de tout. La grâce divine est la plus forte, et c'est elle qui établit la pauvre sacrifiée dans ce repos supérieur qui est la sainteté.

Angéline sera cependant fidèle à sa résolution de ne plus revoir Maurice. À diverses reprises, celui-ci essaiera de reprendre avec son amie du moins des relations de visites et de correspondances. Ses efforts se heurteront à un inflexible détermination. La fiancée d'autrefois s'est donnée à Dieu, à l'Époux mystique des Vierges. Elle n'a donc plus

le droit de disposer de son coeur fondu dans l'éternel amour. Maurice vient une dernière fois à Valriant et fait supplier Angéline de le recevoir. Et voici la lettre que celle-ci lui fait remettre et sur laquelle se termine ce roman de sourires et de tristesse : « Maurice, pardonnez-moi. Cette résolution de ne pas vous recevoir, vous pouvez me la rendre encore plus difficile, encore plus douloureuse à tenir, vous ne la changerez pas. Et faut-il vous dire que le ressentiment n'y est pour rien ? O mon loyal, je n'ai rien, absolument rien à vous pardonner. Pourquoi m'avez-vous aimée ? Pourquoi ai-je tant assombri votre jeunesse ? Dites-moi, si cet enchantement de l'amour se fût continué, que serions-nous devenus ? Comment aurions-nous pu nous résigner à mourir ? Mais le prestige s'est vite dissipé, et nous savons maintenant que la vie est une douleur. Non, si le Dieu de toute bonté m'a fait passer par de si cruelles souffrances, ce n'est pas pour que je me reprenne aux joies et aux affections de ce monde. Maurice c'est Dieu qui a tout conduit, c'est sa volonté qui nous sépare. Non, le rêve enchanté ne saurait se reprendre. Et, pourtant, que la vie avec vous me serait douce encore. Malgré le trouble de mon coeur, ce m'est une joie profonde que vous soyez venu. Le sentiment que vous me conservez, pour moi, c'est une fleur qui embaume les ruines, c'est un écho attendrissant du passé. Il en est qui n'arrivent au ciel qu'ensanglantés, et ceux-là n'ont

pas le droit de se plaindre. Adieu, mon intimement cher, adieu. Ai-je besoin de vous dire que rien sur la terre ne nous satisfera jamais? Ah! soyez-en sûr, en consacrant l'union des époux, le sang du Christ ne leur assure pas l'immortalité de l'amour, et, quoi qu'on fasse, la résignation reste toujours la grande difficulté, comme elle est le grand devoir. Sans doute, tout cela est triste, et la tristesse a ses dangers. Qui le sait mieux que moi? Mais, Maurice, pas de lâches faiblesses. Épargnez-moi cette suprême douleur : que je ne rougisse jamais de vous avoir aimé! »

J'ai tenu à citer cette page, d'abord parce qu'elle est belle, ensuite parce qu'elle peint bien l'état d'âme d'Angéline pendant ces années de réclusion volontaire et qu'elle donne la note dominante de tout le journal où la pauvre enfant a fixé ses impressions.

Il est temps que nous résumions toute notre pensée au sujet de ce roman, et que nous fassions comme la synthèse des réflexions que son analyse nous a inspirées.

Au point de vue de la structure, ou, si l'on veut, de l'architecture, l'oeuvre n'est pas des mieux conçues. Il me semble qu'elle manque d'une certaine unité de caractère : les lignes n'en ont pas cette harmonie qui caractérise les réalisations du grand art. Cela commence en effet par un échange de lettres entre divers personnages; puis il y a quelques

pages de récit où tous ces acteurs disparaissent de la scène presque en même temps par une voie ou par une autre; et enfin Angéline de Montbrun se dresse de toute sa taille pour occuper seule la dernière partie. Son image douloureuse envahit et domine tout le reste de l'histoire. Je sais, elle est l'héroïne de cette fiction, et il faut bien qu'elle passe avant tous les autres, il faut que sa figure ressorte parmi tous ces événements en un relief très accusé, et qu'en fin de compte elle se détache presque uniquement sur le fond mouvant de la destinée. C'est elle qui est en cause, et elle est d'ailleurs une jeune fille fort intéressante. Mais ne voit-on pas qu'il y a ici trois genres réunis en un seul, alignés sous la même rubrique — la correspondance, le simple récit, le journal intime — et que ces trois genres scindent le roman en parties un peu trop tranchées? Il y a en architecture un style que l'on appelle composite et qui consiste à mêler plus ou moins heureusement les ordres classiques. Angéline de Montbrun est de facture composite, avec cette différence que les manières, au lieu d'être ici mêlées, sont superposées l'une à l'autre, ce qui produit un effet non pas tant de diversité que de brisement. L'oeuvre eût gagné à être tout lettres, ou tout récit, ou tout journal; ou encore ces modalités eussent pu être habilement fondues en l'unité, adoptées tour à tour et en parties à peu près égales. Tandis qu'elles se présentent successivement,

qu'elles se remplacent l'une l'autre et marquent trois phases trop distinctes d'allure. La première est de beaucoup la plus variée par cet entre-croisement de personnages et cette transmission mutuelle de leurs idées et de leurs impressions. Quant au court récit, il a quelque chose de heurté, de précipité. Et l'on se dit que ce n'était pas la peine d'introduire sur la scène tant de sympathiques acteurs pour les congédier d'un coup de si preste façon, en quelques lignes. Pour ce qui est du journal d'Angéline, il est beau, sans doute, il est sublime, mais engendre à la longue une sorte de monotonie. Et dirai-je que l'on s'étonne un peu que cette « fleur-des-champs » qui nous était apparue insouciante et gaie, naïvement impulsive, pas portée du tout à l'analyse, à la dissection de l'âme, se révèle subitement la plus subtile des psychologues, la plus pensive des créatures, capable de démêler toutes les complications du sentiment, touchant d'une main sûre les fibres les plus secrètes pour en décrire l'état, pour en rendre les vibrations inquiètes. Il est vrai, elle a vieilli, surtout elle a souffert, et sa souffrance n'est pas de celles qui guérissent. Or, rien ne creuse une âme comme la douleur, quand elle ne l'anéantit pas. Que l'on se rappelle le vers du poète :

Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

Et Angéline a été aussi très bien élevée, son instruction littéraire n'a rien laissé à désirer, sa for-

mation religieuse a été parfaite. Et cependant, tout cela dûment admis, j'ose soutenir qu'elle se dévoile à nous comme une femme dont l'évolution intérieure a eu quelque chose de prodigieusement rapide. Nous n'étions pas suffisamment préparés par ses antécédents à la voir déployer ce raffinement dans les sensations, non plus qu'étaler une érudition qui nous renverse par son étendue. La Bible, les Saints Pères, les grands poètes, les plus célèbres auteurs sont cités dans son journal. Cette jeune fille a donc lu extraordinairement. C'est d'ailleurs le défaut — si défaut il y a — de presque tous les personnages de ce roman de parler comme de gros livres. À chaque instant, ils ont sur les lèvres ou au bout de la plume des extraits des auteurs les plus divers. À tel point que l'on reste confondu devant tant de science. Sûrement sommes-nous en présence d'êtres tout à fait supérieurs. Et encore que l'auteur ait voulu donner pour cadre à sa fiction la province de Québec, je puis difficilement me persuader que l'on rencontre chez nous des figures tellement transcendantes. Et probablement qu'ailleurs elles sont aussi rares. Et je me dis que leur seule patrie est l'imagination, la sphère de l'idéal, le monde de rêve très pur et volontiers sur-humain que l'auteur se plaît à habiter. Ce ne sont pas tant les incidents qui ont ici un caractère à part et comme éthéré que la qualité d'émotion, le retentissement que ces incidents provoquent dans

l'esprit et le coeur des personnages qui y sont représentés.

La façon dont les paysages sont traités ne contribue pas peu à nous donner l'impression que le théâtre où se passent toutes ces scènes est loin de nous, peut-être irréel, en tout cas en dehors de l'atmosphère canadienne. Notre nature si particulière n'y est pas décrite en des termes suffisamment évocateurs de sa véritable physionomie. Il n'y a pas là ce parfum de terroir qui attache une oeuvre au sol d'où elle a germé et qui indique une filiation nettement régionaliste. Laure Conan, comme d'ordinaire toutes les femmes, s'entend mieux aux analyses de sentiments qu'à brosser des tableaux purement pittoresques.

On le voit, la critique ne renonce pas facilement à découvrir les lacunes des oeuvres littéraires et à les signaler avec franchise. Elle se doit également à elle-même d'en reconnaître les mérites et la valeur, quand, ainsi que dans *Angéline de Montbrun*, ces mérites sont incontestables, et cette valeur s'impose. Les faiblesses de ce roman sont amplement rachetées par l'élévation des caractères qui y sont dessinés, la noblesse constante des pensées, une forme de style qui prouve l'écrivain de race.

L'on chercherait en vain une âme, je ne dis pas vile, mais simplement moyenne, parmi tous ces personnages : tous ont une grandeur qui les apparente aux héros cornéliens. Si, dans la première partie

surtout, la nature de l'action, par je ne sais quoi d'éthéré, de vaporeux, de trop continûment idéal, ne donne pas complètement l'illusion de la vie, les deux principaux protagonistes de ce drame se montreront très humains dans leur façon d'être affectés par l'accident qui va dénouer leur amour. Très humains, — ce qui me signifie certes pas qu'ils vont déchoir de la haute sphère où ils s'étaient accoutumés à respirer. Car, pour Angéline, c'est une délicatesse peut-être excessive qui la porte à renoncer au bonheur rêvé et à retirer sa main blanche et fine de celle de son fiancé. Et il y a, dans toute sa conduite à partir de ce moment, dans ses réflexions comme dans sa manière de faire, trace d'une influence littéraire évidente. Le pathétique chef-d'oeuvre de Xavier de Maistre, *le Lépreux de la Cité d'Aoste*, s'évoque malgré nous devant l'attitude de la pauvre enfant. L'isolement absolu où elle se retire pour cacher sa laideur nous rappelle de trop près l'histoire de ce banni. Mais la raison profonde de son inébranlable renoncement à tous ses projets de bonheur, c'est ailleurs qu'il faut la chercher. L'accident survenu n'est que le moyen que Dieu a pris pour faire échapper cette créature angélique à une de ces unions dont la plus parfaite en apparence ne donne que l'ombre du bonheur, un bonheur précaire en tout cas, et qui, si réel qu'on le suppose, n'est pas à l'abri de la séparation finale et de la mort. L'amant des âmes voulait

cueillir pour lui seul cette fleur de beauté et l'appeler à ses éternelles fiançailles. Et s'il nous semble qu'il la fait passer par ses sentiers bien âpres, ceux-là seuls qui ne soupçonnent rien aux mystères divins resteront à penser que, dans son malheur, Angéline n'a pas reçu d'ineffables compensations.

Quant à Maurice Darville, il est vrai qu'il n'a pu s'empêcher d'abord d'incliner vers la pitié en voyant se flétrir si vite et si brutalement l'image exquise dont le charme extérieur l'avait trop séduit; mais il se ressaisira, il voudra oublier qu'il s'était épris d'un éclat trompeur et toujours passager, il demeurera fidèle à celle qui, pour lui, est toujours la fiancée, il recherchera sa main, non pas certes pour les richesses qu'elle lui apporterait, mais parce qu'il avait donné à Angéline sa foi et son cœur et qu'il n'est pas de ceux qui se reprennent jamais, et qu'à défaut de beauté, l'orpheline de Valriant a tous les trésors de l'esprit, les vertus qui divinisent. Ce ne sera pas sa faute si l'union qu'il espère n'a pas lieu. Dieu seul en est responsable, et Dieu a le droit de choisir où il lui plaît ses épouses mystiques et de revendiquer pour sa couche ces anges à forme humaine qui touchent un instant notre terre.

Les pensées que les personnages échangent sont l'exact reflet de leur état d'âme. Ces êtres extrêmement cultivés ne vivent que d'idéalisme, et leurs conversations se ressentent abondamment des au-

teurs qu'ils sont habitués à fréquenter. Leur piété, leur esprit de foi sont tels que parfois le roman tourne au livre de méditation. Mais, dans un temps où les caractères sont si abaissés, où le matérialisme et le mercantilisme envahissent tous les domaines, il fait bon rencontrer des héros de rêve, dont l'existence est un témoignage rendu à l'antique idéal et dont le mouvement et les idées nous tirent de nos entours et nous emportent sur les cimes. Dans un temps où l'esprit chrétien anime de moins en moins la société, c'était une belle action que d'évoquer ainsi des personnes du meilleur monde, unissant à une haute culture intellectuelle et à toutes les élégances humaines la connaissance approfondie de la religion et la pratique intégrale des vertus évangéliques.

Et le style d'Angéline de Montbrun révèle l'écrivain-né. Personne ne définira jamais de façon parfaite ce que c'est que le style. L'art d'écrire est plus mystérieux encore que tous les autres arts, et il leur est bien supérieur. Ecrire, ce n'est pas seulement savoir sa syntaxe ni posséder un vocabulaire très nourri. Oh ! c'est bien autre chose encore, qui se sent, mais qui ne s'exprime pas. Comment, par quel artifice, par quel miracle, avec les mots qui sont à l'usage de tous, une matière commune, produire ces effets particuliers, ces arrangements de vocables, ces rendements de sons, enfin, tout ce qui est compris dans le terme de style, —

non, cela ne sera jamais expliqué. Et comme la pensée est un mystère, le style en est un autre, ou plutôt le style n'est que le reflet du mystère de la pensée, l'expression du verbe intérieur. Et l'on ne devient pas écrivain. On l'est en naissant, ou l'on ne le sera jamais. C'est la nature qui distribue ce don divin. Ceux qui ne l'ont pas reçu avec le jour, pourront, à force d'étude, devenir de parfaits et exacts grammairiens, apprendre tous les mots d'une langue et toutes les règles qui président à la correction de son parler, mais ils ne sauront jamais ce qui s'appelle écrire, c'est-à-dire modeler les vocables courants, selon une forme personnelle, leur mettre l'empreinte créatrice.

Or, Laure Conan est un écrivain de race. Sans doute, dans son roman de début, elle nous paraît comme encore enlisée dans ses lectures, sa personnalité n'est pas libérée des influences littéraires qui ont contribué à sa formation. La réaction que ces influences ont exercée sur sa pensée et sur sa manière de dire est visible à travers toute la trame de cet ouvrage; on la reconnaît, non pas seulement aux copieuses citations dont il est émaillé, mais encore à des analogies de situations et à des ressemblances de ton avec tels chefs-d'oeuvre de la littérature française. Et cependant, l'auteur d'Angéline de Montbrun possède le don d'écrire, elle manie cet art avec la souplesse et l'originalité et cet ensemble de qualités absolument indéfinissables qui constituent le

style. Laure Conan est notre première femme-écrivain, la première en date et la première par la supériorité du talent. Son premier roman lui a valu, chez nous et à l'étranger, un fleuron de gloire. Suivons-la maintenant dans de nouvelles oeuvres.

II. — *Les Romans historiques :*

À L'OEUVRE ET À L'ÉPREUVE. — L'OUBLIÉ

Nous l'avons assez vu, l'auteur d'Angéline de Montbrun a une tendance très marquée à créer uniquement de belles âmes ; les héros qu'il met en scène ont tous une haute stature morale. S'ils s'inclinent parfois vers le commun et paraissent un moment céder à nos misères, ils ne tardent pas à se redresser d'un fier élan et à retrouver l'allure sublime qui les entraîne dans l'infini.

Or, Laure Conan s'est aperçue bien vite que ce n'était pas la peine d'inventer de l'héroïsme et de prêter de la grandeur à des êtres fictifs, quand elle n'avait qu'à se plonger dans notre passé pour trouver des personnages qui dépassent de beaucoup la mesure ordinaire et dont les actions tiennent du plus magnifique idéal. Nos origines furent, en effet, teintées de noblesse. Il n'est peut-être pas de peuple au monde dont la naissance ait été plus visiblement privilégiée au point de vue de ce qui fait la force véritable et la vie des nations. Si l'on était jamais tenté de douter du rôle immatériel qui peut

être attribué à notre race en ce continent et de ses destinées lointaines et impondérables, il me semble qu'un regard jeté sur les événements qui se sont déroulés autour de notre berceau, et sur les hommes qui l'ont protégé de leur ombre gigantesque, suffirait à chasser de nos coeurs tout dissolvant scepticisme. Pourquoi tous ces faits providentiels qui ont signalé nos temps primitifs et pourquoi tant de figures quasi célestes se dressent-elles sur le seuil de notre histoire, si la Providence n'avait en sur nous ses desseins, dont le premier doit être que nous soyons semeurs d'idéalisme et de vérité, et cela à travers tous les âges et tous les milieux? Notre histoire demeure inexplicable si nous n'y faisons la part du merveilleux divin le plus authentique. Et puisque Dieu a tant fait qu'intervenir à travers les personnages qui portaient dans leurs flancs l'avenir de notre nationalité, était-ce donc pour que nous eussions simplement une vocation quelconque ou pour que le souffle supérieur dont il nous avait animés s'éteignît, se fondît un jour dans les ambiances étrangères ou hostiles? Oui, nos origines furent très belles; elles ont tout le charme des légendes dorées. Fréchette a dit de Jacques Cartier :

Et quand il ne pensait que suivre son étoile,
La grande main dans l'ombre orientait la voile...

Oh! que cela est vrai, non pas seulement du découvreur de notre Canada, mais de Champlain, de

Maisonneuve, de Laval, de Marie de l'Incarnation, de Marguerite Bourgeoys, de Jeanne Mance, de tant de héros et de tant de saints ! La main divine a présidé à notre éclosion et orienté notre évolution dans le sens de la lumière et de la grandeur morale.

Qu'une personne comme Laure Conan ait été fascinée par la séduction de nos grands ancêtres, cela est tout naturel. Aussi notre romancière n'ira plus désormais chercher la beauté dans la région du rêve ; elle préférera la cueillir toute faite dans nos annales, évoquer, à l'aide des vieilles relations poudreuses, des événements ou des images supérieurs à toute fiction. C'est dire qu'elle va inaugurer une nouvelle manière de laquelle elle ne sortira plus, et où son talent évoluera et arrivera enfin à sa complète efflorescence. Ce n'est pourtant pas du premier coup qu'elle triomphera des difficultés particulières à ce genre. Par les ressources mêmes qu'il offre, le roman historique est d'une exécution malaisée. Et sans doute est-il à base de réalité. Mais il faut savoir interpréter les données historiques, en tirer les récits qui s'harmonisent avec ces dernières, qui paraissent en dérouler, qui soient dessinés comme en marge des vieux textes. À les serrer de trop près, l'on ferait non pas du roman, mais de l'histoire. L'imagination doit donc se jouer dans une juste fantaisie dont la trame irréaliste s'adapte au cadre précis d'une époque et porte tous les caractères de la vraisemblance. Et le risque est double,

ou de s'éloigner trop de la vérité, ou de s'en rapprocher tellement que l'on verse dans la narration positive, et qu'au lieu de reflets teintés aux couleurs de l'histoire, ce soit l'histoire même qui revive. Pour les personnages, par exemple, ce n'est pas un mince effort que de leur garder leur physionomie traditionnelle, de leur prêter une attitude bien conforme à celle que l'histoire a cristallisée tout en les faisant participer à des scènes qui sont d'invention personnelle. Encore une fois, si le roman historique abonde en avantages, il a des côtés précis et astreignants, et le danger est que l'on outre passe ses limites, ou que, restant trop en deçà, l'on produise une oeuvre hybride, impossible à classer.

Nous ne serons donc que médiocrement surpris de constater que, pour son premier essai dans ce genre, Laure Conan n'a pas fait un coup de maître. *À l'Oeuvre et à l'Épreuve* est ce que j'appellerai un roman d'apprentissage. La première partie qui se passe dans la société honnête du XVII^e siècle, à Paris et à Neuilly, est trop naïvement combinée à l'effet d'introduire quelques grandes figures historiques, les Garnier, Champlain, Bréboeuf, Lalle-mant, voire la mère Angéline Arnaud, la fameuse abbesse de Port-Royal. L'artifice est encore trop évident, le procédé selon lequel ces personnages entrent tour à tour sur le théâtre a quelque chose de maladroit. Et la seconde partie déroule de l'histoire pure. Le roman d'amour ébauché dans toutes les

scènes du commencement, entre Gisèle Méliand et Charles Garnier, se dénoue dans un récit d'apostolat et de martyre emprunté à nos chroniques. Et tandis que Gisèle Méliand semble d'abord être la figure centrale, Charles Garnier occupe tout le reste du roman. Et l'intérêt se partage non pas seulement entre ces deux noms, mais entre beaucoup d'autres. Et, pour tout dire d'un mot, l'on arrive à la fin un peu las et haletant, car la narration a des longueurs, et se charge en cours de route de documents qui alourdissent sa marche. Avec des qualités moins brillantes, un accent personnel moins pénétrant qu'*Angéline de Montbrun*, *À l'Oeuvre* et à *l'Épreuve* offre avec ce dernier des analogies de facture si frappantes qu'il en paraît être le décalque. Et c'est dommage, étant donné que l'armature, l'ordonnance générale d'*Angéline de Montbrun* sont loin d'être harmonieuses, et qu'il y a dans ce roman une diversité de ton et d'allure qui fait que l'oeuvre manque d'ensemble et de cohésion. Avec d'autres d'éléments comme fond, l'auteur procède donc ici conformément à sa première manière, qui péchait par la composition. Et nous avons d'ailleurs l'impression qu'il est comme pris entre le rêve et la réalité, je veux signifier que ce qu'il y a de vrai dans son récit se sépare trop de la fiction, n'est pas assimilé ni fondu habilement dans la trame : la fantaisie et l'histoire sortent du moule où l'artiste les a jetées sans s'être intimement mé-

langées l'une à l'autre, et sans que, de leurs propriétés respectives, jaillisse une substance nouvelle, une et indivise.

Mais laissons le temps et les silencieuses méditations mûrir l'esprit de Laure Conan. *À l'Oeuvre et à l'Épreuve* est de 1891. Dix ans se passeront au bout desquels notre romancière atteindra à la perfection de son talent et à la maîtrise de son art : *L'Oublié*. *L'Oublié* n'est pas seulement le meilleur écrit de Laure Conan, mais sans doute la plus jolie chose de notre jeune république des lettres. En France même il ferait bonne figure et il occuperait un rang honorable parmi l'intensive production contemporaine. L'Académie l'a d'ailleurs distingué et lui a décerné l'une de ses couronnes d'immortelles. Récompense tout à fait méritée.

L'Oublié est une idylle qui a une saveur biblique. Quand je le relisais attentivement l'autre soir, ma pensée se reportait comme malgré moi au livre de *Ruth* ou d'*Esther* ou à tel autre des petits poèmes divins. Et si l'on allait trouver que j'exagère et que je m'enthousiasme un peu fort pour prendre ainsi mon point de comparaison si haut et en quelque sorte dans l'éternel, alors je consentirais à baisser d'un ton et même de plusieurs, et je me contenterais de dire que *L'Oublié* est presque le frère spirituel de *Colette Baudoche*. Sans que l'auteur l'ait voulu ou cherché, par la vertu intrinsèque du sujet qui s'était imposé à son esprit, la règle classi-

que des trois unités est ici observée avec une rigueur parfaite : unité de temps, de lieu et d'action. En sorte que le drame est concentré dans un cadre bien défini et qu'il se déroule à travers des péripéties directes et précises, presque toujours admirables d'observation et de vérité humaines. Rien de lâché ni de flottant dans le tissu. Le récit court et vole droit au dénouement, ponctué de notations fines et en général si justes. Chaque touche est d'une élégance dépouillée. Qu'il s'agisse de peindre la nature ou d'exprimer un état d'âme, la phrase est presque également heureuse.

Il semble que, dans la carrière des véritables écrivains, à un moment ou à un autre, après que leurs facultés ont été exercées et assouplies dans la pratique des formes d'art les plus diverses, un bouillonnement intérieur, une sorte d'effervescence a lieu, où toute leur science du métier, toute leur habileté manuelle, tous les secrets perçus au cours de leurs patientes recherches, dans la tension constante de toute leur vie vers la Beauté, tout cela se combine selon les lois inconnues, et que de leur cerveau émane, comme à leur insu, une création qui a tous les caractères de la spontanéité, toute la fraîcheur des choses primitives : création où il y a cependant un art d'autant plus achevé qu'il ressort moins, création libre et vierge, résultante naturelle de forces mystérieuses qui échappent à l'analyse. Je me plais à penser que *L'Oublié* est né d'un

pareil jaillissement, dans une de ces heures augustes et fécondes où l'inspiration porte l'artiste jusque sur les frontières du divin.

Nous sommes au commencement de ce qui devait être Montréal. Ville-Marie est à son berceau. Ville-Marie ! C'est le nom que Maisonneuve avait donné à sa petite colonie. Et pourquoi ne le lui a-t-on pas laissé ? Cette appellation convenait si bien à une fondation dont l'ordre était venu du ciel ! En autant que les rapports des grandes âmes avec l'Infini peuvent être établis historiquement, il est prouvé que la Vierge avait inspiré le projet de fonder là-bas, au sein d'une île barbare, au coeur de la forêt primitive, une ville « qui devait être comme un rempart pour la Nouvelle-France ». Ce dessein était si hardi, si opposé à tous les calculs de la prudence humaine, que personne ne l'eût conçu, ou en tout cas n'eût osé l'entreprendre, sans une révélation venue de si haut et qui en garantissait le succès final.

C'est le soir. « Derrière la montagne, le soleil couchant lançait ses derniers feux. Une splendeur enflammée flottait sur l'île royale encore presque toute couverte de broussailles ou de grands bois. » De Maisonneuve s'entretient avec son secrétaire Claude de Brigeac. Debout devant la fenêtre du fort, « il regarde les petits champs des colons et leurs maisons humbles et frustes. Ces nids de soldats, si chétifs devant la majesté des solitudes,

avaient à ses yeux une grandeur, une beauté sacrée ». La cloche du fort retentit tout à coup, signalant l'apparition d'un canot sur les eaux qui se teignaient de rose. « Le gouverneur saisit sa longue-vue. Après un examen rapide, il dit joyeusement : L'échange que j'ai fait proposer est accepté. Ce sont des Iroquois, et il y a une tête blonde dans le canot. Ce doit être cette pauvre petite M^{lle} Moyen qui nous arrive. » En effet, c'était elle.

Élisabeth Moyen, jeune française charmante, avait été enlevée par les terribles Indiens après avoir « vu massacrer ses parents et tout ce qu'elle possédait disparaître dans les flammes. » Mais la Providence veillait sur cette ingénue, la Providence par le ministère de Lambert Closse. Closse est un héros taillé à l'antique, qui s'est consacré à la religion et à la patrie : double idéal qui ne fait qu'un à ses yeux. Il a confusément renoncé à tout avenir terrestre et ne rêve que d'une chose : donner sa vie pour le bien de la colonie naissante. Cet homme si simplement brave, et qui n'aspire qu'au dévouement désintéressé, s'est emparé dernièrement d'un chef Iroquois. Oh ! cela ne n'est pas fait tout seul. Dans la lutte, il avait failli être scalpé. « Une bandelette de toile souillée de taches roussâtres, encore collée sur le front de Lambert Closse, à la naissance de sa forte chevelure, attestait que le danger avait été bien grand. » Maisonneuve avait donc envoyé des émissaires chargés de proposer à la tribu la

délivrance du prisonnier en échange d'Elisabeth. C'est une rédemption. Et Lambert Closse en a été l'instrument. La joie est grande au fort à l'arrivée de la jeune captive. Son sauveur est là. Le gouverneur le lui présente. Comme Élisabeth est presque morte de fatigue et de faim, l'on décide de l'envoyer immédiatement à l'hôpital, où M^{lle} Mance lui donnera tous les soins; et c'est Closse que Maisonneuve charge de l'y conduire. Ils partent tous deux dans le soir. « Sur le fleuve une bande violette fermait déjà l'horizon, mais une faible clarté flottait encore sur la montagne. Du fort à l'hôpital, il n'y avait guère que huit arpents. Le major donnait la main à la jeune fille et marchait silencieux, attentif. Des rumeurs vagues, profondes, d'âpres et sauvages senteurs leur arrivaient de la forêt. Élisabeth ne sentait plus sa lassitude. Il lui semblait que l'herbe l'aurait portée. » Son cœur vient de s'ouvrir à un sentiment plus tendre que la simple gratitude. Elle aime déjà Lambert. Dans cette âme de jeune fille délicate et pure éclôt sans tarder la fleur d'amour...

La voici donc entre les mains d'une sainte, M^{lle} Mance. Et les attentions que celle-ci lui prodigue maternellement sont décrites avec un grand charme de naturel. L'enfant se remet vite et devient à son tour garde-malade. Mais la pensée de son libérateur ne la quitte pas: c'est plus qu'un souvenir reconnaissant qu'elle lui donne. « Chaque soir, une fois

dans sa petite chambre, à genoux à côté de son lit, elle prolongeait sa prière. Avec des instances extrêmes, elle suppliait la Vierge de garder celui qui s'exposait pour le salut de tous; et ce n'était qu'après l'avoir mille et mille fois remis entre les mains tendres et puissantes de Marie qu'elle parvenait à s'endormir... » Comme cela est finement dit ! Et comme la progression de l'amour dans le coeur naïf et frais d'Élizabeth est analysée dans ces pages avec vérité ! L'observation psychologique est d'une parfaite justesse et se traduit par des expressions réellement belles. « Ah ! l'automne pouvait assombrir le ciel, dépouiller la forêt et emporter les feuilles avec de longs gémissements, que lui importait ! Elle avait en elle ce qui peut tout colorer, tout adoucir, tout enchanter. »

Cependant, M. de Maisonneuve s'était résolu à passer en France. Avant de s'embarquer, il a un long entretien avec Lambert, qu'il a nommé commandant de Ville-Marie en son absence. Il lui dit entre autres choses : « Je m'étonne toujours que vous ne vouliez pas que je vous fasse bâtir une maison... c'est bien le moins que nous vous devions. » « Une maison ! reprend le major, que ferais-je d'une maison ? Je m'y ennuierais tout seul. » « Mais pourquoi y resteriez-vous seul ? demanda Maisonneuve avec une insistance affectueuse. — Un éclair de jeunesse brilla dans les beaux yeux du major. Aux alentours, le soleil riait dans les sillons dépouillés,

les grillons chantaient sous le chaume flétri, et de chaque toit une colonne de fumée montait. »

Ce passage me rappelle les vers célèbres :

Ah! comme les oiseaux chantaient au fond des bois!
Comme l'eau caressait doucement le rivage !

C'est Victor Hugo qui a écrit cela. Et sans l'avoir voulu, sans aucun souci d'imitation, par la seule vertu d'un récit où tout est pris sur le vif et *vécu*, Laure Conan a trouvé une formule qui égale en beauté l'exclamation du grand poète. Et tandis que chez Victor Hugo cet accent de lyrisme éclôt à l'occasion d'une vulgaire aventure d'amour, chez notre romancière il accompagne la floraison d'un sentiment idéalement pur dans l'âme d'un héros.

Lambert Closse répond à Maisonneuve : « Je suis venu ici pour combattre et pour mourir. Exposerais-je aussi facilement ma vie si j'avais une famille? Je veux passer sur terre sans laisser de trace... Quand je m'en irai, je veux disparaître tout entier... oublié de tous... excepté d'Elle, ajouta-t-il, tendant la main vers l'image de la Vierge flottant dans les plis du drapeau. »

Maisonneuve parti, Lambert va souvent, en sa qualité de lieutenant-gouverneur de Ville-Marie, visiter l'hôpital, « causer avec les blessés » ; il y rencontre nécessairement la jeune Élisabeth et cède de plus en plus à la grâce qui émane de cette enfant. Un jour qu'il s'y est rendu sur invitation

spéciale, pour voir un Iroquois dangereusement malade et dont on croit qu'il se convertira peut-être à la foi chrétienne par les exhortations du commandant, un incident a lieu qui va finir de toucher le coeur de Lambert: non seulement le barbare ne se laisse pas convaincre par les paroles du héros, mais encore, profitant d'un moment où celui-ci ne fait pas attention, il tente de l'assassiner d'un coup de couteau. Heureusement qu'Élizabeth veillait. « Agitée d'une inquiétude qu'elle trouvait folle, elle avait suivi les mouvements du sauvage. Prompte comme la pensée, elle s'élança et détourna le coup ». Elle s'était blessée en saisissant l'arme meurtrière, blessure qui lui est délicieuse, d'autant plus qu'elle a pour effet « d'enflammer Lambert jusqu'au transport... La faible main qui s'était levée pour le défendre l'avait asservi. » Il se décide donc à aller trouver M^{lle} Mance pour lui avouer tout bonnement qu'il veut épouser Élizabeth. « Et voulez-vous transmettre ma demande à M^{lle} Moyen? — De tout mon coeur, répondit M^{lle} Mance. — Mais il faudra lui dire que jamais elle ne quittera Montréal. Je ne le pourrais sans me mépriser moi-même. Et je n'ai d'autre bien qu'un fief en bois debout. En m'acceptant pour mari, c'est donc une vie de privations, d'alarmes et de périls que M^{lle} Moyen acceptera... » Le mariage fut fixé au mois d'août. A peine arrivé de France, « Maisonneuve avait fait faire une trouée dans le fief en bois debout, seule fortune du major. Dans la clairière, des ouvriers

lui bâtissaient une maison . . . Si l'amour est le bien suprême, jamais fiancée plus riche que M^{lle} Moyen ne marcha à l'autel . . . » — Les époux mènent une vie très douce. Mais bientôt les soucis, l'inquiétude envahissent l'âme de Lambert Closse. Car la colonie est sans cesse menacée. « A la pensée qu'il lui faudrait un jour quitter cette adorable enfant pour courir au feu, une angoisse inconnue lui traversait le cœur comme une lance. » Quant à Élizabeth, elle était sans crainte, sans appréhension : « elle était trop jeune pour ressentir l'angoisse du bonheur », — et c'est là une pensée fine et profonde.

Or, les événements se déroulent. La colonie va être attaquée. Son anéantissement a été décrété dans les conseils des anciens. Les barbares s'apprêtent à exterminer par le feu et par le feu tout ce qu'il y a de français dans le pays. Déjà leurs hordes s'avancent. C'est alors que Dollard et ses seize compagnons s'offrent d'aller à la rencontre de l'ennemi. L'on connaît ce fait d'armes, parfaitement authentique, le plus sublime épisode de notre histoire, et comment le sacrifice de ces jeunes gens fut le salut de la patrie. Mais Lambert est tout triste. S'il n'avait pas femme et enfant, il se joindrait à cette phalange héroïque. Son âme est prise entre deux amours, l'amour de la patrie et l'amour de la famille. Il souffre. Il est en proie à un véritable tourment moral. Ne pas se dévouer pour la colonie, quand il s'était consacré pour la vie à son service, ne serait-ce pas une lâcheté ? Et d'autre part, en

courant à un danger certain, il va briser deux existences infiniment chères. Quel parti choisir ? Mais le héros estime que rien, aucun lien fût-il le plus fort et le plus doux, aucun amour ne saurait le dispenser du vœu qu'il a fait à la patrie. C'est à la patrie qu'il se doit avant tout. Il n'aspire qu'à une chose, la défendre au prix de son sang. Sa place était marquée pourtant parmi les hommes généreux qui sont allés s'opposer à la marche de l'ennemi. Ils ont péri, c'est vrai, mais leur courage a sauvé la colonie. Les barbares ont rebroussé chemin devant tant d'héroïsme. Dollard et ses seize compagnons ont eu la gloire du martyre, pendant que Closse était tranquille à son foyer. Ah ! non, son serment dure toujours, sa vocation première et essentielle demande qu'il sacrifie à un idéal plus élevé l'amour de la famille...

Aussi bien, ce sacrifice ne va pas tarder. Le tocsin lugubre appelle aux armes. Car les sauvages tentent l'assaut du moulin. Lambert Closse répond le premier à l'appel... « Et il ne devait jamais revenir. A la tête d'une vingtaine de colons, il avait d'abord mis l'ennemi en fuite. Mais les Iroquois étaient revenus plusieurs fois à la charge, et une balle avait atteint le héros en plein front. » Lambert Closse meurt pour Dieu et pour ses frères, — « c'était la fin qu'il souhaitait ». Au foyer où Éli-zabeth veille anxieuse auprès du berceau, « le deuil entre pour jamais ».

Je crains de n'avoir donné qu'une faible idée

des beautés semées dans cet ouvrage. Notre analyse aura du moins montré que ce roman est bien composé, bien agencé. C'est une oeuvre à base d'histoire, mais l'auteur maîtrise avec beaucoup d'art le fond réel et le mêle habilement à la fiction, en sorte que ces deux éléments s'unissent et constituent un ensemble fort harmonieux. A travers des événements dont plusieurs sont imaginés, les personnages conservent une attitude conforme à celle que leur prêtent nos annales. Rien dans leur état d'esprit ni dans leur langage qui n'aille au delà de ce qu'ils ont vraiment pensé. Les petits tableaux que l'auteur esquisse de la vie que l'on menait à Ville-Marie peuvent paraître empreints d'un idéalisme exagéré. Et cependant les mémoires authentiques sont là pour nous prouver qu'ils ne forcent pas l'histoire, qu'ils ne sont que l'exact reflet de l'existence héroïque et chrétienne des colons qui ont fondé Montréal.

L'on pourrait sans doute relever des fautes de détail dans *L'Oublié*. Ainsi, l'amour éclôt peut-être un peu vite dans le coeur d'Élizabeth Moyen. Ce roman s'appelle *L'Oublié*, et c'est la figure de Lambert Closse que l'auteur a voulu tirer de l'ombre et en quelque sorte ressusciter; et certes il y a réussi. Mais peut-être que la charmante physionomie d'Élizabeth est trop continuellement au premier plan avec lui et distrait notre attention qui devait surtout se concentrer sur ce héros. Il y a aussi de l'invraisemblance dans la scène qui se pas-

se à l'hôpital, alors que l'Iroquois mourant tente d'assassiner Lambert. Cela est un peu naïvement imaginé pour le besoin de l'intrigue. C'est là un des accidents mélodramatiques pour lesquels notre romancière a un faible. Et enfin, l'analyse de l'état d'âme de Closse, partagé entre l'amour du foyer et le dévouement à la colonie, ne semble pas assez fouillée. Le héros est un primitif qui ne raffine pas avec ses sentiments. Mais l'on aimerait tout de même qu'il s'ouvrît davantage à sa femme de ce qu'il croit être son devoir, qu'il préparât plus délicatement celle-ci au sacrifice qu'il va lui imposer. Car l'on prévoit le dévouement. La vie d'Élizabeth va être brisée. Et Closse ne s'inquiète pas assez de hausser peu à peu sa jeune épouse au niveau de son héroïsme. Il marche d'ailleurs à la mort en désespéré; il regrette de n'avoir pas suivi au *Long-Sault* Dollard et ses compagnons, et c'est comme pour se punir lui-même de ce qu'il estime avoir été une faiblesse qu'il court à la défense du *Moulin*. Il a trop l'air de chercher la balle qui fera de lui à son tour un martyr de la patrie.

Mais ces taches légères sont comme perdues dans la trame générale d'un roman qui comptera parmi les plus belles productions de notre littérature et qui consacre la gloire de M^{me} Laure Conan.

La gloire! Qui sait si pour elle, comme pour tant d'autres femmes de talent ou de génie, la gloire, selon le mot de M^{me} de Staël, n'est pas « le deuil éclatant du bonheur » ?



LE CHANT DU CYGNE ¹

J'ai connu Laure Conan. — C'est là, je le sais bien, une expression qui ne veut rien dire. « C'est tout un monde que chacun porte en lui, un monde ignoré, qui naît et qui meurt en silence. Quelles solitudes que tous ces corps humains ! » Ma première rencontre avec elle remonte à une trentaine d'années. Ce souvenir ne me rajeunit pas. J'en avais beaucoup entendu parler. Dans ma famille, où les imaginations rêveuses ne manquaient pas, son premier roman, *Angéline de Montbrun*, alors dans toute sa fraîcheur, défrayait les conversations. Mes grandes soeurs l'avaient toujours à la main, en lisaient tout haut des passages, se passionnaient pour l'héroïne malheureuse. L'on ne croyait pas qu'une si touchante histoire put être inventée. L'on affirmait que c'était là une tranche de vie. Dans la destinée d'Angéline, l'on voulait voir celle de l'auteur même. Nous demeurions alors à Québec. Laure Conan, y venait faire des séjours ; elle fré-

¹ *La Sève immortelle, Montréal. Bibliothèque de L'Action Française, 1925.*

quentaient de nos amis. Ah ! j'aurais bien voulu la connaître, ou du moins l'apercevoir. Ma curiosité d'enfant était piquée. Une romancière, dont le récit volait de bouche en bouche, et qui habitait près de nous, cela m'intriguait. Mon esprit d'enfant se figurait un auteur comme un être lointain, inaccessible, mystérieux, à peine réel. C'est par delà l'océan, en France, qu'il s'était habitué à les chercher. À travers la distance, leur personnalité s'idéalisait. Je leur prêtais une apparence à part. Ils ne devaient pas être comme les autres, ressembler à tout le monde. Est-ce qu'ils ne marchaient pas, accompagnés de leurs rêves, entourés de ces formes qu'ils avaient créées, auxquelles ils avaient donné la couleur de la vie ? Et voici que le hasard me mettait dans le voisinage d'une romancière. En vérité, j'aurais donné beaucoup pour l'approcher, ne fût-ce qu'un instant.

Tout arrive. Il suffit d'attendre. Bien des années plus tard, je fis la connaissance de Laure Conan. Certes, elle n'avait ni la beauté, ni la grâce « plus belle encore que la beauté ». L'on connaît ce mot : « Joubert me fait l'effet d'une âme qui a rencontré un jour un corps, et qui s'en tire comme elle peut. » L'auteur d'*Angéline de Montbrun* se tirait comme elle pouvait, c'est-à-dire assez mal, de son enveloppe matérielle. L'on trouverait difficilement une personne aussi complètement dénuée de charme extérieur. Chose étrange, même sa phy-

sionomie n'était pas révélatrice de son être intime. Il y a des êtres très laids, chez qui l'air d'intelligence fait oublier l'irrégularité des traits. Tel n'était pas le cas de notre romancière. Son visage était dur et comme impassible. Sa voix rude et neutre. Elle donnait un démenti à la parole de Sainte-Beuve : « L'on a toujours la voix de son esprit ». Comment un esprit si fin, si délicat, si nuancé, si féminin aussi, pouvait-il avoir un instrument si peu harmonieux ? Avait-elle du moins l'ineffable beauté du regard ? L'on pardonne tout à qui a des yeux profonds et expressifs. Les siens n'étaient pas de ceux dont on aime à se souvenir, longtemps après qu'on les a vus. Ils avaient d'abord un petit défaut, qui nuisait à la netteté de leur éclat. Je ne sais quoi passait en travers de leur cristal gris-bleu, comme une petite ligne mouvante, Leur caractère était surtout la fixité. Ils savaient se poser sur un objet, le contempler longuement, le dévorer. Ils étaient extrêmement interrogateurs. Je me rappelle ces funérailles d'un jeune moine français, que l'affreuse obligation du service militaire avait forcé à s'exiler de son pays. Sa santé n'avait pu résister à nos hivers. La phtisie l'avait emporté. Sa dépouille diaphane fut exposée dans l'église. Laure Conan assistait au service. Elle s'était mise au premier rang, tout près de l'humble bière. Je fus frappé de l'intensité extraordinaire avec laquelle elle regardait le mort. Comme son

air était pensif, chercheur, inspiré! Quelques jours après, dans la revue qu'elle dirigeait alors, apparaissait un article tout court, mais si beau, d'un accent si personnel, vrai bijou d'art. La scène qu'elle avait vue s'était transposée dans son cerveau. Il en était sorti une petite merveille. En la lisant, je compris pourquoi son regard m'avait paru si pénétrant.

Laure Conan causait peu, lentement. Il y aurait toute une étude à faire sur l'espèce d'exclusivisme avec lequel les plus beaux dons sont répartis aux humains. La nature, pourtant prodigue de ses faveurs, met une sorte de barrière infranchissable entre l'une et l'autre. Il semble que les qualités se contrarient et se repoussent, dans un même sujet. Si l'on possède telle ou telle, à un degré éminent, il faut se résigner à la carence de telle autre. Peut-être n'est-il possible d'être soi-disant complet qu'à la condition d'être superficiel en tout, de n'exceller en rien. À tout prendre, et s'il faut choisir, un seul talent, mais très-accentué, est infiniment préférable à une médiocrité universelle. L'écrivain-né, par exemple, ne brillera pas par l'esprit de conversation. Ses facultés ne s'éveilleront que la plume à la main. En revanche, l'intarissable causeur se trouvera d'une stérilité désespérante devant une page à écrire. Le grand orateur, — ainsi Lacordaire, — étonnera son entourage par ses silences. Le véritable écrivain n'est

pas ordinairement un parleur facile. C'est un être concentré, qui a une grande réserve, qui est assez souvent timide. Il faut qu'il se sente très-à-l'aise pour s'ouvrir. Même alors, sa conversation tournera plutôt au monologue. Cela fait que les personnes, d'une psychologie courte, le jugeront assez mal. Elles avoueront leur déception, après leur rencontre avec telle célébrité littéraire. Je crains que Laure Conan n'ait infligé pareil mécompte à plusieurs de ceux qui l'ont approchée. Cette femme, qui s'entendait si bien aux analyses de sentiments, et dont le style avait comme une fluence, l'on restait tout surpris de la voir froide, distante, insensible, ménagère de ses paroles, les laissant tomber un peu comme des oracles. Ses phrases, rares, étaient justes, sans recherche, mais bien balancées ; le mot était d'une parfaite précision. Elle traitait toujours d'idées. Elle semblait, en parlant, dérouler son rêve, exposer le dernier état de sa pensée.

L'impression générale que j'ai gardée de mes entretiens avec elle, est celle-ci : Laure Conan adorait son pays, et son pays c'était *uniquement* le Canada-Français, j'allais dire le Canada d'avant la conquête anglaise. Elle était restée très « Nouvelle-France ».

C'était une émigrée à l'intérieur, dans le bon sens du mot. Mais tout ceci a besoin d'explication, car l'on pourrait s'imaginer que son patriotisme revêtait une forme attardée, désuète, fournissant

des prétextes à de vains regrets. Trop intelligente pour ne pas voir, dans le changement de domination qui avait bouleversé nos destinées, un de ces faits mystérieux que les hommes ne comprendront jamais bien, elle acceptait, certes, ce fait historique. Ce serait se tromper beaucoup que de croire que son attitude à cet égard était boudieuse. D'autre part, son grand sens chrétien n'avait aucune peine à admettre que cette orientation nouvelle donnée à notre vie nationale, n'avait pu se produire sans au moins une permission de la Providence, « de qui relèvent tous les empires ». Ceci posé, il ne s'ensuivait pas du tout, pour elle, — en quoi elle avait parfaitement raison, — que nous dussions renoncer à faire fructifier l'héritage de grandeur catholique et française, que nos pères nous avaient légué. Elle ne croyait pas du tout que le loyalisme politique impliquât abandon des desseins héroïques qui avaient signalé nos origines. Là-dessus, elle était intransigeante. Et qui oserait l'en blâmer? Fallait-il donc, parce que le drapeau de la France ne flottait plus sur notre pays, cesser de cultiver en nous les vertus particulières de la race? Fallait-il effacer nos traits éternels? Un changement d'allégeance signifiait-il une transformation des âmes? Devions-nous nous modeler un visage nouveau? De toute son énergie, cette femme réagissait contre de pareilles tendances, qui lui semblaient un manquement au bon sens et à l'honneur. Elle constatait,

hélas ! que la légèreté des esprits, l'affaiblissement des caractères, le désir de parvenir à tout prix, les rendaient de plus en plus dangereuses parmi nous. Afin d'en atténuer la séduction, d'opérer un redressement des coeurs, de réveiller en nous les idées de fierté, Laure Conan a consacré toute sa carrière d'écrivain à un véritable apostolat patriotique. Je dis « toute ». Encore que la donnée de son premier roman soit purement psychologique, que ce soit une histoire d'âme bien étrangère à des préoccupations de cet ordre, de hautes leçons en sortent. Mais, avec *À l'Oeuvre et à l'Épreuve*, *l'Oublié*, une série de plaquettes sereines et vibrantes, lyriques et précises, ayant parfois l'allure de manifestes, consacrées à faire revivre nos plus pures gloires,

les gloires d'autrefois, comme elles sont sereines,
et pures devant vous, vertus contemporaines!...

nous y sommes en plein. Et ici, je pense, par exemple, à cette petite chose ailée, fine, souple, intitulée : *Une Immortelle*, et c'est Marguerite Bourgeoys qui est évoquée avec un si grand charme ; je pense aussi à son *Louis Hébert*, où il y a une page entre autres, sur la première moisson, que l'on ne peut lire sans frissonner d'admiration. Quel souffle l'emporte ! Comme il y a là un beau sentiment ! Et un assemblage de mots, un tour de phrases qui révèlent chez l'auteur une grande artiste. À partir

d'un certain moment, chacun de ses écrits fut, je dirais, un acte de conscience. Écrire pour le plaisir, pour se libérer, par nécessité de métier, cela était si loin de sa pensée. Au reste, écrire, je le sais, lui était si difficile. C'était son tourment. Quel écrivain véritable n'en est là, à voir dans la fonction créatrice un martyre, délicieux finalement? Ah! que le vulgaire a de sottes notions sur ce point. Il s' imagine que l'écrivain produit des oeuvres comme la source coule. Mais c'est toujours nouveau, écrire, donner l'être et la vie à des idées, c'est une torture perpétuellement recommencée, avec chaque entreprise nouvelle. Si l'on savait ce que coûte de sueurs et de sang la prose apparemment la plus fluide! Laure Conan écrivait, parce qu'elle en avait le don. Et nul n'a le droit de laisser en friche le talent que le ciel lui a confié. Ce don si marqué, elle se serait fait scrupule de ne pas le mettre tout entier au service du patriotisme, tel qu'elle le concevait. De nos jours, l'on parle de mystique à propos de tout, on applique ce mot à des systèmes où vraiment il n'a que faire. L'on dit, par exemple, la mystique du socialisme, la mystique du communisme. Ne peut-il y avoir, avec beaucoup plus de raison, la mystique du patriotisme? Pourquoi ce sentiment, le plus beau qu'il y ait au coeur des hommes, après celui de l'adoration divine, ne pourrait-il finir par absorber toutes les facultés d'un être, par le brûler d'un feu intérieur?

La mystique du patriotisme ! Il y aura toujours des dégoûtés et des tièdes pour soutenir que l'amour de son pays n'en demande pas tant. Que l'on se rassure. Cette qualité, avec tout ce qu'elle suppose d'élévation d'idées, de désintéressement personnel, ne courra jamais les rues. Tant que les caractères auront besoin d'être remontés, tant que, chez nous particulièrement, la nécessité s'imposera de lutter contre le matérialisme américain, il faudra saluer bien bas les écrivains, qui, à l'exemple de Laure Conan, puiseront dans les trésors du passé des enseignements pour le présent et pour l'avenir.

Son dernier ouvrage, est, à cet égard, extrêmement significatif. L'auteur lui a donné une appellation magnifique : *La Sève immortelle*, pleinement justifiée par sa substance. Ce livre a un accent testamentaire. Laure Conan a eu à peine le temps de l'achever. Les dernières pages ont été tracées d'une main défaillante. L'on sent qu'elle était pressée par la sombre visiteuse. Elle a déposé la plume pour mourir. Elle a mis là son âme et son espérance. Elle n'a pas eu le loisir de parer beaucoup son idée. Elle nous l'a, pour ainsi dire, livrée à l'état pur. Elle est si belle qu'elle peut se passer des vains ornements du discours. Je l'aime dans son héroïsme dépouillé. Elle a quelque chose de cornélien. C'est un grand drame. Il y aurait peu de travail à opérer dessus pour le mettre à la scène. Ne se trouvera-t-il pas quelqu'un pour s'en char-

ger? Notre littérature de théâtre, encore si indigente, aurait là sa fleur tardive. Dans l'*Avant-Propos*, M. Thomas Chapais écrit ceci: «... ce livre, le dernier, et peut-être le plus beau que nous ait laissé Laure Conan». Il faut souscrire à ce jugement, l'accentuer même, en enlever le « peut-être », et dire hardiment « le plus beau », et d'un grand bout. Le plus beau, par l'ampleur de la conception, l'importance de l'enjeu mis en cause, — notre survivance nationale, — le dévouement presque sacerdotal avec lequel Jean le Gardeur de Tilly sacrifie son amour pour Thérèse d'Autrée, renonce à toutes les promesses de la fortune, à tous les avantages d'une situation privilégiée en France, pour se consacrer ici, dans la pauvreté, parmi les deuils et les humiliations d'une patrie conquise, à la mission salvatrice: conserver sur les bords du Saint-Laurent l'antique sève française, la renouveler, la rendre plus généreuse. C'est un très-haut problème qui est étudié dans ce roman, profondément historique. Ce n'est pas à dire que les personnages qui y figurent ont vraiment vécu, parlé et agi, comme le récit le fait croire. Cela, c'est l'affabulation, c'est la part de l'imagination. Peu importe que ces hommes et ces femmes aient existé ou non. La question n'est pas là. Ce qui est vrai, historiquement prouvé, c'est qu'il y a eu des français, particulièrement dans la classe des officiers, qui n'ont pensé qu'à une chose, après le

désastre final, que dis-je ? après une victoire sans lendemain, la bataille de Sainte-Foy, — s'en retourner en France, ainsi que font les d'Autrée. Et tout semblait leur donner raison. Ce qui est non moins sûr, c'est qu'il y a eu des familles, comme celle des Tilly, déjà enracinées au sol, pour qui le départ du pays eût semblé une désertion, une trahison envers les ancêtres, qui ont voulu espérer contre toute espérance, et reprendre, dans des conditions absolument paradoxales, l'oeuvre, apparemment finie, de la Nouvelle-France. Se sont-elles trompées dans leurs calculs ? Leur dévouement fut-il dépensé en pure perte ? Ceci se passait dans des temps moins anciens que ceux dont parle le poète. Mais deux siècles écoulés, cela compte tout de même dans la vie d'un peuple. Deux siècles, c'est bien assez pour justifier les Le Gardeur de Tilly d'avoir eu foi en notre sève immortelle. Tous les personnages de ce roman sont d'une grande vérité humaine, même les d'Autrée, même le lieutenant Laycraft. C'est le petit nombre qui se hausse jusqu'à l'héroïsme. N'en est-il pas ainsi dans la vie réelle ? Il n'est pas indifférent de savoir que notre existence comme peuple est le fruit de cet héroïsme.

Hier, dans le train qui m'emmenait à Montréal, j'ai lu tout d'une traite le très-beau livre des frères Tharaud : *la vie et la mort de Déroulède*. J'en veux citer cette phrase, qui me semble convenir

admirablement à l'auteur dont nous venons d'esquisser l'oeuvre: « il y a pour moi deux sortes d'écrivains: ceux qui m'entraînent et ceux qui me dépriment; et je préfère au génie même la confiance dans la vie ». — Laure est de la race des écrivains « qui entraînent ». Son dernier roman — ce chant du cygne — est un cri de confiance en la perennité de notre vie nationale. A ce titre seul, il mérite le suffrage de tous les gens de coeur.



« VERBUM DEI » ¹

Toute fonction sacrée doit être remplie avec haute révérence. Il n'en est aucune qui puisse être traitée à la légère, et dont on puisse s'acquitter sans y apporter toute la conscience et toute la dignité possibles. Il y a dans les Saints Livres une parole de malédiction à l'adresse de celui qui accomplit l'oeuvre divine avec négligence. Parmi les oeuvres dont l'administration relève du sacerdoce, l'une des plus hautes et des plus redoutables est la parole de Dieu. C'est une sorte d'Eucharistie. Notre-Seigneur Jésus-Christ a deux façons de se communiquer aux âmes, et d'opérer en elles le relèvement, la sanctification, l'union personnelle avec lui. Il leur donne sa parole, qui est Lui également, sous les espèces de la lumière, de la vérité et de la vie. Le point culminant de son action est double : nous incorporer à Lui par la dispensation de sa chair, de son sang, de son esprit. Et comme il a confié à ses ministres le pouvoir de consacrer

¹ Mgr L.-A. Pâquet, *Cours d'éloquence sacrée*, tome I, *Principes et Préceptes*, Québec, 1925.

son corps et son sang pour être donnés en nourriture et en breuvage aux fidèles, il les a aussi revêtus de la mission de leur livrer sa pensée comme un guide et un soutien. Le chapitre onzième du livre quatrième de l'*Imitation* développe admirablement ces considérations, inspirées des Saints Pères, et de toute la théologie catholique. Deux tables sont dressées perpétuellement dans l'Église : l'une contient le pain des anges ; sur l'autre repose le livre des Écritures. Double aliment qui n'en fait qu'un en vérité, et auquel les fidèles doivent participer sous peine d'être privés de lumière et de vie.

La dispensation de la parole de Dieu est d'autant plus importante que c'est par son moyen surtout que la foi naît, se développe et se conserve dans les âmes. *Fides ex auditu*, a dit saint Paul. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin des siècles. Dans tous les domaines, l'homme est un être enseigné. Et l'enseignement lui parvient surtout de vive voix. La tradition orale ne fut pas le privilège des temps primitifs, alors que l'écriture n'existait pas, et que la parole était le seul moyen de communication entre les hommes. Elle règnera jusqu'à la fin des temps, et elle sera toujours plus puissante que le livre, pour dispenser la vérité ou l'erreur. Quelle que soit la diffusion du livre, — et elle est immense de nos jours, et il est à peu près impossible de prévoir ce qu'elle va devenir avec le progrès de l'in-

dustrie ; le monde en sera encombré ; le livre n'aura jamais la force d'expansion de la parole, son universalité d'effet. Si nombreux que soient ceux qui lisent, ils constitueront toujours une élite dans l'ensemble de l'humanité. Ils seront infiniment dépassés par la masse de ceux qui n'auront ni la capacité, ni le goût, ni le loisir de lire. Or, l'évangile s'adresse à tous : il faut qu'il soit connu par toute la terre ; toute créature doit l'entendre retentir. Le monde entier est appelé à la foi. Comment en connaîtrait-il le message, si celui-ci demeurerait enclos dans l'écriture, où le petit nombre seul pourrait aller le chercher ? Notre-Seigneur a dit à ses apôtres : *Praedicate*, prêchez. C'était à la fois un hommage rendu à l'influence de la parole humaine, et une condescendance aux nécessités de notre condition terrestre à l'égard de toute science. La prédication demeurera donc toujours l'instrument par excellence de la propagande de la vérité surnaturelle.

Cette fonction est, de droit divin, propre aux évêques, ainsi que l'enseigne saint Thomas. Les simples prêtres, collaborateurs des successeurs des apôtres dans le ministère des âmes, la remplissent par une sorte de délégation et d'extension. Elle a pour but de dispenser la vérité religieuse à tous ses degrés, dogmatique, moral, disciplinaire. Quelle responsabilité ! L'on n'y songe pas sans frémir. Et qui est-on pour assumer une telle charge ? L'indignité personnelle n'y fait rien. Il n'est pas ques-

tion de mesurer sa petitesse avec la grandeur de la tâche et de reculer devant une pareille disparité. Le mandat divin est impératif : prêchez. Mais quoi donc ? L'Évangile. Le texte est formel. Saint Paul dit : Malheur à moi si je ne prêchais pas l'évangile ! Or, l'Évangile, c'est Jésus, et Jésus crucifié. C'en est là le premier et le dernier mot. Le ministère sacré sous toutes ses formes, est essentiellement impersonnel et objectif. Dans le prêtre, l'homme s'efface devant infiniment plus grand que lui. Le mot du Précurseur définit sa propre attitude : « Il faut que Jésus croisse et que moi je diminue », je m'amoindrisse jusqu'à disparaître. Voyez comme cela est vrai, par exemple, dans l'acte le plus auguste du sacerdoce, au moment de la consécration : « Ceci est mon corps. Ceci est mon sang. » La personne du Christ se substitue à celle de son ministre. Dans la dispensation de la parole de Dieu, le serviteur doit ainsi céder le pas au maître. Et comment le ferait-il s'il n'était au courant de sa pensée par une fréquentation assidue des Saints Livres, et particulièrement du Nouveau Testament ? L'Écriture fait le fond de la liturgie. La récitation du bréviaire, la célébration de la sainte messe mettent sous les yeux du prêtre des parties importantes du texte révélé. Faut-il s'en tenir à cette connaissance éparse et fragmentaire ? Je me rappelle l'accent désolé avec lequel notre professeur d'Écriture Sainte nous disait : « Hélas ! beaucoup parviennent au sacer-

doce sans avoir lu la Bible d'un bout à l'autre ». Si du moins, une fois prêtres, ils réparaient cette omission. Qui sont ceux qui font leur nourriture quotidienne de ce livre des livres ? Dans son discours de réception à l'Académie Française, le cardinal Mathieu disait avec admiration du cardinal Peraud qu'il avait lu la Bible, du commencement à la fin, plus de soixante-douze fois. Exemple malheureusement trop peu suivi. Et pourtant, c'est là qu'est la pensée divine. Est-il besoin d'insister sur la nécessité où se trouve le prêtre de l'étudier, de la méditer assidûment, s'il veut que sa prédication soit tout imprégnée de substance surnaturelle ? Et je ne dis rien des modèles d'éloquence, d'onction, de persuasion, qu'offre l'Écriture, de ses beautés littéraires insurpassées.

Ce n'est pas là la seule source où doit aller puiser le prédicateur. Les richesses de la Bible, les trésors de l'Évangile, ont été mis en relief, développés, scrutés, présentés sous toutes leurs faces, par les Saints-Pères et la grande armée des commentateurs catholiques. Les divers sens du texte, son adaptation aux besoins particuliers des âmes, les profits qu'on en peut tirer sous forme d'homélies, par exemple, voilà ce que l'étude d'un saint Jérôme, d'un saint Chrysostôme, d'un saint Augustin, d'un saint Grégoire, peut nous apprendre. L'âme humaine ne change pas autant qu'on le dit. Les leçons morales enfermées dans ces oeuvres anti-

ques, il est surprenant de voir à quel point elles conviennent à tous les temps. La forme dans laquelle elles sont enveloppées constitue aussi un type de parole vraiment sacerdotale.

L'étude de la théologie doit marcher de pair avec les précédentes dans la formation de l'esprit en vue de la prédication. Nous avons nommé saint Thomas. Les conférences du Père Monsabré, celles du Père Janvier sont la preuve des ressources extraordinaires que fournit le docteur Angélique à qui veut donner un enseignement solide. Car sa pensée est toujours définitive. Et saint Thomas n'a pas de forme. Il livre le diamant à l'état brut. Il oblige l'esprit à faire tout un travail d'assimilation, qui est du meilleur effet. Il laisse la personnalité intellectuelle se développer à l'aise, à l'intérieur de l'idée lumineuse et forte qu'elle lui a empruntée. Voyez les sermons de Bossuet, ou ses *Élévations* sur les Mystères. Telle de ces *Élévations* est à ce point du saint Thomas, que l'on suit, phrase par phrase, l'article de la Somme. Et cependant, c'est du Bossuet, c'est-à-dire, une création originale. Ah ! l'on ne sait pas assez l'utilité de la Somme à l'égard de la prédication. L'on erre à droite et à gauche à la recherche d'une bonne doctrine, quand tout y est contenu. Et contenu de telle façon qu'il n'y a aucun danger de plagiat à aller s'en inspirer abondamment.

Science scripturaire, patristique, théologique,

telle est la matière que doit acquérir le prédicateur pour remplir avec fruit sa difficile mission. Cet ensemble de connaissances, absolument indispensables, demande à être présenté au peuple sous une forme au moins convenable, élégante même si on le peut, en tout cas toujours accessible, claire, et marquée d'un sceau surnaturel. Des lois régissent l'éloquence sacrée. Elles ne sont pas différentes, en somme, de celles qui président à l'éloquence profane. Démosthènes et Cicéron sont des maîtres de la parole en qui l'église voit des modèles à imiter. Certes, le but que se propose l'orateur sacré est bien supérieur à celui que veut atteindre l'orateur profane. « Son royaume n'est pas de ce monde. » Si la fin n'est pas la même, les moyens d'y arriver concordent. L'un et l'autre veulent éclairer l'âme de l'auditeur, la convaincre, emporter son adhésion. Le terme auquel vise l'éloquence religieuse est hors du temps, mais il a son point de départ et son évolution dans le temps. Parce que les choses du salut n'entrent même pas en comparaison avec celles de la terre, il faut les traiter avec un sérieux, une considération, un soin supérieurs à ceux que l'homme apporte à faire triompher des intérêts temporels, Si l'on était vraiment conscient de son devoir, les sermons seraient toujours préparés mieux que n'importe quel discours.

Sur cette question de l'éloquence sacrée, il n'y a aucune exagération à affirmer qu'en dehors de la

littérature latine, c'est la littérature française qui est le plus riche en modèles inégalés. Nous venons de citer Bossuet. Et il y a Bourdaloue, Fénelon, Dacier, Massillon, Fléchier, et tant d'autres jusqu'à nos jours : Lacordaire et Ravignan, pour ne parler que des morts. Tout prêtre doit-il nécessairement être orateur, au sens ordinaire que l'on attache à ce mot ? Certes, l'Église n'exige pas cela. Mais il est de foi que, par la vertu de son ordination, le prêtre reçoit une lumière spéciale concernant le sens et l'esprit des Évangiles et des choses de l'éternité. Il doit, par une piété personnelle de plus en plus vive, cultiver les grâces qui lui ont été conférées en vue de son ministère des âmes. S'il sait, par son travail consciencieux et méthodique, s'approprier les sources mises par Dieu et par l'église à sa disposition, je ne dis pas qu'il deviendra un orateur de renom, ni qu'il laissera des œuvres capables de l'immortaliser ici-bas, (Notre-Seigneur ne demande pas cela du tout), mais il remplira à la satisfaction du Divin Maître, pour la plus grande édification des âmes, son office de dispensateur de la parole de Dieu. C'est là l'essentiel. À défauts de monuments littéraires, il amassera dans le ciel un trésor que ni la rouille, ni les vers ne pourront entamer.

* * *

Les considérations auxquelles nous venons de nous livrer, nous ont été inspirées par la lecture de

l'ouvrage de M^{gr} L.-A. Paquet, intitulé: « Cours d'éloquence sacrée ». Nous n'osons pas dire qu'elles en sont le reflet. Elles sont trop imparfaites pour cela. Mais nous les lui devons. Ce livre est extrêmement précieux.

L'éminent auteur, après en avoir expliqué la substance devant ses élèves du grand séminaire de Québec, l'offre aux jeunes ecclésiastiques canadiens. Certes, il sera utile à ceux-ci, mais son action ne se bornera pas à cette catégorie. Tout prêtre, même âgé, tout prédicateur, même d'expérience, y puisera les leçons les plus justes, les plus pondérées, les plus profondes sur l'éloquence de la chaire, — ce qu'elle doit être, les écueils qu'elle doit éviter. Ces leçons sont au nombre de douze: elles comprennent tout ce que cette grave question comporte. La jeunesse cléricale a besoin d'être formée à la prédication. Elle trouvera là des conseils sûrs, élevés, marqués au coin de l'expérience pratique, toute une théorie appuyée sur les autorités les plus compétentes. Les prêtres qui ont vieilli dans l'exercice de ce ministère le liront avec un fruit non moins grand. Car il arrive qu'on s'abandonne sur ce point. La routine s'en mêle. *Assueta vilesunt*. Sous prétexte de vivre de l'acquis, l'on prêche sans préparation aucune. L'on croît avoir encore du pain sur la planche, alors qu'il ne reste même pas de croûtes. Ou bien, l'on soigne et l'on figiole ses sermons, mais dans un esprit mondain,

substituant sa pensée à celle de Notre Seigneur, visant, non pas tant le salut des âmes que les applaudissements du siècle. Voici un ouvrage qui aidera à se réformer, par le rappel de la sainteté de ce ministère, par l'exposition des principes et des préceptes qui doivent guider dans son accomplissement.

Ce « Cours d'éloquence sacrée », rédigé par un maître de la chaire, revêt une opportunité toute spéciale à notre époque. Pour en douter, il faudrait n'avoir pas lu l'Encyclique de Benoît XV, sur la *Prédication de la Parole de Dieu*, en date du 15 juin 1917, ni la très grave circulaire de la Sacrée Congrégation Consistoriale, datée du 28 juin de la même année, et « formulant des règles très précises propres à gouverner l'oeuvre de la prédication dans tout ce qui s'y rapporte. »

Les prédicateurs abondent. Et cependant les moeurs des fidèles se relâchent de plus en plus. Ne serait-ce pas que dans tous les pays du monde, la prédication ne répondrait plus à l'idéal évangélique? — L'ouvrage de M^{sr} Paquet est de nature à opérer un redressement dans l'exercice d'un ministère, dont dépendent le salut de la société et l'avenir éternel des âmes.



UN ESSAYISTE: M. OLIVIER MAURAUT¹

M. Olivier Maurault donne un précieux exemple de travail. Il faut l'en féliciter; et d'autant plus que ce n'est peut-être pas là le faible de nos compatriotes, pris en général. Les Canadiens ont l'intelligence vive et ouverte, primesautière même, facile. Mais leur indolence à l'égard des choses de l'esprit est remarquable. Ils ont du temps pour tout, si ce n'est pour lire et pour étudier. Ils trouvent le moyen de consacrer des heures à écouter des histoires et à en raconter, à s'amuser ensemble. Ils sont le peuple le plus sociable du monde. Jules César, s'il revenait sur la terre, constaterait bien vite que le goût des Gaulois pour la parole fleurit à merveille chez leurs lointains descendants. S'ils

¹ *Le Petit Séminaire de Montréal* (1918). *La chapelle du Sacré-Coeur, Eglise du Saint-Enfant-Jésus* (1921). *L'Ecole Polytechnique de Montréal* (1923). *Saint-Jacques de Montréal* (1923). *Saint-François-d'Assise de la Longue-Pointe*, (1924). *Le vieux Séminaire de Notre-Dame de Montréal* (1925). *Le fort des messieurs* (1925). *A mari usque ad mare* (1925).

sont friands de causerie, ils semblent hésiter à s'isoler en compagnie d'un beau livre. L'étudiant, une fois terminé son cours classique, revient-il, pour les savourer longuement, aux grands auteurs dont il n'a lu que des bribes? L'homme de profession, après les heures de bureau, ou de labeur officiel, n'aime-t-il mieux causer interminablement, et fumer sa pipe, que de se renseigner un peu sur le mouvement de la pensée contemporaine? Ils ignorent vraisemblablement quel repos c'est, pour l'esprit, de s'évader dans les idées générales. Du temps que mon ami Alfred de Celles donnait des chroniques régulières à *La Presse*, je me rappelle y avoir lu ceci : « La province de Québec souffre d'un excès de célébrité. » Est-ce que de Celles a voulu rire?

Je loue M. Maurault de rompre pour sa part avec ces traditions béotiennes. Il est si navrant de voir régner l'incuriosité intellectuelle, là où l'on pourrait s'attendre à rencontrer des esprits en éveil, avides d'avoir des clartés de tout. Il a pourtant, lui aussi, ses devoirs professionnels, les plus hauts, les plus délicats, les plus absorbants. Prêtre, il exerce son ministère dans l'une des plus grandes et des plus difficiles paroisses de Montréal. Sans rien négliger des multiples occupations attachées à son état, il déploie, en marge de ses spéciales occupations, une activité qui s'étend à tous les domaines de la pensée. On le voit attentif à toutes les formes de notre vie spirituelle. Aucune des ten-

dances, ou des manifestations, de la littérature et des arts, ne lui échappe. Il ne veut rester étranger à aucun essai, ni à aucun effort en ce sens. Architecture, sculpture, peinture, musique, poésie, critique littéraire, archéologie, histoire, questions sociales, urbanisme, il s'intéresse à tout et dit son mot sur tout. Un talent s'annonce? Il le signale. Un mouvement se dessine, en quelque genre que ce soit? Il est là pour l'accueillir, l'aider, le diriger. Le nouveau l'attire: rien ne paraît chez nous, ou à propos de nous, qu'il n'en prenne tout de suite connaissance, n'en devienne averti. Les entreprises hasardeuses ne sont pas pour lui déplaire. Ainsi, l'école du *Nigog* a reçu son encouragement. Est-il entré dans *l'Arche*? Je n'en sais rien, mais je parierais qu'on lui en a fait l'invitation. Car l'on aime, dans le monde des jeunes artistes, cet abbé si ouvert à tout ce qui cherche à s'affranchir du poncif. Et comme il tourne aussi vers le passé un regard inquisiteur et sympathique! Les vieilles choses lui semblent pleines de grâces. Apprend-il qu'il y a, non loin, au bord d'une rivière, pittoresque comme son nom, un manoir, ombragé de grands arbres, tout fleuri de souvenirs, charmant de style? Il s'y rend, le visite, l'interroge, en rapporte une description exacte, émue, accompagnée d'un dessin complétant l'évocation. Il déplore l'incurie dont sont l'objet les monuments anciens. Les rares débris du vieux temps, il voudrait qu'on les épargnât; il

nous en rend l'image familière. S'il n'en dépendait que de lui, ces témoins des âges révolus seraient assurés de la pérennité. La pioche du démolisseur ne s'y attaquerait jamais. Il a certainement réussi à répandre un état d'esprit favorable aux choses menacées par le temps, et, ce qui est plus grave, par le vandalisme des hommes. L'on n'est plus si indifférent à la grande pitié des quelques demeures archaïques qui nous restent. Merci à celui qui ne perd pas une occasion de plaider leur cause. Je lui pardonne le titre d'un de ses articles : *Les Maladies des Maisons*, à raison du sentiment qui l'inspire.

Si M. Maurault savoure les vieilles pierres, il se plonge également avec délices dans les Archives poudreuses. Sulpicien, il est tout naturel qu'il se plaise à étudier le passé de la Compagnie. Comme ces messieurs furent, dans les origines et jusqu'à nos jours, intimement mêlés à notre vie sociale et religieuse, spécialement dans la région de Montréal, remuer leurs cendres, c'est toucher à tout un côté de notre vie primitive. Saint Sulpice, au reste, a de riches archives, bien tentantes. Et l'on comprend que M. Maurault soit allé leur arracher quelques-uns de leurs secrets. Des faits inconnus ont été ainsi exhumés par ses soins. Des figures pâlies, oubliées, ont été tirées des limbes où elles s'ensevelissaient de plus en plus : — celle de M. Dollier de Casson, prêtre insigne doublé d'un ingénieur hardi,

celle de M. Curatteau, homme pas toujours comode, mais grand coeur, apôtre de l'éducation, humaniste dévot, qui avait une bibliothèque assez belle pour l'époque et le milieu, composée avec éclectisme, car elle comprenait même du Voltaire. La piété de l'auteur s'étend à d'autres personnages récemment disparus : elle s'efforce de consoler leur ombre plaintive en leur distribuant des palmes et des couronnes que les contemporains leur avaient trop ménagées : un Napoléon Bourassa, donné comme le père des arts chez nous ; un Charles Gill, peintre et poète, meilleur poète que peintre, qui avait un visage à la Musset, un Musset plus robuste, plus énergique, plus viril. Ces morts, M. Maurault en présente la défense et l'illustration ; il les enroule dans un linceul de pourpre, après les avoir imprégnés d'aromates.

L'auteur a donc abordé un grand nombre de sujets, entre lesquels seul le vulgaire verrait opposition. Il y a une sphère de l'esprit où se concilient les contrastes, les apparentes contradictions des thèmes. Et comme la théologie enseigne qu'il y a connexion entre les vertus, ainsi entre les idées. Les diverses catégories de l'art s'accordent dans une unité supérieure. Cultiver de douces manies d'antiquaire n'empêche pas d'être tout-à-fait de son temps. L'on peut être à la fois ivre du passé, et très-épris, très-informé du présent, en deviner même les aspirations, le dépasser. La vie actuelle

d'un peuple ou d'une cité, l'on l'aime sans doute et d'autant plus qu'on en a sondé les racines lointaines, qu'on l'a observée dans son berceau.

J'ai sous les yeux la liste des articles semés par M. Maurault dans revues et journaux : elle va presque à la centaine. C'est un chiffre, pour un écrivain entré dans la carrière il y a encore peu d'années. Et je ne parle pas de plus amples travaux monographiques : *le Collège de Montréal, l'Église Saint-Jacques, Saint François d'Assise*. Je m'en tiens pour aujourd'hui à l'essayiste, au curieux de tout.

Le mot *essai* doit être pris ici dans son strict sens étymologique. Quand on l'applique aux ouvrages de l'esprit, ce vocable signifie naturellement quelque chose qui n'est pas définitif. Montaigne, entre tous, l'a rendu célèbre. Et il y a tant de substance condensée dans son livre, que le titre d'*Essais* semble bien modeste pour désigner une matière si rare et si haute. Le vieil auteur s'en est contenté pourtant. Et qui sait ? Quand il disait : « *Je veois encores du païs au delà* », ne rêvait-il pas de donner un autre tour plus savant, un cachet plus éternel à sa pensée ? Peut-être que la forme, exquise certes, sous laquelle il nous l'a livrée, lui semblait encore si loin de l'idéal entrevu, qu'il a voulu marquer, par l'appellation, combien il lui restait de travail à opérer dessus pour la rendre parfaite ?

En soi, le mot *essai* veut donc dire ce qui n'est

pas, de tous points, achevé. Et il me paraît convenir admirablement à beaucoup des écrits épars de M. Maurault.

Son esprit s'est posé sur de nombreux sujets. Or, une culture extensive produit des fruits qui ne peuvent être tous d'une pleine densité. Une vaste information s'accompagne ordinairement de vues superficielles. Qui veut dire son mot sur tout, risque de ne pouvoir donner à chacun la profondeur désirable. Il arrivera que la pensée semblera, ici ou là, insuffisamment réfléchie. Elle gardera, à l'occasion, un caractère léger, et, en quelque sorte, enlevé. Car le cerveau a ses limitations. Si l'on assigne à sa curiosité l'universalité des choses, comment sera-t-il possible de les étreindre toutes fermement et de les dominer? Plusieurs d'entre elles déborderont le champ de la vision: celle-ci n'en saisira que de vagues contours, des traits fuyants et imprécis. C'est l'impression que m'a laissé l'ensemble des travaux de M. Maurault. Il y en a d'assez poussés. La plupart ont du charme, de l'agrément. Ce sont des choses intelligemment faites, parfois fort joliment troussées. Je crois cependant qu'il leur manque, en général, d'être plus creusés. L'armature en semble parfois un peu frêle. J'ajoute que cela tient, sans doute, non-seulement à la quantité des sujets traités, mais aussi au fait que l'auteur est en pleine pousse. L'on ne peut demander à l'esprit qui est en voie de matu-

ration, la sagacité et la plénitude de jugement personnel dont est capable une intelligence parvenue au terme de sa formation.

Il semble aussi que l'auteur s'entende mieux à remuer des faits qu'à manier les idées pures. Il a un tour d'esprit positif, pratique, clair, avec une nuance de poésie. Il va droit au but. Il n'a aucune tendance à se jouer dans l'abstraction. Il aime le concret. Il m'apparaît fait pour traiter l'histoire, non l'histoire-considérations, ou discours-préliminaire, mais la multiplicité et l'embrouillamini des actes humains. Il se retrouverait vite dans ce dédale; il ne serait pas lent à dresser le bilan d'une époque. L'un des plus précieux côtés de ses études, — qu'il s'agisse d'art, de littérature, d'éducation, de monuments, — c'est précisément celui-là, à mon sens, les renseignements exacts, qu'elles contiennent, sur la vie des hommes, le passé des oeuvres, les incidents et les accidents, les faits, les dates, les nomenclatures, toute la physionomie variée des existences.

Est-ce à dire que les appréciations artistiques ou littéraires dont elles sont mêlées soient sans mérite? Elles me frappent, au contraire, par leur justesse. M. Maurault a beaucoup de goût. Si ses analyses ne vont pas au fond des oeuvres, jusqu'à l'âme, du moins réussissent-elles à nous en donner une idée nette. Il a le jugement très-sain et très-droit. Bien belle qualité. Il ne pourrait verser dans

l'étroitesse où donnent de nos soi-disant critiques ou historiens des lettres. Il n'est pas atteint de myopie chronique. Il n'est pas le moins du monde porté à l'ostracisme sot. Ce n'est pas par ce qu'on s'appellera un tel ou un tel, qu'avant tout examen d'une oeuvre, il prononcera condamnation préalable et sans appel.

Il n'exclut personne de ses enquêtes, menées largement et avec sympathie. Il ne s'imagine pas que notre littérature actuelle se borne à deux ou trois noms, toujours les mêmes, dont un professeur d'Université. Sa manière n'a rien de mécanique ni de statique. Elle ne procède pas par dépouillement de fiches, en dehors desquelles il n'y a plus rien. Elle a de l'imprévu, de l'allant, une grande probité. Ses critiques littéraires visent plutôt à être des recensions.¹ Il s'y glisse des aperçus ingénieux, une note personnelle souvent très-fine, et qui ne s'apprend pas dans les manuels. Il se forme un jugement empreint d'originalité, et il l'exprime avec simplicité et franchise. Je ne lui reprocherai

² Renoir disait de la littérature qu'elle est « l'ennemie-née de la peinture ». C'est à peine exagéré. M. Mauralt comprendra tout le sens de cette sorte d'axiôme d'atelier. Tout critique d'art qui ne s'est pas spécialisé peut facilement se méprendre sur la valeur et la technique d'un tableau. Jean Guiffrey, directeur du Louvre, se moquait bien joliment devant moi de Maurice Barrès, à propos de son *Gréco*. « Des phrases, des stances, une parade de son moi. Et tout cela est littérature... » Il y a danger réel à traiter de peinture si l'on n'est pas soi-même très-calé dans cette branche. Un mot d'un initié vaut toutes les descriptions.

pas sa bienveillance. Elle lui est si naturelle. Il a la pensée fraîche et joyeuse. Cela ne l'empêche pas de voir les ombres d'une oeuvre. Mais il préfère l'envisager sous ses aspects de beauté. Don charmant, et qui fait que ses appréciations sont douces, pleines de soleil et de sourires. D'un mot, M. Olivier Maurault est un bel esprit, qui a de l'envol, de l'étoffe. Par ce que son oeuvre n'est pas définitive, un jugement sur son compte ne saurait l'être non plus. Je sais toutefois que l'avenir ne démentira pas les espérances que son talent fait concevoir.³

³ A M. Maurault, polygraphe qui se disperse peut-être un peu trop, je veux citer la belle et profonde pensée que je viens de cueillir dans Abel Bonnard : « On approche davantage du centre commun des choses en en connaissant à fond une seule qu'en les effleurant toutes. »

Eloge de l'ignorance.



PRIMEVÈRES ¹

Rien de plus mystérieux ni de plus capricieux que l'hérédité. Ses lois — car elle en a — dessinent des méandres imprévus. Notre petite raison est souvent déroutée par ses humeurs et ses bonds. La façon dont elle procède donne des démentis constants à notre attente. Comme elle se plait, semble-t-il, à déranger des calculs qui s'accordent apparemment à la nature des choses ! Ainsi, nous pensons qu'un homme de talent devrait toujours engendrer un enfant bien doué. Et c'est parfois le contraire qui arrive. Il est peut-être plus rare encore qu'un fils manifeste les dispositions intellectuelles ou les goûts qui caractérisent son père. J'ai connu, par exemple, un jeune homme, fils d'un imprimeur-éditeur, qui ne voulait même pas entrer dans la boutique paternelle, tant il avait en horreur cette profession.

Il n'en est que plus charmant de rencontrer un enfant qui met, pour ainsi dire, ses pas dans les pas

¹ *Tu m'as donné le plus doux rêve...*, par Mme Pauline Fréchette, Montréal 1924.

de son père, et qui se sent la vocation à laquelle celui-ci a consacré sa vie. La tradition se continue alors dans une famille, et la tradition est auguste. Quand un homme a brillé par le génie poétique, et qu'il laisse un enfant en qui se retrouvent ses dons ailés, ses musiques intérieures, l'on voit dans ce fait une grâce exquise. Pour une fois, l'hérédité est en harmonie avec notre logique rigoureuse. Et nous nous en félicitons. Le flambeau a changé de main. Mais il luit au même foyer. Ou plutôt, il s'est rallumé dans une âme qui est la forme toujours subsistante de l'âme paternelle.

M^{me} Pauline Fréchette vient, en effet, de publier un volume de vers où s'affirment de réelles facultés poétiques. Ce sont les premiers accords essayés par sa muse. L'on serait surpris qu'ils fussent tout de suite parfaits. La déesse n'a guère l'habitude de révéler ainsi, du premier coup, toute sa beauté. Ses secrets, elle ne les traduit que lentement. Il faut du temps, de la patience, de l'application, pour les lui arracher. Elle ne les livre qu'aux amants fidèles, assidus, consciencieux et passionnés, dans des entretiens de toute une existence. Il ne peut donc s'agir ici d'une oeuvre sans défauts. Ce qui s'y avère cependant, c'est la voix de la muse. Pour employer la formule classique, l'auteur a été touché de son aile. C'est un premier contact, et c'est beaucoup. Il a suffi à imprimer, à quelques-uns surtout de ses petits poèmes, la vibration qui ne trompe pas, et qui est le signe d'élection.

Parlons d'abord de l'apparence du recueil et de toutes ses notes extérieures. C'est un cahier, de petit format carré. Il compte 122 pages. Là-dessus, il en est de blanches, je devrais dire de crème, car le papier est légèrement teinté à cette couleur. D'autres sont remplies par des photographies ; d'autres portent les titres en lesquels se subdivise l'ouvrage. Il y en a, et plusieurs, où figurent des quatrains de quatre syllabes, ce qui ne prend pas de place. Il en est enfin de suffisamment pleines, jamais jusqu'à déborder, toutefois. La matière de ce recueil n'a pas coulé d'une corne d'abondance. Le titre : *Tu m'as donné le plus doux rêve*, ainsi que le nom de l'auteur, sont des *fac-simile* d'autographes. Ils s'inscrivent, en caractères cursifs, en travers de la couverture. Voilà qui a dû mettre en joie les amateurs de graphologie. Je constate seulement que M^{me} Pauline Fréchette a beaucoup l'écriture de son père, dont j'ai précisément une lettre sous les yeux. De son autographe, l'on peut dire qu'il ressemble « comme un frère » à celui du poète. — Le papier est joli, assez étoffé. C'est un de ces papiers à la pâte de bois, et qui paraissent bien, mais qui n'ont pas de consistance. Celui-ci doit se plier très-mal, se déchirer avec une facilité désolante : à preuve, mon exemplaire tout frais, est sorti blessé de l'opération du pliage et des mains du brocheur. Chaque page est encadrée d'un double filet rouge-tendre. Il y a des illustrations, celle

de l'auteur d'abord, et puis d'autres, jusqu'à celle de son chien *Duc*, qui a son petit poème — *Lamar-tine* a bien chanté, et adorablement, son *Fido* — et celle du monument Crémazie. Je me demande ce que vient faire cette dernière, aucune pièce n'étant consacrée au vieux barde, son nom n'étant même pas prononcé. Je sais que Louis Fréchette a été le noble promoteur de ce monument. Est-ce pour cela que sa fille a voulu nous en offrir l'image? Mais il aurait fallu l'accompagner de quelques strophes. A dire vrai, ces photographies ne me plaisent pas, sauf la première, qui est très-bonne. J'ajoute qu'il n'est guère reçu qu'un auteur s'exhibe ainsi lui-même. C'est un peu trop « genre américain » et « produit pharmaceutique ». En tout cas, j'aurais retranché les autres. Celle qui est intitulée, par exemple: *Bébé dort*, me fait une triste impression: cette enfant qui sommeille sur son grand livre ouvert, mais on dirait qu'elle est morte, morte avant d'avoir fermé le livre « dans lequel elle n'a pas lu ».

Et pourquoi a-t-on commencé au verso de la page l'impression de la courte préface écrite par M. Gonzalve Désaulniers? Aucun imprimeur sachant son métier n'aurait eu pareille idée. Et pourquoi, en note au bas du nom de ce monsieur, une référence portant tous ses titres? C'est une énorme faute de goût. Celui à qui l'on demande de présenter au public un ouvrage, est censé assez connu

pour n'avoir pas besoin d'être présenté lui-même. Il y aurait d'autres remarques à faire, encore à l'adresse du typographe. Ainsi, de trop nombreuses fautes d'impression, particulièrement déparantes, souvent fatales, en prosodie. Mais je n'insiste pas. Cette édition est riche, sans être vraiment belle. Elle a coûté cher, assurément. Avec moins de frais, un artisan d'art typographique aurait produit quelque chose de plus discret, de plus élégant, de mieux seyant à la nature de l'ouvrage. Tout se tient. Et dans un pays où tant de choses sont à l'état d'enfance, il n'est pas étonnant que l'art typographique ait beaucoup de progrès à faire pour être au point. Tant pis pour les poètes, qui tiennent à se faire imprimer « au pays », comme si le patriotisme exigeait cela !

Venons-en à la substance de cet ouvrage, — si substance il y a, dans ce menu volume, où tout est aérien, subtil, impalpable, où :

« les parfums, les couleurs et les sons se répondent ».

Le titre, d'abord, en est un peu long. Et il a une banale imprécision. À tout prendre, je le préfère encore à celui que M^{me} Fréchette annonce pour son recueil en préparation : *Rayons d'idéal*. Que voilà des vocables rebattus ! D'avoir tant servi les a rendus agaçants. J'espère qu'elle voudra le changer. J'eusse voulu, pour son premier, un mot, mais saisissant et beau ! *Aubades*, par exemple, ou *Prime-*

vères, l'un et l'autre jolis, et expressifs. En art, il n'y a rien de négligeable. Le titre d'un ouvrage, surtout poétique, a une grande importance. La formule, si elle est bien choisie, plait, donne à penser, est révélatrice de ce que renferme le livre. — La matière se répartit sous les subdivisions suivantes :

À l'enfant — À la nature — Au coeur — À la raison — À l'art — À la France.

Il y a bien un peu d'arbitraire et de forcé dans cette classification. Je n'affirmerai pas que, de l'une à l'autre de ces séries qui veulent être diverses et se différencier de ton, la cloison est toujours bien étanche. Certaines pièces paraissent s'être trompées de place, en prenant leur rang. Ainsi *Chante encore*, dans la série *À la nature*, ferait mieux dans *À l'Art*; j'en dirai autant de *Mon Livre*, *Ne déchirez pas la lettre*, *Le jour*, *La Bûche*, *L'Infidèle amie*, et d'autres encore. Elles auraient gagné à figurer sous telle autre rubrique, pour la bonne ordonnance. Je crois même que la subdivision : *À la Raison* — aurait pu être retranchée, les poèmes qui s'alignent là pouvant s'incorporer avantageusement aux autres séries. J'en excepte : *Prière*, *Souvenez-vous, ô Marie*, *À toute heure*, *Adieu*. Ceux-ci, je les aurais mis à part, sous le titre : *Elans mystiques*, par exemple, et je leur aurais adjoint des pièces d'inspiration religieuse également, et qui se sont égarées ailleurs. Madame

Fréchette a voulu y aller de son hymne *À la France*. Voilà un thème en quelque sorte *obligato* chez nos poètes. Je ne doute pas de son admiration et de son amour pour la noble nation, notre mère toujours. Elle a de quoi tenir, sur ce point. Elle est trop fidèle héritière de l'âme paternelle pour ne pas aimer la France avec passion. De ce sentiment profond elle ne fait guère étalage, cependant. Ce qu'elle dit part d'un bon naturel. Mais ce grand sujet est bâclé. Il méritait infiniment mieux.

Lorsqu'on écrit, en poésie ou en prose, l'on est censé s'astreindre aux loi précises qui régissent le style. La pensée rencontre des règles dictées par l'art, et il est convenu qu'elle doit s'y soumettre, pour faire oeuvre durable. Je ne suis pas partisan de la distinction entre le fond et la forme. Les deux ne vont pas parallèlement : ils se pénètrent, et c'est leur alliance intime qui constitue la chose d'art. Qu'est-ce qu'une pensée ou un sentiment qui ne s'exprime pas ou qui s'exprime mal ? Les lois de la prose sont sévères ; celles de la poésie n'en diffèrent pas essentiellement, et l'on a pu parler des « deux musiques de la prose » : elles sont seulement plus nombreuses, plus minutieuses à certains égards. L'une et l'autre imposent le respect de la langue : à la poésie s'ajoute une infinité de prescriptions destinées, non pas à entraver son vol, au contraire à le rendre plus vigoureux en le disciplinant. Quelle est, à ce point de vue fondamen-

tal, la valeur de l'ouvrage que nous analysons? Il offre d'étranges défaillances, des licences rythmiques vraiment outrées, des raccourcis violents, et qui rendent obscure la pensée, ou la déforment, des vers qui sont à peine de la prose assonancée, une inexpérience ou un mépris de la césure, qui font que la phrase musicale est difficile et heurtée. J'y rencontre même des fautes syntaxiques, et cela est impardonnable. Assez souvent il arrive que l'auteur a voulu faire un vers à tout prix, dut-il pour cela donner des entorses à la logique, à la grammaire, et même au dictionnaire. Ou bien, pour trouver sa rime, il introduit un mot qui n'a guère de sens et qui vient là, si j'ose dire, comme un cheveu sur la soupe. La rime fait, certes, partie de la prosodie. Il n'est pourtant pas requis de consentir de tels sacrifices à ce que Verlaine appelait « ce bijou d'un sou ». Il serait déloyal de ne pas étayer de preuves toutes ces affirmations.

Par exemple, le quatrain qui ouvre le volume finit ainsi :

« J'ai chanté, prié, puis aimé. »

Comme la nature des choses est ici intervertie ! Comme il appert que l'auteur a procédé à l'encontre de la raison, pour éviter un hiatus ! L'on ne chante, en effet, qu'après que l'amour et la prière ont mis en émoi le cœur et l'âme. Le chant est consécutif à ce grand sentiment, et à l'acte de l'adoration et de la demande : il ne les précède pas,

ou alors qu'est-ce donc qui pourrait vibrer en lui ? Dans la pièce : *Les Fées*, M^{me} Fréchette en prend à son aise avec l'élosion. L'e muet reste en place, au risque d'encombrer le deuxième vers de chaque strophe. Et, s'il est vrai de dire qu'il y a une fée des jeux, de la joie et du rêve, y en a-t-il une du deuil ? — Et pour que *Mon bébé joue* ait son vers correspondant, elle met : *jamais n'échoue !* ce qui manque de grâce, n'est-ce pas ? — Dans les douze quatrains qui chantent l'année, je relève ceci :

Comme des plumes
Ou du duvet
Qui dans la brume. . .

Je ne m'arrête pas à l'insuffisance de la rime. Mais je suis intrigué par la différence que l'auteur veut voir entre des plumes et du duvet. Le dictionnaire, lui, n'en constate guère. Et ce soleil, qui *vient aux fleurs, comme une trombe*, assurément, ce n'est pas le nôtre. En décembre, elle dit au petit oiseau : *vole haut, l'hiver t'incombe.* L'oiseau n'a sans doute pas compris ; nous non plus.

Dans : *C'est le printemps*, l'on dit : « *Les amants s'aiment.* » Il le faut bien, puisqu'ils sont amants. A-t-on jamais vu des amants se détester ? Et aussi : « *Les fleurs renaissent, c'est la jeunesse.* » Parfaitement ; encore que les rimes ne concordent pas. Dans *Le Parfum des Saisons*, l'auteur dit à l'Été : « *On sent que de ton coeur le parfum se desserre.* » Un parfum qui se délace et se desserre,

voilà une image qu'il est permis de trouver hardie.
Aux *branches* est adressé ceci :

Vous qui pliez au gré du vent,
Et vous rompez si *peu* souvent,
Quel exemple de patience
Que votre *inlassable* constance!...

Jusqu'ici, l'on croyait que les feuilles, arrachées par le vent d'automne, se contentaient de danser et de valser. M^{me} Fréchette, elle, les a entendues chanter, et « après leur mort » :

*Des feuilles mortes,
Auprès des portes,
Après leur mort,
Chantant encor.*

Dans *l'Orage* : Les grands arbres *craquent*, en *démoniaques*. Vraiment ? Et voici qui n'est pas français :

La lettre que l'on déchire,
Comme une corde de lyre
Que l'on brise en nous, se tait
Pour s'oublier à jamais!

Ceci, pas davantage : « Rêveur, devant sa toile où *l'idéal reflète...* » Et voulons-nous voir toute une cascade d'images se pressant et se bousculant l'une l'autre ? Lisons la pièce intitulée : *Son Nom*. Ce nom, c'est d'abord *une berceuse*, et cette berceuse enveloppe l'être du poète d'un *fluide mystérieux* ; de fluide, il redevient un *chant mélodieux*, une *musique* ; puis il se change en *vers classique* et finit par *éclairer comme un flambeau*. L'on aimerait à

savoir quel est ce nom tout-à-fait extraordinaire. Voici un exemple de mauvaise construction. Il est dans la pièce, une des mieux venues pourtant, *Si j'étais riche*:

« Et je dirais, si j'étais riche,
Par ton art provenant des dieux,
La tristesse, il faut que tu triches,
Musicien fais des heureux. »

Un peu plus haut, M^{me} Fréchette avait dit:

« Poète, chante le bonheur,
En de beaux vers, *sans hémistiche...* »

Mais y a-t-il de beaux vers sans hémistiche? En tout cas, ceux de l'auteur n'ont certainement pas gagné à méconnaître cette tradition sage, non plus qu'à pratiquer l'enjambement et à se donner toutes sortes de licences. Voici un raccourci tel qu'il prête à contresens. Notre poète dit à la France: « *Nous t'aimons encor plus meurtrie.* » Il n'y a même pas de virgule, après le mot *plus*. En sorte que cela pourrait vouloir dire que nous voudrions que la France saignât davantage. Et que pensez-vous de ceci, dans la pièce: *A la manière de Sully*, laquelle ne fait certes pas oublier le délicieux chef-d'oeuvre de Sully-Prudhomme, car c'est à lui qu'elle se réfère, et je ne sais pourquoi elle a estropié le nom du poète:

Bleus ou noir, toujours vifs, *mais sur eux le bandeau*
Qu'ont tous les amoureux, vivant à la bohème,
Ils se sont reconnus, ce fut rien de nouveau.
Jadis ils s'étaient vus dans le revers d'eux-même...

C'est franchement détestable. C'est du charabia tout pur. Voilà bien des observations, des réserves, des vérités dures à entendre. Je n'ai pas à m'en excuser. Ce n'est même pas là tout ce que j'ai remarqué de défectueux dans ce petit volume de vers. La liste pourrait s'en allonger beaucoup. Il ne s'agit pas pour moi de tresser une guirlande autour d'un front, fut-il celui d'une femme. Il ne faut pas confondre la critique avec la galanterie. Je n'ai que faire de la galanterie : cela ne me convient pas. Mais j'essaie ici de dire ma pensée sincère, et je crois en avoir motivé l'expression par des citations dont l'imperfection saute aux yeux. L'on entend périodiquement des doléances sur l'absence de critique chez nous. Or, l'on dirait que c'est à qui ne commencera pas à en faire. Si l'on se trouve en face d'une réputation consacrée, il n'y a pas moyen d'y toucher sans que l'on crie à la profanation. Et si l'on a affaire à un débutant, il est requis de l'encenser sous prétexte de ne pas décourager ses efforts. Ce n'est pas là ma manière de voir. De tels procédés ne servent pas la cause de la littérature. Au reste si je n'avais pas cru que l'ouvrage de M^{me} Pauline Fréchette en valut la peine, je ne m'en fusse pas autrement occupé. Il a du mérite, il renferme quelques réalités ; il est surtout précieux par ce qu'il indique et ce qu'il promet. L'on y découvre un tempérament de poète. Le poète est celui « qui voit les secrets rapports des choses », a dit Lamennais. Et il n'y a peut-être pas

de meilleure définition de la poésie. Or, il appert ici que l'auteur a ce don divin, cette intuition mystérieuse qui permet de saisir une infinité de relations qui échappent au commun des mortels. Chez M^{me} Fréchette, ces relations sont surtout d'ordre sentimental. L'on ne s'en étonnera pas, puisqu'elle est femme et mère. L'on lui pardonne les fautes semées dans ce recueil, « par ce qu'elle a beaucoup aimé ». Peut-être même est-il permis de trouver qu'elle a prodigué son cœur, et qu'elle l'a livré à tout venant. Il y a là une profusion d'amants, de tendresse, de caresses, de baisers, qui finit par nous lasser. Lorsque son amour s'applique à bon escient, à son enfant Hélène, à Dieu, à la Madone, à l'amitié, il s'épanche en des accents naturels, vécus, parfois très-beaux. Mais, si sensible que l'on soit, n'y a-t-il pas exagération à se laisser attendrir par la « *mort dramatique* » d'une bûche dans l'âtre, et à la représenter « *l'âme torturée et le cœur rongé par la flamme* ? — C'est aller bien loin. Quand donc l'auteur ne s'ingénie pas à tout aimer, en quelque sorte, au risque de verser son amour à tort et à travers, et que ce sentiment naît chez elle naturellement, et qu'il a éclosion spontanée, par ce qu'il procède de la maternité, par exemple, alors elle est très-bien inspirée; elle trouve des vers qui ont la plénitude :

Petit ange chéri qui tressaille en mon être,
Je t'aime et te bénis...
Ton papa, ta maman saluent d'un doux frisson
L'aurore de tendresse où tu vas apparaître

Tout petit chérubin, adorable enfanton,
Tel Jésus à Noël, tu seras notre maître.
La maison qui t'attend et qui te verra naître
Se remplira bientôt de ta fraîche chanson...

Voyez ce que c'est que d'écrire sous l'empire d'un sentiment véritable, et quand on a quelque chose à dire. La forme se fait docile, elle accueille la voix intérieure, et lui communique un rythme bien cadencé, la soumet à ses belles lois de mesure et de nombre. Lisez aussi : *À toute heure* et *Souvenez-vous, ô Marie*. L'on dit que les femmes ont très-peu le sens du pittoresque. Cette remarque psychologique a été souvent faite. Les poésies de M^{me} Fréchette la justifient dans une certaine mesure. Là où elles veulent être descriptives, elles n'y réussissent guère. Dans toute la série : *À la nature* ou *À l'Art*, où je me serais attendu à trouver une valeur plastique, je ne l'ai pas trouvée. Plus que les formes et les lignes et les couleurs, l'auteur perçoit les sons, il est sensible à la musique, qu'elle émane des choses ou qu'elle soit le fruit du génie. Voilà, je crois, les deux caractéristiques de son talent : les grands sentiments humains et le sens de l'harmonie. Dans l'ordre sentimental, voyez jusqu'où elle peut s'élever quand elle réfléchit à la signification de *l'adieu* :

Ah! laissez aux vivants la vanité des choses!
Tout ce qu'on voit, amis, passe comme les roses !...

C'est simple et grand. Cela montre aussi avec quelle maîtrise déjà l'auteur peut manier l'alexandrin. Elle a cependant pratiqué tous les rythmes, avec un bonheur inégal. Elle a parfois des trouvailles, comme dans la pièce : *Si j'étais riche* :

Oui, je dirais, si j'étais riche,
Au boulanger : pétris des pains,
Et donne des miches, des miches,
A tous ceux qui souffrent de faim.

Et cette strophe, qui est exquise :

Et je dirais, si j'étais riche,
Au sculpteur, il te faut modeler,
Pour mettre là, dans une niche,
Le rêve qui veut s'envoler...

M^{me} Pauline Fréchette a le don. Qu'elle se méfie de sa facilité. Cette richesse intérieure ne vient au jour qu'après beaucoup de travail silencieux et persévérant. Ce serait bien dommage de la laisser inexploitée, ou de n'en tirer que des parcelles, quand le filon est généreux. La poésie essentielle n'est rien, pas plus que l'idée pure. Pour exister, se concrétiser, elle a besoin de la forme, la forme auguste et consacrée par les siècles, la forme, qui n'est pas seulement un accessoire, comme on l'a trop dit, mais la nécessaire enveloppe sans laquelle la pensée ou le rêve reste un mythe. Il est loisible à l'auteur de fréquenter longuement les modèles. Ceux-ci lui apprendront comment « l'on cisèle un vers comme une coupe ». Je me permets de lui

dire de vouloir bien pratiquer elle-même le sage conseil qu'elle donne à sa fille :

Etudie et prie et cherche et travaille,
Car l'étude, au front, grave une médaille. . .

Elle sait donc que, sans le labeur, la plus idéale conception demeure à l'état d'image imprécise et floue, et que c'est lui seul qui permet de la sculpter en bas-relief. Elle agira en conséquence. Je citerai, en terminant, la pièce intitulée : *Dis, veux-tu ?* Elle est, à mon avis, la plus belle du recueil !

Dis, veux-tu que je sois ta raison de bonheur ?
Veux-tu que je sois un battement de ton coeur ?
Oh ! veux-tu que je sois le secret de ton rêve ?
Et veux-tu que je sois un astre qui se lève ?
Sur ta vie ?

Dis, veux-tu que je sois le parfum de tes fleurs ?
Et veux-tu que je sois le frisson de tes pleurs ?
Oh ! veux-tu que je sois la brise qui te frôle ?
Dis, veux-tu que je sois l'ombre douce du saule
Sur ta vie ? . . .

« *Dis, veux-tu que je sois l'ombre douce du saule, sur ta vie ?* » M^{me} Pauline Fréchette nous le demande. Et je réponds : « mais oui, Madame, je le veux bien. »



LA MÉGÈRE INAPPRIVOISÉE ¹

Le roman, auquel nous allons consacrer cette chronique, a été l'objet d'une distinction, tout récemment. Un fragment considérable du prix David l'a atteint. L'on sait, en effet, que, depuis qu'il s'est constitué le grand échanson de l'Amérique du Nord, le gouvernement de la province touche des revenus énormes. Il en distrait une part, avec quoi il encourage nos littérateurs. Cela part d'un bon naturel. Chaque année, un jury bienveillant se charge de fractionner cette boule d'or entre de multiples aspirants. C'est ce que l'on appelle pompeusement le prix David. Un beau matin d'hiver 1925, M. Harry Bernard en a reçu un morceau, dont il a dû se contenter. Est-ce une raison de ne pas critiquer son ouvrage? Je veux dire : — le prix David confère-t-il à un auteur une telle consécration qu'on ne puisse plus le prendre qu'avec des gants blancs? Je ne le crois pas. Cette récompense a surtout un avantage matériel. L'importance d'un prix se mesure au prestige de

¹ *L'Homme tombé...* Montréal, 1924.

l'institution qui le décerne, et à l'autorité du jury qui préside à sa distribution. Comme, dans l'espèce, ces deux qualités brillent par leur absence, nous pouvons en prendre à notre aise avec les auteurs *primés*, ainsi que l'on dit en baragouinage de journal. C'est donc en toute liberté d'esprit que nous abordons *L'HOMME TOMBÉ...*, de M. Harry Bernard. En nous exprimant franchement à son sujet, nous aurons conscience de ne pas offenser les dieux.

* * *

L'HOMME TOMBÉ..., avec des petits points à la Scribe; tel est donc le titre. Je ne l'aime pas. Il prête à des plaisanteries. L'on peut se demander: « mais tombé d'où, s'il vous plaît, de quel étage? ou tombé dans quoi? » — Il est d'une effarante banalité, car c'est là le fait de tout homme sans exception, dont l'apparition dans le monde est signalée par une déchéance. Est-ce donc une thèse sur le péché originel que l'on va nous servir? Comme l'expression lamartinienne est autrement inventée: « l'homme est un dieu tombé! » — Au reste, pour tomber, il faut être monté à une certaine hauteur, avoir eu des aspirations qui, sans être transcendantes, nous élevaient au-dessus du commun. Or ici, nous ne voyons pas en quoi le personnage dont on va raconter la chute est beaucoup sorti de l'ordinaire, fût-ce par ses pensées, par son être inté-

rieur. Car, pour ce qui est de sa vie réelle, de ses actes, il s'y est montré d'un terne désolant. Un homme qui a si peu de ressort moral, chez qui se manifeste une si complète absence de réaction contre l'influence ambiante, n'a rien du héros. Et l'on se dit : son sort ne nous intéresse pas. S'il est tombé en quenouille, c'est sa faute. Il le méritait.

Donc, je n'aime pas le titre de ce roman. Affaire de goût ? Un peu. Mais ma répulsion s'inspire surtout d'une convenance littéraire. Il est généralement admis que le vocable d'un ouvrage doit refléter, au moins d'une façon sommaire ce qu'il y a dedans. Il est censé désigner la thèse, ou le drame, ou l'idée directrice. Que si on lui donne le nom du protagoniste, encore faut-il choisir le véritable, celui autour duquel roule toute l'action. Et ici, le chef de chœur, ce n'est pas le pauvre docteur Normand, c'est sa femme Alberte Dumont, sa femme qui le mène par le bout du nez, qui fait de lui tout ce qu'elle veut, qui n'a pas grand peine à venir à bout de ses velléités de résistance, qui emplit tout le livre de ses scènes, de son égoïsme, de son hystérie, de ses intrigues, de ses manigances. Affreuse mégère, que les concessions accordées une à une, et sans trêve, par son benêt de mari, rendent toujours plus exigeante et plus insatiable, et qui, à force d'ambition désordonnée et sans but, de caprices impérieux et fous, d'envies insensées et maladives, dont la réalisation est bien incapable de l'apai-

ser et de la contenter, précisément à cause de leur caractère morbide, détruit froidement ce qui aurait pu être un bonheur, un bon ménage bourgeois. Mégère, et mégère inapprivoisée : telle est cette femme. Et tel est aussi, selon moi, le titre que devrait porter cet ouvrage. Et pourquoi y a-t-il, sur la couverture, ces deux mots : *roman canadien*. Passe encore pour roman. C'est assez la mode. Canadien me semble de trop. L'auteur pouvait être sûr que l'on s'en apercevrait bien.

Dans une petite ville cancanière, — Saint-Hyacinthe, — où les castes sont tranchées, où la sottise met comme un abîme entre ce qui se veut l'aristocratie, et la classe ouvrière, la famille Dumont, composée d'Alberte et d'Alice, jeunes filles qui gagnent leur vie par le travail de leurs mains, et d'Ovila, — la famille Normand, où il y a la mère veuve, un fils, Etienne, médecin de profession, une fille, Ghislaine. Ce nom est joli, mais peu répandu chez nous. Il sonne étrange, dans un roman qui s'intitule « canadien ». Il sent le romanesque à plein nez. Il est fortement livresque. C'est une simple observation, en passant. Ghislaine, au reste, jouera un rôle bien secondaire dans l'action. Je le regrette, car elle en est la figure la plus intéressante, et qui nous change un peu de tout ce monde à l'envers. Elle nous repose. Elle a des goûts relevés, lit du René Bazin, du Bourget, du Barrès. Jean Roy, qui la courtise, lui fait même partager son admira-

tion pour les écrivains d'*Action Française*, Daudet. Valois,² Charles Maurras. Etienne, son frère, juge à propos de la mettre en garde contre ce dernier : « les idées de Maurras, sa philosophie ne sont pas sûres. C'est un grand écrivain qu'il est bon de fréquenter avec prudence. » (p. 100.) Voilà qui est assez inattendu. Nous aimerions savoir ce que le Dr Normand entend par sûreté philosophique. Des pages entières de cet auteur ont été insérées, par le cardinal Billot, dans son traité : *DE ECCLESIA*, à raison de leur valeur doctrinale et apologétique. Maurras est un penseur aux idées saines, dans l'ordre littéraire, politique, et même philosophique. J'admets qu'il est un peu trop substantiel et abstrait pour une tête de jeune fille. Il est assez invraisemblable que Ghislaine ait mordu à cet auteur. Puisque le docteur veut moraliser, que ne l'a-t-il plutôt sevrée de Maurice Barrès, dont les romans, de ceux qui plaisent aux femmes, sont si dangereux ? Voici que je me laisse entraîner à parler de Ghislaine, quand sa figure n'est qu'estompée, et qu'elle n'occupe qu'une place de second plan dans la trame du récit. C'est que, si vaguement dessinée qu'elle soit, elle est la plus charmante des créatures imaginées par l'auteur. Son évocation met un peu de rêve et d'idéal, sur le fond d'âpreté continue qu'est ce roman. Elle se

² Nos lecteurs savent par quelle porte peu honorable *Georges Gressent-Valois* est sortie de l'*Action Française*.

détache, comme une fleur gaie, sur une tapisserie uniformément grise et maussade.

Étienne Normand, médecin, et qui a donc fait des études, et qui a reçu une bonne éducation, s'éprend d'Alberte Dumont, qui a pour tout apavage la beauté. Elle ne sait rien, elle n'a jamais rien lu; qui plus est, elle est hermétiquement fermée à toute curiosité intellectuelle, à tout désir de culture. Chose beaucoup plus grave, il semble qu'elle n'ait pas d'âme. Non seulement l'éducation lui a manqué, comme à tous les siens, à preuve, le langage et les actions de son frère Ovila, une vraie brute, mais l'on se demande ce que l'éducation aurait pu produire dans un sol si ingrat. Lui donner des manières, sauver la face? Je le veux. Mais l'éducation ne supplée pas à la carence de sentiment. Elle suppose une matière sur laquelle elle puisse opérer. Alberte a la beauté, si la beauté réelle peut exister, en l'absence d'une âme capable de donner aux traits humains la splendeur. Étienne, malgré les sages avis de sa mère, qui lui représente tout ce qui le sépare de cette fille, le risque qu'il court en se mariant hors de sa condition, épouse Alberte. Il s'imagine qu'il pourra l'élever jusqu'à lui, lui insuffler ce que la nature lui a refusé, une âme, faire son éducation, la constituer sa collaboratrice dans les campagnes d'action française, dont il rêve. Car il aime son pays, sa province. Il voudrait en sauver la physionomie tradi-

tionnelle. Il est imprégné d'un patriotisme désintéressé. Sa profession n'absorbe pas toute son activité. Il espère bien se rendre utile aux siens, en participant aux luttes pacifiques dont l'enjeu est notre survivance nationale. Il entrevoit un rôle à jouer en ce sens. Alberte l'y aidera. Hélas ! le mariage se célèbre. Les premiers temps, tout va assez bien, comme il arrive d'ordinaire. Et puis, les difficultés commencent, avec la famille d'Alberte, et avec Alberte même. Et les choses vont de mal en pis, jusqu'à la fin, jusqu'au désastre, la disparition de tout ce monde dans le vaste Montréal, où ils s'évanouissent à nos yeux.

Ce roman est-il fiction pure ? est-il plutôt à base d'observation ? — Je crois qu'il tient des deux. Le caractère d'Alberte me semble poussé jusqu'à l'outrance. La nature offre-t-elle un type aussi démuní des sentiments les plus primitifs et les plus ordinaires ? Cette jeune femme a quelque chose de monstrueux. C'est une caricature de son sexe. Le dessin va jusqu'à la charge. Le mot le plus profond du livre est celui-ci : Étienne, un soir, rentre tard chez lui, vers minuit. Il a été retenu à son bureau par diverses affaires personnelles. Sa femme ne l'a pas attendu. Quand il arrive, elle dort déjà profondément. Il la regarde, et se demande : « Est-ce qu'elle avait du coeur ? » (Page 70). Et non, elle n'en a pas. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, prouve qu'elle en est totalement dépourvue. Elle

ne vit que pour ses aises. Elle ne songe qu'à paraître, qu'à briller, qu'à s'imposer dans cette petite société, d'où sa naissance l'avait exclue. Pour satisfaire ses caprices, son mari doit travailler comme deux. Et elle n'en a pas pitié. Car tout lui est dû. Elle le condamne à des dépenses qui sont au-dessus de ses moyens. Chose extraordinaire : la naissance d'un enfant, premier et dernier-né de leur union, loin de la transformer, de faire sourdre en elle ces puissances, latentes chez toute femme, et qui s'éveillent avec la maternité, lui cause une déception. Elle voulait une fille, le ciel lui a envoyé un garçon. Trait invraisemblable. Une mère aime tous ses enfants. Mais une jeune mère, surtout, aura plus de joie de la naissance d'un fils que d'une fille. La nature le veut ainsi. Cet enfant, d'ailleurs, il pèsera à Alberte ; elle ne s'en occupera pas, ou si peu. Elle reprendra bientôt sa vie dévergondée, évaporée, dont le mouvement hors de toute règle connue ira s'accélégrant. Saint-Hyacinthe ne lui suffira plus. Il lui faudra Montréal, où elle commencera par aller passer des semaines, sans plus s'inquiéter de son mari, sans éprouver la moindre nostalgie de son enfant, jusqu'à ce qu'enfin, abolissant un foyer déjà plus qu'ébranlé, elle décide son mari à venir s'établir à demeure dans la grande ville, où tous ensemble, sans doute, deviendront autant d'épaves ajoutées à tant d'autres.

En traçant le caractère d'Alberte, M. Harry

Bernard s'est mû dans l'abstrait et dans l'irréel. Cette figure semble très observée. Or, elle est inexistante. La nature ne donne pas un type pareil. Ou alors, il faut admettre que c'est une créature d'exception, dans le plus mauvais sens du mot, un être comme il n'y en a pas un sur mille, heureusement, une malade, une névrosée, une chipie. Dangereuse entreprise, pour un romancier, d'imaginer un personnage si étrange. Sa première qualité étant de rester dans la vérité humaine et le monde normal. Ce caractère est suivi, je l'admets, il ne se dément pas. L'auteur a une terrible logique. Ce serait bien si la conception n'était entachée d'un vice radical, et qui fait que, plus on avance dans le roman, plus le portrait nous semble invraisemblable. Etienne Normand, lui, est-il mieux observé, plus nuancé ? C'est le pauvre homme qui subit, l'être passif et invertébré. Il accepte, non sans quelques révoltes intérieures d'abord, mais qui succombent toujours sous la tyrannie de sa femme. Il a comme des soupçons de réaction qui n'éclosent pas, qui sont vite étouffés par Alberte. C'est l'homme qui n'a pas de dérivatif à son existence de forçat. Car son sincère amour de son pays, au lieu de lui être un refuge, est emporté lui aussi par un souffle défaitiste. Vers la fin du roman, page 161, il y a un passage qui n'est pas mal du tout, qui est d'une sombre éloquence, et dans lequel se reflète sa pensée à la dérive. Le pauvre homme n'a pas sauvé, du désastre

de sa vie manquée, même cela, la foi à la survivance de la race comme élément ethnique distinct. Je m'étonne beaucoup que, dans un roman « canadien », la religion n'intervienne à peu près pour rien. Et ceci est une invraisemblance de plus, étant donné l'état de notre société. Henri Massis, dans ses *Jugements*, tome II, page 98, cite la belle parole de Jacques Rivière : « Même lorsqu'il ne s'agit plus de pénétrer le secret des choses, mais seulement d'inventer des personnages et des événements, même dans le roman, le christianisme donne à ceux qu'il inspire un pouvoir spécial, et comme une avance en profondeur. » — De christianisme il n'est pas question parmi ces personnages. Et c'est pourquoi je me demande d'où ils sortent. Cette lacune est d'abord inexplicable en soi. Et ne voit-on pas quel secours l'auteur aurait pu tirer de l'idée religieuse ? Qu'une ouvrière comme Alberte ait totalement manqué de formation chrétienne, c'est assez incroyable. Qu'Étienne, lui, qui a fait son cours dans un collège classique connu pour l'excellence de sa discipline religieuse, n'ait apparemment rien gardé, dans son esprit ni dans son cœur, de cette semence divine, cela me dépasse. Des idées d'action française, il me semble n'avoir assimilé que l'écorce. Il n'en a ni compris ni absorbé la moelle. Rien de surprenant, alors, si cette doctrine superficielle ne résiste pas à la débâcle qui emporte son existence. L'esprit religieux, chez Alberte, n'eût-il pas agi

comme un frein suffisant? Le sens chrétien, chez Etienne, ne lui eût-il pas assuré tôt ou tard, une influence sur sa femme? Au pis aller, les consolations de la religion, infiniment mieux que celles de la philosophie, lui eussent servi de refuge. Or, à aucun moment, nous ne le voyons incliner de ce côté. Comment aurait-il pu inspirer de l'esprit religieux à Alberte, s'il n'en avait pas pour lui-même? Ce levier puissant avec lequel l'on soulève les mondes, lui a déplorablement fait défaut. Ce n'est pas avec le seul patriotisme — et le sien se ressentait de sa faiblesse de caractère—que l'on peut faire l'éducation d'une âme féminine aussi étrange que celle de sa compagne. Il essaie bien, mais cela ne prend pas. Pour comble d'insuccès, ses propres principes à lui, loin de lui fournir l'aliment où puiser une raison de vivre, se désagrègeront entièrement..

En somme, nous sommes en face de deux types absolus, que l'on serait bien en peine de classer dans l'humanité moyenne. Ni l'un ni l'autre n'appartiennent au commun des mortels. L'on dirait deux automates, dont le mécanisme, une fois déclenché, accomplira les mêmes gestes : l'un d'entêtement capricieux et autoritaire, l'autre d'inconcevable soumission. L'un agit constamment, l'autre *est agi*, comme dit la formule philosophique, et cela avec monotonie et une constance qui déroutent toutes nos notions et toute notre expérience. L'humanité est autrement ondoyante et diverse. Il n'y a guère

de plus grand reproche à faire à un romancier, que celui de créer des types qui ne rentrent pas dans les cadres de l'humanité générale. M. Harry Bernard a-t-il voulu montrer combien est désastreuse, à l'ordinaire, l'union d'un homme et d'une femme dont les âmes sont aux antipodes ? A-t-il voulu prouver que, selon le mot remarquable de Léon Bloy, « il est insensé de croire qu'on peut élever à son niveau des êtres d'éducation inférieure ? » C'est là une bien vieille vérité. La démonstration peut toujours en être utile, à la condition de rester dans les limites du vraisemblable. Qui veut trop prouver...

M. Bernard a cependant de belles qualités d'observateur. Ce qu'il a très-bien saisi, par exemple, c'est la physionomie potinière de la petite ville où il a situé l'action de son drame. Je lui reconnais également un certain don de paysagiste. Les petits tableaux de nature, qu'il a semés dans son roman, ne manquent ni de précision ni de charme. Cela est vu. Ces notations seraient encore plus précieuses, si tel ou tel vocable, d'un réalisme choquant, en eût été élagué. (Voir pages 45, 60.) Il peut arriver à bien écrire. C'est dire que sa langue et son style ont des progrès à faire. Je pourrais relever nombre de mots qui ne sont pas français, d'expressions qui ne le sont pas davantage. Et je ne parle pas ici du langage dont se servent quelques-uns des personnages, et qui est abominable. L'auteur a prétendu atteindre par là à un effet de naturel. C'est une

théorie plus que contestable. N'était-ce pas assez d'introduire dans son récit une brute telle qu'Ovila Dumont, sans nous assassiner de son langage de portefaix ? L'extrême vulgarité de ce type éclate déjà trop dans ses actes ; — il était inutile de l'accentuer par ses informes propos. Mais, là même où c'est l'auteur qui parle ou qui écrit, il y a des incorrections. Le ton général révèle pourtant quelqu'un qui a l'étoffe, et qui, avec encore beaucoup d'étude, de surveillance, de fréquentation des modèles, peut faire un bon écrivain. M. Harry Bernard est journaliste. Il a dû commencer sa carrière par être simple nouvelliste. Il subsiste quelque chose de ce premier métier, le pli professionnel, en beaucoup d'endroits du roman. Que d'autres considérations j'aurais à faire au sujet de *L'HOMME TOMBÉ*. . . Cela m'entraînerait trop loin. Je pense avoir signalé l'essentiel. Quant aux mérites de détail, l'auteur les voit sans doute encore mieux que moi. Il serait superflu d'y insister.



UNE NOUVELLE RÉVÉLATION ¹

Gardons-nous des erreurs d'enseignement, les plus graves de toutes. L'avenir d'un pays est d'abord un problème d'école.

Sylvain LÉVI.

En novembre 1925, s'est tenue à Montréal, une semaine d'Histoire du Canada. C'était la première fois, en notre pays, que l'on organisait un congrès tout entier voué à l'étude des diverses questions se rapportant à cette branche si importante des connaissances humaines, l'histoire. C'était donc un coup d'essai, et qui fut un coup de maître. Le programme, bien rempli, n'était peut-être pas parfait de tous points. Ainsi, d'aucuns ont été surpris de voir que l'on empruntât des principes et des directives à MM. Seignobos et Ch.-V. Langlois, et que l'on demandât à ces maîtres contestés et douteux toute une théorie d'enseignement. L'on avait aussi oublié de faire sa part à l'Acadie. Lacune qui a dû être sensible à nos frères de là-bas. Dans l'en-

¹ *Points de vue en histoire*, par Emile Chartier. *Revue trimestrielle...* Décembre 1925.

semble cependant cette semaine d'histoire a eu un succès tel que l'on parle de la recommencer chaque année. Rien n'a manqué de ce qui pouvait contribuer à la faire réussir, ni les travaux consciencieux, ni la qualité d'un auditoire fidèle jusqu'à bout à suivre les séances, et à s'intéresser à des sujets d'un caractère nécessairement spécial, sinon hermétique. Comme pour mieux donner à ce congrès l'allure d'un événement destiné à marquer dans nos fastes, il s'est trouvé quelqu'un qui lui a apporté une révélation nouvelle, sous forme de *Points de vue en Histoire*.

* * *

Le prophète de ce message, M. le chanoine Émile Chartier, se doutait bien de la sensation, pour ne pas dire de l'émoi qu'il allait causer. Il s'en était ouvert à des amis ou à des disciples. Leur discrétion fut telle que ses confidences préalables n'ont pas tardé à devenir secret de polichinelle. « Voilà assez longtemps que dure cette manière d'écrire l'histoire. Il faut en finir. Je suis déterminé à frapper un grand coup et à brûler mes vaisseaux. » — C'est ainsi qu'il se serait exprimé. Comme dans Molière, M. Chartier voulait « changer tout cela ». Son message a, en effet, profondément étonné son auditoire et soulevé des commentaires qui sont loin d'être finis. Me sera-t-il permis d'essayer de traduire l'émotion qu'il a suscitée, pour diverses rai-

sons, les unes tenant aux circonstances, les autres, plus sérieuses, venant des idées qu'il a émises?

D'abord, M. le chanoine Émile Chartier n'est pas connu comme historien. Je ne sache pas qu'il soit du métier. A-t-il même une spécialité bien tranchée? S'est-il vraiment distingué dans un genre quelconque? Il écrit. L'on ne peut lui refuser la correction syntaxique. C'est bien le moins. Mais est-il écrivain-né? A-t-il une divinité en lui? a-t-il cette forme où se révèle le don? Il faudrait être hardi pour le soutenir. Les vrais connaisseurs prétendent tout le contraire. Le plus fin critique que nous ayons eu, fin comme de la soie! — j'en parle au passé, car, et c'est bien dommage, sa santé l'empêche de surveiller notre mouvement littéraire, — m'écrivait au sujet d'un article de M. Chartier paru dans la *Revue Canadienne*: « je viens de le lire. C'est écrit comme par un sous-rédacteur à la *Patrie* ou à *Presse*. » — L'on ne prendra pas ceci pour un compliment. Et quel est donc cet ancien professeur de l'Université de Montréal qui disait du même monsieur: « Il a le style statique. » Cette remarque n'est guère plus flatteuse. En dépit de ses nombreux articles, M. Chartier en est donc encore à se créer une réputation de véritable écrivain. Rien de ce qu'il signe ne porte la griffe du lion. Sa prose, incolore et inodore, sans saveur, sans *accent*, a toutes les qualités négatives de l'eau tiède.

Quant aux idées, il a surtout celles des autres.

C'est un auteur à fiches. Il utilise ses casiers. Parfois, et même assez souvent, il relève ses dires de citations d'une insigne banalité. Par exemple, dans l'étude dont nous nous occupons, invoquant son maître préféré, et fort périmé, Brunetière : « Brunetière, dit-il, insistait sur cette formule : « L'Angleterre est une île. » Quelle découverte ! Que Brunetière est admirable d'avoir trouvé cela !

En fait d'ouvrage un peu considérable, M. Chartier n'en a commis qu'un seul. Un seul. Il n'a pas été tenté de recommencer l'expérience. Serait-ce le signe qu'elle ne lui avait pas été très heureuse ? Cet ouvrage, que nous tirons pour un instant de l'oubli, était intitulé : *Pages de combat*. Étiquette qui sent bien la poudre. Or le livre est le plus pacifique et le plus anodin qui soit. Il est fait de pièces et de morceaux d'explications littéraires, d'impressions de voyage, toutes choses qui n'avaient même pas le mérite de la nouveauté, ayant déjà paru dans des revues ou journaux. Mais c'était le temps où Brunetière—encore lui !—remuait l'opinion européenne par ses *Discours de combat*. En disciple à la suite, M. Chartier baptisait *Pages de combat* le recueil qu'il envoyait à l'impression, sans se soucier si ce titre convenait ou non. Puisque j'en suis à cet ouvrage où il y a quelques pages dignes d'un élève appliqué, je veux signaler la trouvaille que j'y ai faite, et que je fis remarquer dans le temps à l'auteur, qui du reste le prit très-bien. C'est

une justice à lui rendre. Reproduisant et commentant trois lettres autographes de Lamennais, que possèdent les archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe, il a eu la témérité de les présenter comme inédites, alors qu'elles avaient été publiées dans la correspondance générale du grand écrivain, parue en 1862. Christian Maréchal et Ad. Roussel les avaient déjà utilisées dans leurs études mennaisiennes, en indiquant la référence. Pour un licencié-ès-lettres et professeur de rhétorique, la méprise était de taille.

Quoi que l'on pense de la carrière littéraire de M. Chartier, il est certain qu'il n'a jamais pratiqué ce genre supérieur qui s'appelle l'histoire. Et cela est inquiétant chez celui qui veut poser tout-à-coup en maître, et se mêler de donner des leçons à des professionnels. Chaque science, chaque art a ses disciplines. Celles de l'histoire, notamment, sont précises, rigoureuses, complexes. Il est bon, il est peut-être indispensable de s'y être soumis soi-même, de les avoir éprouvées, avant de se risquer à en parler. L'expérience personnelle d'une méthode rend apte à en concevoir les difficultés et les exigences. Que dirait-on d'un critique d'art qui se lancerait dans l'appréciation des tableaux avant d'avoir étudié les secrets de la peinture? Telle phrase brève, tel mot, mais émanés d'un vieux praticien, rompu à toutes les roueries du métier, auront toujours chance de mieux renseigner sur telle bran-

che de l'art, que des amplifications d'amateur. De même en histoire. L'on accueillera avec hésitation, et sous bénéfice d'inventaire, les conseils donnés par un profane, tandis qu'un professionnel de cette haute discipline trouvera les esprits attentifs à profiter des rappels de son expérience. Admettons que, sans être lui-même historien, M. Chartier pouvait traiter d'histoire, puisqu'on l'y invitait, et que son nom figurait au programme de la fameuse semaine. En tout, il y a la manière. Quelle a été la sienne? Après un court préambule, où il résume des idées justes, et qui ne sont pas de lui, qu'il emprunte à des « pages excellentes » de Vincent, dans sa *Théorie des Belles-Lettres*, il aborde sa thèse, et avec quel aplomb! Il commence tout de suite par un coup de massue donné sur la tête de nos pauvres historiens et professeurs d'histoire. Tout le long de son exposé, il frappera ainsi comme un sourd, faisant un grand carnage de victimes, de rares privilégiés échappant seuls à l'hécatombe, de ces historiens pour qui l'histoire est un genre officiel, où la vérité peut s'allier à la politique. Du sein de ce massacre presque général, s'élèvera la voix du prophète formulant ses oracles et promulguant sa belle révélation. Tenons-nous-le pour dit. Jusqu'au message de M. Chartier, nos historiens et professeurs d'histoire, sauf d'infimes exceptions, n'y ont rien vu, rien compris. Simplement. Leur oeuvre est à recommencer, d'après ce programme nouveau.

Liquidons le passé. Entrons résolument dans les voies lumineuses que vient de nous ouvrir, d'un geste large, le sauveur de nos méthodes historiques en désarroi.

Pareil ton n'a rien de ce que la rhétorique appelle le discours insinuant. Même si nos historiens étaient coupables des méfaits et faussetés que M. Chartier leur attribue, il était au moins habile d'y aller plus doucement avec eux. L'on se méfie d'un convertisseur qui adopte un procédé si massif de transformation des esprits. J'ajoute qu'un homme bien élevé s'y fut pris autrement. L'impertinence n'est jamais de mise entre personnes de bonne compagnie. Et quand on croit posséder la vérité, est-il nécessaire de l'asséner à tour de bras, de la proclamer à coups de gueule? La vérité a une grande puissance de rayonnement. Elle ne souffre pas la violence. A des intelligences honnêtes, il suffit qu'elle se présente pour être accueillie. C'est même le signe que l'on n'est pas très sûr d'avoir raison que de vouloir imposer ses idées et forcer la conviction sans tenir compte des convenances les plus élémentaires. M. le chanoine me semble avoir fait litière des lois de la courtoisie. Parlant à des historiens et pour des historiens, lui qui ne peut se réclamer d'aucun travail proprement historique, lui qui en aucun genre n'a à son crédit une oeuvre de réelle valeur, il eût dû s'excuser de s'aventurer dans un tel sujet, et n'y avancer

qu'avec une extrême prudence. Au lieu de cette attitude éminemment seyante, le voilà tout de suite en haute mer, toutes voiles dehors, courant comme un corsaire à l'attaque, se livrant à une véritable entreprise de démolitions, et laissant son auditoire ébahi par son jeu de casse-têtes.

* * *

Au nom de quels principes s'est-il permis une pareille sortie? Sur quelle base repose son message sensationnel? On va le voir. Je cite la partie essentielle de son travail, les prémisses d'où il est parti pour se fourvoyer dans d'extravagantes conclusions :

« L'historien doit acquérir le sens des différences; dans un pays comme le nôtre, il doit appliquer ce sens à deux domaines à la fois : les époques et les races. S'il a le sens de la différence entre les époques, l'historien de chez nous, professeur ou rédacteur, ne jugera pas les origines de la civilisation canadienne d'après nos mœurs et nos idées actuelles. S'il possède le sens de la différence entre les races, il n'appréciera pas la politique anglaise d'après les principes qui déterminent la politique française, les vues des Anglais d'outre-mer d'après la conduite des Anglo-canadiens, les actes des Français nos pères d'après la façon de penser des Canadiens-français d'aujourd'hui. Comment ne pas admettre que l'oubli de ce sens a souvent faussé l'oeu-

vre historique de nos professeurs et de nos rédacteurs? »

C'est pourquoi ils se sont trompés, dans leurs études sur le régime français, sur le régime anglais, et dans leurs appréciations de la Confédération canadienne. Mais avec le beau spécifique que M. le chanoine Chartier tenait en réserve, et dont il veut bien nous gratifier, « professeurs d'histoire et rédacteurs de demain », — il n'y a absolument rien à faire avec ceux d'aujourd'hui ! Leur cas est désespéré, — sauront éviter les erreurs et les outrances de leurs devanciers, et « assurer à leurs appréciations la justesse relative, laquelle se confond avec la seule impartialité possible. »

Passons à la discussion de l'idée sur laquelle M. Chartier a établi tout son système. Le principe émis est juste. J'ose dire que c'est un incostestable truisme. C'est l'enfance de l'art. Avoir le sens de la différence entre les époques et les races est le premier devoir de tout historien. Réduit à ce constat universellement reconnu, le message de M. le chanoine prend des proportions plus que modestes. En effet, pas n'est besoin d'être grand clerc pour savoir que l'histoire est d'abord une évocation et une résurrection. Le mot est, je crois, de Michelet. Comment évoquer et ressusciter une époque disparue, si ce n'est en la revivant soi-même dans toutes ses circonstances de temps, de lieux, de personnes et de faits ? Il importe de reconstituer l'atmosphère dans

laquelle ont évolué les hommes que l'on met en scène, si l'on veut camper des êtres de chair et de sang, et non des fantoches. Pour cela, il faut tenir compte de leurs entours, de leurs idées, de l'état général de la société d'alors, des maximes sociales, politiques, économiques, religieuses, qui avaient cours, et de la réaction qu'elles subissaient au sein de chaque nation. Tite-Live disait qu'à force de compulser les chroniques de la vieille Rome, il s'était fait une âme antique. Taine cite ce mot dans son *Essai* sur cet auteur. Il est plein de sève. L'historien doit se faire une âme à la mesure de l'âme générale du temps et du pays qu'il étudie. Il doit entrer en quelque sorte dans la peau de ses personnages, et à force de recherches et de divination rétrospective, en arriver à se rendre comme présents les siècles les plus lointains. Il est un pêcheur d'ombres. A ce métier est nécessaire la patience de fouiller les archives pour leur arracher tous leurs secrets. Il faut qu'il s'y ajoute des dons d'animateur, sans lesquels les pièces les plus authentiques demeureront poussière morte. L'histoire est une science et un art, comme l'a très bien définie M. Hanotaux. L'alliance de ces deux qualités fait l'historien digne de ce nom. L'érudition est à la base du genre, mais elle ne le constitue pas. Il y a des érudits qui connaissent tout d'une époque, et qui n'ont cependant aucun droit au titre d'historien. Pas plus que les matériaux ne sont l'édifice, il n'y a pas d'histoire

sans un plan qui ramène à l'unité les données épar-ses, et qui les range dans un ensemble ordonné et vivant. C'est affaire de science et d'art.

Le principe énoncé par M. Chartier est donc indiscutable. L'auteur s'est trompé d'adresse s'il a prétendu nous en faire révélation. Il y a beau jour que ceux qui s'occupent d'histoire chez nous connaissent cette discipline élémentaire, et l'observent avec conscience. Ce principe est juste, mais il est incomplet. Toute l'histoire consiste-t-elle à avoir le sens de la différence entre les époques et les races? Là est le noeud de la question, le point vif du débat. Pour M. Chartier, il semble bien qu'il suffise, pour être historien, de posséder ce sens subtil. Une fois qu'on est armé, l'on est immunisé contre les préjugés de son temps, de son milieu, de son éducation; l'on est apte à tout comprendre, et à tout excuser, des hommes et des faits que l'on assigne à comparoir; l'on n'est plus gêné, dans son évocation du passé, par des retours offensifs du présent; le temps écoulé, la marche des choses, depuis l'époque dont on parle, se sont en quelque sorte évanouis, et l'on a l'unique et claire vision de la période où l'on s'attarde, sans qu'il s'y mêle aucun élément venu d'ailleurs. Les personnages défilent sur la toile avec leur physionomie véritable. Les faits surgissent, et s'enchaînent, et s'expliquent comme par miracle. Comme tout devient intelligible. Ce qui avait l'air d'une énigme se laisse tout

naturellement déchiffrer. Les actions des hommes, leurs fautes, leurs erreurs, cela provenait de «maximes qui, comme des lois fatales, dominaient alors la politique », des « préjugés qui hantaient l'esprit » des grands commis « chargés d'appliquer cette politique, soit dans les ministères de la métropole, soit dans les services de la colonie ». C'est ainsi qu'ils entendaient leur mission. Faut-il leur en faire un crime? Il n'est que de se mettre à leur point de vue. Et tout s'éclaire.

Par exemple, quand on est la France du dix-septième et du dix-huitième siècle, et que l'on fonde une colonie qui s'appelait la Nouvelle-France, était-il possible d'adopter, à l'égard de cette fille lointaine perdue sur les bords du Saint-Laurent, une autre ligne de conduite que celle que l'on a tenue, étant donnés les hommes au pouvoir, les idées qui régnaient alors? Cette France et ces hommes de France ont été de leur temps. Voilà tout. Comment leur en faire un reproche? Quand on est l'Angleterre du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, et que, fidèle à ses traditions de rapacité, l'on s'est enfin emparé d'une colonie qui appartenait à une puissance, ennemie et rivale séculaire, quoi de plus naturel que de vouloir appliquer à cette nouvelle possession les principes de gouvernement qui ont toujours dirigé un empire essentiellement colonial, tel que la Grande Bretagne? Quand on est l'Angleterre — l'Angleterre est une île, ne l'oublions pas, — que

l'on aspire à régner sur toutes les mers du globe et sur tous les continents, que l'on se sent comme de juste un appétit léonin, et que, cédant à un tempérament que la nature a fait impérialiste, l'on se prépare à étendre ses conquêtes jusqu'au bout du monde, ne faut-il pas tout de même unité de vues de la part du pouvoir central dans ses rapports avec tant de peuples divers? Tant pis si l'impulsion qui part de si haut et de si loin heurte des populations qui s'attendaient à autre chose! Les pauvres! Elles n'avaient qu'à s'incliner gracieusement devant les ordres émanés de la métropole. Les hommes d'État agissaient d'après des maximes « comme fatales ». Ils ne pouvaient vraiment faire mieux. Les historiens doivent s'incliner à leur tour devant leur oeuvre politique, qui prend un si légitime aspect, dès que l'on fait appel à cette formule merveilleuse, capable de résoudre tous les problèmes, la différence entre les époques et les races. Vive le beau sens prôné par M. Chartier!

Cette magnifique théorie, par quoi se dénouent si aisément les complexités de la science historique, n'a qu'un tort. Il est vrai qu'il est capital. Pourquoi ce Michelet, par exemple, avec tous ses dons éminents d'évocat, en dépit de la magie avec laquelle il sait revivifier un monde disparu, n'est-il pas considéré comme un historien véritable et de tout repos? C'est que l'artiste en lui est bien supérieur au philosophe et à l'homme de science. Ex-

traordinaire comme animateur, il est faible quand il s'agit de porter sur les faits qu'il recompose un jugement acceptable à tout bon esprit. L'histoire ne consiste pas seulement à raconter, fût-ce avec un naturel inouï, et en donnant à son récit le plus de couleur locale. Ce n'est pas une chronique, fût-elle tissée avec un art qui la rende assimilable à une chronique des temps présents. Le passé qu'elle s'efforce de ressusciter dans toute sa nue réalité-, elle doit le juger. Ces hommes et ces événements qui font l'objet de son enquête minutieuse, l'historien est tenu, après les avoir bien compris, de les peser dans une balance équitable, de montrer, par exemple, en quoi ils ont failli, par quel côté ils se sont écartés de la justice et des principes d'une saine politique. Autrement, les mémoires laissés par les hommes d'État pour justifier leur conduite, suffiraient à dicter l'histoire. Ces oeuvres, éminemment subjectives, seraient tout ce qu'il serait permis de penser touchant les faits auxquels ils ont pris part. Il ne s'agit pas, pour l'historien, de scruter les intentions. Les intentions des hommes d'État ne sont pas la matière de l'histoire. Ce qui compte pour elle, ce sont les faits, avec leurs répercussions infinies. Elle est une science solide, et qui bâtit sur le positif. Aucun esprit averti ne prendra au sérieux la boutade de Renan : « L'histoire est une science éminemment conjecturale. » Elle aspire à trouver la vérité. Et s'il ne lui est pas humainement possible de toujours aboutir à l'absolu, du

moins lui est-il permis de s'établir dans le relatif. Elle soumet le passé à son tribunal. Ses arrêts doivent s'inspirer, non de l'opportunisme, ni des idées de bonne entente, ni de l'intérêt personnel, ni de la crainte de déplaire. Pareil état d'esprit courtisan est en nette opposition avec son devoir. Elle doit se guider d'après des maximes qui échappent aux contingences humaines. Les mêmes faits, exhumés dans toute la vérité de leur physionomie, donneront lieu à des interprétations bien différentes, selon que l'historien puisera les éléments de son appréciation dans une philosophie droite, honnête, transcendante aux époques et aux races, et en quelque sorte éternelle, ou que son intelligence sera de formation douteuse, équivoque, balancera entre le juste et l'injuste, s'en tirant par une tangente indigne de sa mission, s'il n'ose pas ouvertement se prononcer et choisir. Le jugement, voilà ce qui fait la grandeur de l'histoire. Et voilà aussi ce qui rend cette discipline difficile et redoutable. Il implique de si lourdes responsabilités. L'on peut toujours arriver, si l'on a les dispositions voulues, et si l'on s'y applique, à tisser la trame d'un récit agréable. Mais il n'est pas donné à tous de se prononcer avec pertinence sur le mérite ou le démerite des hommes que l'on cite devant la postérité. La distance qui nous sépare d'eux permet précisément d'envisager l'ensemble de leurs actes avec sérénité, et de porter sur leur compte une sentence qui aura plus de chance d'impartialité. Pour toutes sortes de raisons, per-

sonne n'a jamais écrit ni n'écrira jamais une bonne histoire de son temps. Car l'on est trop proche des événements pour les apercevoir dans leur ampleur, et leurs détails, et leurs conséquences. Et la passion risque d'obnubiler le jugement. Tandis que la longue perspective du fond de laquelle remonte le passé laisse le regard embrasser toute la fresque. Et rien ne lui échappe de ses parties saines ou de ses lézardes. Pourquoi serait-il interdit à l'historien d'aujourd'hui de profiter des acquisitions intellectuelles que l'humanité fait de siècle en siècle, et d'étayer ses jugements sur les progrès incontestables réalisés par l'esprit dans le domaine politique, social, économique, et de comparer cela avec les doctrines hésitantes ou erronées, en faveur à l'époque dont il parle? Lui faudrait-il donc faire abstraction de son milieu, de sa race, de son éducation, de son temps, et s'incorporer tellement aux personnages qu'ils ressuscite qu'il ne voie plus que par les yeux, et qu'il se défende de penser autrement qu'ils n'ont fait? C'est pourtant à quoi nous invite impérieusement M. le chanoine Chartier. Il nous propose, ni plus ni moins, un renversement des valeurs, un retournement des choses. Selon lui, il est urgent d'écrire désormais notre histoire, non du point de vue du Canada, mais du point de vue de la France et du point de vue de l'Angleterre, de la France et de l'Angleterre des trois derniers siècles. Ces actes, posés il y a si longtemps, et qui étaient gros de tout notre avenir national, et dont

les conséquences n'ont pas fini de se dérouler, il faut les saisir, non pas à leur terme, mais à leur origine, si l'on veut les comprendre, les expliquer, les excuser. Ce ne sont plus les effets qu'il faut analyser, mais les causes, d'où il ressortira que les hommes qui ont présidé à nos destinées ont pu se tromper, mais toujours de bonne foi. Leurs erreurs furent en quelque sorte nécessaires. Tout jugement sur leur compte devient injuste et vain. Cette doctrine est aussi sage que si l'on proposait aux historiens français de ne plus désormais écrire l'histoire de France que du point de vue de l'Allemagne, par exemple. M. Chartier, qui s'appuie commodément sur Léon XIII, ne semble pas s'être aperçu que sa théorie versait dans le déterminisme historique, ce qui est fort grave. — M. le chanoine, vous sentez le fagot. — Ce n'est pas d'ailleurs son seul défaut. L'ensemble en est déplorable. Parti d'un principe juste, mais incomplet, il a tiré de là tout un système arbitraire, il en a tiré des conclusions chimériques nullement contenues dans les prémisses. Son raisonnement est donc vicieux. Ce système est l'indice d'un curieux phénomène de strabisme intellectuel, transposition, sur le plan de la pensée, de certain strabisme physique.

Nos historiens et nos professeurs de demain, à qui M. le chanoine adresse son sinistre message, ne le suivront pas dans la course à l'abîme. Il aurait fallu autre chose qu'une volée de paradoxes, qu'un échafaudage d'arguments artificiels et manifeste-

ment sophistiqués, pour les décider à renouveler leurs disciplines et à rompre avec de saines méthodes d'enseignement historique. Quant à nos historiens d'hier et d'aujourd'hui, ceux du moins qui ont bâti leur oeuvre d'après des règles traditionnelles et éprouvées, les aménités que leur a servies ce novateur sans mandat, au nom d'une formule qui ne tient pas debout, ne les ont pas atteints. S'il se trouve chez nous des fabricants d'histoire disposés à mettre cette formule en pratique, leur travail servira du moins à en faire éclater l'inanité. De la sorte, il ne sera pas perdu. Et ce sera toujours cela.

* * *

Un mot encore, et je termine. Je disais, en commençant cette étude, que l'on avait oublié de faire figurer l'Acadie au programme de la Semaine d'Histoire. M. Chartier a peut-être voulu réparer cette omission en consacrant un paragraphe de son message à la question acadienne. Hélas ! ce fut pour entasser autant d'erreurs que de propositions. Lisons-le bien :

« Il n'est pas de problème national comparable à celui que pose l'Acadie pour égarer notre jugement et exaspérer notre antipathie. L'Angleterre étant la première intéressée à se gagner le coeur des Acadiens, il semble étrange dès l'abord qu'elle ait conduit toute sa politique de façon à se les aliéner à jamais. Aussi est-on amené tout naturellement à faire retomber sur les soudards anglais du Nou-

veau-Monde la responsabilité des mesures inhumaines qui furent appliquées à l'Acadie, entre 1713 et 1755 surtout. N'y a-t-il pas pourtant des historiens, par ailleurs très estimables, qui se sont évertués à charger de ce fardeau la Métropole elle-même ? L'Angleterre y a-t-elle perdu ? et la vérité historique y a-t-elle gagné ? L'Acadie d'Édouard Richard fournit de bonnes raisons pour répondre non ? »

A ce couplet en fausset, je répondrai ceci :

Premièrement : Le 28 décembre 1720, c'est-à-dire sept années seulement après le traité d'Utrecht et la cession définitive de l'Acadie à l'Angleterre, les Lords du commerce (Ministère des Colonies) écrivaient de Whitehall au gouverneur Richard Philipps : « Nous inclinons à croire que les habitants français de la Nouvelle-Écosse ne deviendront jamais de bons sujets de Sa Majesté, tant que les gouverneurs français et leurs prêtres exerceront sur eux une si grande influence ; pour cette raison nous sommes d'avis qu'ils *devront être transportés ailleurs* aussitôt que les renforts que nous nous proposons de vous envoyer seront arrivés en Nouvelle-Écosse... » ¹ — Ce texte *capital* prouve

¹ We are apprehensive they will never become good subjects to His Majesty, whilst the French Governors and their priests retain so great an influence over them, *for which reason we are of opinion they ought to be removed as soon as the forces which we have proposed to be sent to you shall arrive in Nova Scotia.* (*Nova Scotia Docum.* p. 58.) — Charles Lawrence, dans sa fameuse lettre du 1er août 1754, ne fera que reprendre, à peu près dans les mêmes termes, l'idée exprimée ici, pour la première fois, par les Lords.

que l'Angleterre, « la première intéressée à se gagner le coeur des Acadiens », a été aussi la première à lancer l'idée de leur déportation. Toute la subtilité de M. Chartier n'arrivera pas à concilier cette contradictoire.

Deuxièmement : les documents officiels que nous avons produits montrent clair comme le jour que « les soudards anglais du Nouveau-Monde » ont tramé « leurs mesures inhumaines » envers les Acadiens de concert, et jusqu'à la fin, (1763), avec le gouvernement de la Métropole. Il y a eu parallélisme constant d'inspiration et d'action entre les ministres de Londres et les gouverneurs coloniaux de Halifax et de Boston. Pour notre part, nous n'avons pas eu à nous évertuer pour « charger de ce fardeau » de la déportation la Métropole elle-même. Il nous a suffi d'exhumer les pièces d'archives, de les lire sans parti-pris, et de les laisser dévoiler leurs secrets d'État. Il n'est au pouvoir de personne d'empêcher qu'elles ne soient accablantes pour l'Angleterre. Le soi-disant loyalisme de M. Chartier et de son école s'en trouve scandalisé. Mais la vérité historique n'est pas affaire de sentiment. Tant pis pour ceux que l'exacte révélation des faits peut écorcher !

Troisièmement : l'auteur se demande si l'Angleterre y a perdu et si la vérité historique y a gagné ? Bien étrange question. Il invoque Richard pour répondre non. Par quel biais M. Chartier prend toujours les choses ! Et comme il semble inapte à

édifier un raisonnement qui se tienne. Quand on aborde l'histoire acadienne particulièrement, ce n'est pas le faire avec un esprit scientifique que de se demander si l'Angleterre va y gagner ou y perdre. C'est là une vue tout-à-fait subsidiaire, à peine digne d'un primaire supérieur. L'historien recherche la vérité. Il ne se préoccupe pas des contrecoups que sa manifestation peut avoir à l'égard d'une nation. La faiblesse infinie de l'oeuvre d'Édouard Richard (nous parlons de son texte primitif) vient précisément de ce que l'auteur est parti d'une conception *a prioriste* de son sujet : exonérer l'Angleterre de toute responsabilité dans la déportation des Acadiens. Il s'est tracé un cadre dans lequel il a voulu à toute force faire entrer les faits. Mais les faits lui ont résisté. Outre que cette idée préconçue paraît bien invraisemblable à première vue, les esprits impartiaux et indépendants n'ont pas manqué de signaler que, loin de l'étayer d'aucune preuve, l'auteur faisait usage de documents allant à l'encontre de sa thèse impossible, et l'effritant au fur et à mesure qu'il cherchait à l'édifier. Ce qui n'est pas un succès, on en conviendra. Malgré tous les efforts de l'historien pour étouffer la vérité sur un point essentiel, la vérité s'infiltrait dans son ouvrage, et y semait des lueurs qu'il nous a été relativement facile de transformer en aveuglantes clartés. Libre à M. le chanoine Émile Chartier de se fermer les yeux à l'évidence des témoignages, et de continuer

à croire que ni l'Angleterre n'a perdu ni la vérité historique gagné à la solution définitive de ce débat important entre tous. Libre aussi à lui de jongler avec des sophismes et de cultiver la plus fougueuse improbité d'esprit. C'était un service à rendre à la pensée canadienne que de le démasquer.

NOTE.—Nous avons dit, au cours de cette étude, qu'en fait d'idées, M. le chanoine Chartier avait surtout celles des autres. Il n'y a qu'à lire dans l'ouvrage de Pierre Lasserre — *La Doctrine officielle de l'Université*, les chapitres I-II du livre III, oeuvre de René de Marans, et intitulés: *Les Nouvelles Méthodes Historiques. L'utilisation de l'Histoire*, pour se convaincre que le message de M. Chartier est le résumé des doctrines de Ch. V. Langlois et Seignobos sur l'histoire, doctrines erronées et absurdes. Nous recommandons vivement à nos lecteurs, désireux de se renseigner là-dessus et de contrôler nos affirmations, le recours à ces chapitres. Ils seront édifiés à la fois sur le degré d'originalité dont M. le chanoine est capable, et sur la valeur du système qu'il a voulu imposer avec éclat. Pour ceux qui ne seraient pas en mesure de lire cet ouvrage, voici un passage emprunté à Ch. V. Langlois, *La Vie en France au moyen-âge*, introd., où l'on va voir que *La Nouvelle Révélation* de M. Chartier est contenue en substance:

« Le vrai rôle de l'historien est de mettre en contact dans les meilleures conditions possibles, les gens de maintenant avec les documents originaux qui sont les traces laissées par les gens d'autrefois, sans y rien mêler de lui-même. Il n'est pas toujours possible de s'en tenir là, mais il faut s'en tenir là toutes les fois que c'est possible. On en viendra certainement, je crois, à concevoir les livres d'histoire pour le public éclairé comme des recueils de textes précédés de dissertations critiques, encadrés de commentaires sobres, assemblés avec discernement, groupés avec art. »

C'est toute l'histoire *explicative* de M. Chartier: l'absorption du général par le particulier, la séparation entre les éléments d'un jugement et le jugement lui-même, et finalement la suppression pure et simple de l'histoire. — *Op. cit.*, pp. 345-349-353.



GARNEAU ¹

Il se publie, à la *Ryerson Press* de Toronto, par les soins de messieurs Albert-Lorne Pierce et Victor Morin, une série de monographies consacrées aux *Makers of Canadian Literature*. Voilà une entreprise dont on ne saurait trop louer l'intelligente générosité. Ces monographies seront au nombre de quarante. Là-dessus, il y en aura huit en français, où la vie et l'oeuvre de nos vieux maîtres à nous seront évoquées et appréciées.

Il peut sembler que la part qui nous est faite aurait dû être plus considérable. Et certes, il eût été facile de trouver, parmi nos vivants et nos morts, d'autres noms dont la pensée canadienne-française peut se glorifier, et qui ont édifié une oeuvre spirituelle assez solide pour mériter de figurer dans cette galerie.

Les éditeurs de la collection dont nous parlons n'ont pas prétendu que ce nombre de huit auteurs

¹ *François-Xavier Garneau*, par Gustave Lanctôt. — Dans la collection *Makers of Canadian Literature*, — Toronto, *The Ryerson Press*.

résumât toute notre richesse passée et présente, ni qu'il fût la limite au-delà de laquelle il ne se rencontre plus rien ni personne qui vaille, chez nous. Ils laissent ces vues mesquines à de soi-disant historiens de notre littérature, qui transposent, dans un domaine où elle n'a que faire, la doctrine du petit nombre des élus, et qui excluent systématiquement de leurs nomenclatures des écrivains avec lesquels la critique sérieuse doit pourtant compter.

Que ces messieurs, un Bracke, par exemple, et surtout un Mac Mechan, ont donc une drôle de façon de pratiquer ce qui s'appelle l'information sur un sujet donné! S'imaginent-ils que leurs silences lourds d'ignorance vont nous en imposer? Croient-ils que l'on va qualifier de consciencieuses des pages toutes pleines de trous béants? Leur connaissance de la matière dont ils traitent nous frappe surtout par ses lacunes. Ils sautent à pieds joints par-dessus de larges espaces, — ce qui est une manière vraiment trop commode de se dispenser de parcourir un territoire à petits pas et de le décrire par le menu. Qui donc prendra pour de la science ces grandes emjambées? Cela relève du sport et non de l'histoire littéraire. Ce n'est pas en chaussant des bottes de sept lieues à la ronde, comme le géant de la fable, que l'on pourra exploiter attentivement un domaine encore assez restreint. C'est ce qu'a fait monsieur Mac Mechan pour un. Aussi, ses *Head-waters of Canadian Literature* sont, pour

ce qui nous concerne, un arpentage à vol d'oiseau, d'oiseau qui ne serait pas un aigle.

Messieurs Lorne Pierce et Victor Morin ont une bien autre idée de nos forces véritables. Mais les circonstances ne leur permettaient pas d'accorder à nos auteurs une plus grande place dans leur collection. Celle-ci paraît, en effet, en pays anglais; elle est surtout destinée à un public de langue anglaise; c'est un syndicat anglais qui a avancé les fonds nécessaires à cette entreprise courageuse. Alors, faut-il s'étonner de la part apparemment congrue qui nous y est faite? Il est infiniment plus juste de rendre grâces aux éditeurs. C'est une magnifique pensée d'insérer dans leur galerie des monographies françaises. Aucune maison d'édition canadienne-française n'en avait encore fait autant pour honorer les meilleurs pionniers de nos lettres.

Au reste, parmi ces quelques monographies que nous attendons, il y a aura une d'un caractère synthétique. M. Victor Morin va s'en charger. Elle embrassera toute l'histoire de notre mouvement littéraire, depuis les origines jusqu'à nos jours. Ce tableau d'ensemble, dressé par un bibliophile qui connaît et qui possède tout ce qui s'est publié chez nous, aura chance d'être bien complet. Si, par hasard, il y glissait quelque oubli, il ne sera pas le fait du stupide ostracisme dont témoignent, non-seulement les ouvrages plus haut nommés, mais certain petit *Manuel* anémique, pour usage externe. M. Vic-

tor Morin a le sens de l'impartiale histoire, où, comme en tout autre genre intellectuel, la vérité ne se trouve que dans la soumission à l'objet.

* * *

Dans cette série des *Makers of Canadian Literature* vient de paraître un *François-Xavier Garneau*, oeuvre de M. Gustave Lanctôt, directeur de la section française des Archives fédérales. Garneau est une figure éminente, qui prend plus de relief avec le recul du temps. Il est bien de ceux auxquels s'applique la parole de Cormenin : « Les hommes extraordinaires sont comme les montagnes, et leur image nous paraît d'autant plus grande qu'elle s'éloigne davantage de notre vue, et qu'elle s'élève toute seule sur les confins de l'horizon. »

Par sa spécialisation, M. Lanctôt était des mieux qualifiés pour rendre hommage à celui qu'il appelle « le grand architecte et le maître de notre histoire ». Sa monographie est une excellente contribution à notre littérature nationale.

L'ouvrage est conçu d'après le plan uniforme adopté par les éditeurs pour toute leur collection. Il comprend une biographie, une anthologie, une critique. Ici, la biographie compte cinquante pages, l'anthologie soixante-cinq, la critique cinquante-quatre. A cela, il faut ajouter une bibliographie très-complète, et un index. Peut-être y a-t-il, dans l'ensemble de cette monographie, quelque

défaut d'équilibre. Si intéressante que soit la vie d'un auteur, quelque lumière qu'elle projette sur son oeuvre, c'est son oeuvre qui importe en littérature, beaucoup plus que les circonstances qui ont entouré son éclosion. Et je me demande si M. Lancôt n'a pas fait la part trop large à la vie, en somme assez simple et assez unie de son héros, au détriment des considérations qu'il devait consacrer à son Histoire. N'y a-t-il pas aussi, dans cette biographie même, une foule de détails qui eussent été mieux à leur place dans la critique proprement dite ?² Quant au choix de morceaux, il me semble que le nombre en est exagéré. Que, pour donner à un lecteur pressé une idée, par l'exemple, de la manière d'un auteur, l'on reproduise quelques-unes de ses meilleures pages, c'est parfait. Mais tout le monde sait bien qu'une anthologie n'est jamais qu'à demi satisfaisante. Pour ma part, je n'ai aucun goût pour ces choix de morceaux, souvent assez arbitrairement faits. Il me faut tout d'un ouvrage, ou rien. Abstraction faite de cette disposition personnelle, je crois pouvoir faire remarquer que dans une

² M. Paul Dudon fait une remarque qui trouve ici son application. Parlant de la biographie de Balmés, il dit : « Le jeune historien présente à ses lecteurs une analyse très détaillée des *ouvrages*, après avoir raconté d'abord la *vie*. Cette partition a l'inconvénient d'obliger à des redites ; car comment narrer la *vie* d'un écrivain sans parler de ses *ouvrages* ? » — *Albéric de Blanche*, ch. VI, p. 148. — Paris, Gabriel Beauchesne, 1924.

monographie comme celle-ci, de dimensions restreintes, affecter soixante-cinq bonnes pages à l'anthologie, c'est vraiment beaucoup. C'est même forcer la mesure. Un autre défaut de composition qui m'a frappé : la critique s'ouvre par douze pages consacrées à Garneau comme *poète*, et par quatre et demie à Garneau *prosateur*. Et par Garneau prosateur, M. Lanctôt entend l'auteur du *Voyage en Angleterre et en France*. En sorte que la critique de l'*Histoire du Canada* est expédiée en trente-huit pages à peine. Qu'est-ce tout cela signifie ? Mettons un peu d'ordre dans la maison. Garneau ne compte absolument pas comme poète. La pratique du vers a pu lui être utile, comme cela arrive, et contribuer à enrichir son vocabulaire et à former en lui le prosateur. Et alors, les renseignements que M. Lanctôt nous donne, dans la biographie, sur cet aspect de son talent, suffisaient amplement à nous édifier. Pas n'était besoin d'insister sur des exercices poétiques qui ne nous intéressent qu'à titre documentaire, et pour l'influence qu'ils ont eue sur la personnalité de l'écrivain. Quant à Garneau prosateur, est-ce le *Voyage en Angleterre et en France* qui nous en donne une juste idée ? Je ne dis pas que cette oeuvre de jeunesse est dénuée de toute valeur. Mais cette valeur est purement indicatrice. On y sent un certain tour d'esprit, on y voit poindre certaines idées qui mûriront. Ceci pourtant, tout comme la versification, encore qu'à un autre

titre, relève de la période de formation intellectuelle et ne mérite guère de retenir autrement notre attention. C'est précieux comme élément de connaissance du futur historien. C'est faible en soi. Cela peut et doit entrer dans une biographie. M. Lanctôt nous en avait justement parlé dans la première partie de son travail. Il pouvait se dispenser d'y revenir.

François-Xavier Garneau est l'homme d'une seule oeuvre, qui suffit à sa gloire : *l'Histoire du Canada*. Tout le reste de sa production n'est qu'accessoire, et n'a de valeur qu'en autant qu'il nous laisse entrevoir l'unique et durable monument futur. C'est dans son *Histoire* que sa prose doit être étudiée. M. Lanctôt l'a fait en de très bons termes et en nous montrant le progrès incessant du style, de l'une à l'autre édition. Il était prématuré, et peut-être hors de propos, d'insérer sous le titre de : *Garneau prosateur* des pages uniquement consacrées à ses notes de voyage.

Il y a encore, par ci, par là, d'autres ombres légères, dans le beau travail de M. Lanctôt. Je les signale, telles qu'elles me sont apparues. A la page 14, parlant de l'arrivée à Paris du jeune Garneau, en juillet 1831, il dit : « C'est le midi du romantisme... c'est l'aurore du libéralisme... En même temps s'affirme la liberté des idées et des consciences à côté du catholicisme nouveau de Lamennais et de Lacordaire. » Veut-on nous donner à croire que

jusque-là la conscience catholique avait gémi dans les fers? L'on sait ce que Rome a pensé de ce mouvement de *l'Avenir*. En le condamnant, elle a signifié que la libération qu'il apportait était purement illusoire. La vraie liberté est dans la vérité, qui se confond avec le catholicisme tout court, toujours ancien et toujours nouveau. En se séparant de son maître, Lacordaire a bien compris qu'il restait dans la vraie voie de la liberté, et c'est Lamennais, avec son « catholicisme nouveau », qui s'est enfoncé de plus en plus dans l'erreur au point de n'aboutir qu'à un vague déisme et qu'à la pauvre religion de l'humanité, suprême refuge de cet autre apostat, notre contemporain M. Alfred Loisy.

A la page 120, nous lisons ceci : « Garneau prit contact par Boileau avec la poésie du livre. Il se forma sous l'étroite et desséchante discipline de cet inquisiteur littéraire... » Voilà Despréaux bien maltraité ! M. Lanctôt partage à son égard des préjugés séculaires, mais dont les plus avertis de nos critiques, Charles Maurras, par exemple, sont bien revenus. Et d'abord, si Boileau a réussi à inspirer à Garneau « la poésie du livre », il est permis de trouver que sa discipline n'est pas si desséchante que cela. Il faut aussi se rappeler que c'est à cet « inquisiteur littéraire », que nous devons Jean Racine et Lafontaine. J'entends que c'est grâce à lui que ces auteurs sont parvenus à un degré inouï de perfection, et cela à leur témoignage même. L'on

avouera que ce n'est pas trop mal pour Boileau. Sa discipline « étroite » devait avoir du bon.

A la page 163, je relève ce passage : « ... Ces jugements de Garneau (sur l'exclusion des huguenots, sur les tentatives théocratiques des jésuites, sur Mgr de Laval), même s'il s'est pourvoyé à leur occasion, *c'était son droit et même son devoir de les exprimer, puisque c'était sa pensée.* » Voilà une proposition douteuse, et même fausse. Elle accorde le droit, elle fait même un devoir d'exprimer sa pensée, du moment que c'est sa pensée, quelle qu'elle soit d'ailleurs. Mais cela peut mener loin, très-loin. A l'appui de sa proposition, M. Lanctôt cite Léon XIII, et cela fait bien dans le paysage : « La première loi de l'Histoire, a dit Léon XIII, c'est de ne pas mentir, la seconde de ne pas craindre de dire la vérité. » Ce texte du grand pape est le bon sens même.³ M. Lanctôt n'a cependant pas vu que loin de justifier la proposition émise, il la condamnait. « Toute notre dignité consiste en la

³ Le texte latin de Léon XIII porte : *primam esse historiarum legem ne quid falsi dicere audeat; deinde ne quid veri non audeat, ne qua suscipio gratiae sit in scribendo, ne qua simultatis.* — Trop évidemment, le grand Pape entend cette loi de la vérité *objective*, et non de la vérité telle qu'elle apparaît à l'esprit de l'historien, qui peut être sincère même en se trompant. C'est ce que signifie ce précepte que l'histoire ne doit oser rien dire qui soit faux, à savoir contraire à la vérité des faits. Quelques lignes plus haut, dans cette même lettre *Saepenumero considerantes*, Léon XIII affirme précisément qu'il faut écrire l'histoire de telle sorte qu'elle soit *le miroir de la vérité*.

pensée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. »⁴ Nous y sommes. Il faut bien penser. C'est la première chose. Cela seul assure à l'homme le droit et le devoir de s'exprimer. Mais que toute pensée, par le fait qu'elle est personnelle, quelle qu'en soit la nature, doive être formulée, l'on nous permettra de ne pas souscrire à une si étrange affirmation.

Enfin, à la page 165 : « En littérature comme dans les arts, Garneau accordait ses préférences au classicisme contre le romantisme. A ses yeux, la suprême beauté résidait plutôt dans l'harmonie des proportions et la simplicité des formes que dans l'épanouissement de l'originalité et la variété des lignes. C'est ainsi que, visitant Paris, il préfère la Madeleine à Notre-Dame et n'a pas très-bien compris la Sainte Chapelle. De même, en littérature, il apprécie mieux Casimir Delavigne que Victor Hugo, et il semble qu'il n'ait pas goûté Musset. »

Classicisme et romantisme, tout cela c'est des bêtises, disait Moréas mourant à son ami Maurice Barrès. Il avait parfaitement raison. Il y a la beauté, la beauté éternelle. C'est tout. Et c'est bien assez, je pense. Mais les hommes classifieront toujours et en vain. En d'immenses parties de son oeuvre, Hugo n'est-il pas un classique, puisque l'on

⁴ Blaise Pascal. *Oeuvres. Les Grands Ecrivains de la France.* T. XIII, Section VI. p. 262-3. Paris. Hachette, 1921.

veut s'en tenir aux vieilles divisions ? Classique aussi, le Musset des *Contes* et des *Comédies et Proverbes*, tout le prosateur. En revanche, Casimir Delavigne est une nullité. Que Garneau l'ait préféré à Victor Hugo et à Musset, tant pis pour Garneau. Qu'il ait aussi mieux aimé la Madeleine que Notre-Dame et la Sainte Chapelle, je l'en plains de tout mon coeur. La Madeleine est un pastiche. Notre-Dame et la Sainte Chapelle sont des créations. C'est une erreur de prêter à son « classicisme » son admiration de la Madeleine et son incompréhension des chefs d'oeuvre de ce style si improprement appelé gothique, et qui est le style français par excellence. Disons simplement que cela doit être attribué à l'imperfection de son goût, aux lacunes de sa formation artistique.— J'allais oublier de signaler une citation inexacte, page 120. Victor Hugo a été appelé, non pas « enfant de génie », mais « enfant sublime », et je crois que c'est Chateaubriand qui a prononcé ce mot.

Voilà, me semble-t-il, les seules taches que j'ai pu apercevoir dans la monographie de M. Gustave Lanctôt. Elles ne déparent pas sensiblement son solide travail. Les qualités d'information, de jugement général, de forme qui le caractérisent, l'emportent infiniment sur les quelques faiblesses que j'ai notées. L'auteur possède bien sa matière. Il s'est parfaitement assimilé tout ce que les documents nous apprennent touchant la vie de son héros, et le retentissement que provoqua, chez nous

et à l'étranger, l'apparition de *l'Histoire du Canada*. Quant à la partie critique, elle aurait pu, sans doute, être plus développée, mais elle est menée avec maîtrise, elle a un accent très-personnel, parfois prenant; les appréciations qu'elle émet nous frappent par leur sain équilibre et leur justesse. Garneau reçoit dans cet ouvrage un témoignage extrêmement favorable et cependant conforme à son mérite. Il est si grand qu'il n'est pas besoin, pour le louer, de faire appel à autre chose que la vérité. C'est un esprit constructif, un penseur, un voyant. M. Lanctôt met bien en relief ces qualités, comme il explique aussi les quelques fléchissements de sa discipline historique par le temps où il a écrit. Ce qui ressort avec éclat de sa consciencieuse étude, c'est l'intensité du patriotisme qui animait notre Historien National et qui fait de son oeuvre, dont bien des parties ont nécessairement vieilli, une leçon toujours opportune. Garneau a aimé passionnément son pays et sa race. Il a entrevu pour le Canada-Français l'indépendance politique. Si ce fût là un rêve, il est de ceux pour lesquels on serait heureux de mourir.

NOTE: A la page 43, M Lanctôt écrit: « L'ouvrage s'est assobi dans l'ensemble... » — Voilà un barbarisme qui aura échappé à la plume si correcte de l'auteur. — Page 106, il y a ceci: « ...une phrase qui s'est épurée et renforcie. » — Cette dernière expression est dans le dictionnaire sans doute, mais donnée comme populaire. Les bons écrivains ne l'emploient pas.



NOTRE FINISTÈRE ¹

C'est la Gaspésie.

Les Indiens, ces grands artistes inconscients, qui savaient enclorre dans les mots l'image et la figure des choses, avaient donné le nom de *Gaspeg* à cette vaste péninsule, de forme grossièrement elliptique, par quoi se termine, au nord-est, la province de Québec. Or, ce vocable veut précisément dire : bout du monde, fin de la terre. Champlain le francisa, en fit *Gaspay*, d'où l'on a tiré l'orthographe définitive de Gaspé.

Pays merveilleux, ayant pour ceinture splendide et flottante l'estuaire de notre fleuve, le golfe infini, et cette Méditerranée en miniature, la Baie des Chaleurs, — seulement un peu moins grand que la Belgique, mais autrement varié, pittoresque, riche en ressources inexploitées, comprenant montagnes, hauts plateaux, forêts aux essences diverses, rivières limpides et poissonneuses, une ligne de côtes où des golfes d'or fin.

se creusent en faucilles
pour trancher les moissons houleuses de la mer.

¹ *La Gaspésie au Soleil*, par Antoine Bernard, Montréal, 1925.

Merveilleux et inconnu. Inconnu dans ce qu'il a de meilleur, son âme ancienne et nouvelle. Faute d'une étude d'ensemble sur son passé et ses traditions, ses habitants même l'ignorent. Regrettable lacune, quand il s'agit d'une région ayant une histoire véritable, en marge de celle du Canada Français, et dont le présent et l'avenir sont pleins de promesses. M. Antoine Bernard a voulu suppléer à cette carence en nous donnant ce beau livre intitulé : *La Gaspésie au Soleil*.

L'auteur est fils de ce sol. Il a entrepris ce travail de résurrection avec une piété et un amour dont il ne fait pas mystère. Ce qui a achevé de l'y déterminer, c'est le spectacle qu'il a vu à Paris, dans les salles des Archives Nationales : M. Georges Goyau, penché sur *les Origines religieuses du Canada*, M. Goyau, « frêle de corps, mais puissant par la pensée et grand de coeur », dit-il. Ces qualificatifs partent d'un bon naturel, mais il est permis de les trouver excessifs. La publication par M. Emile Lauvrière de son « magistral ouvrage », — encore une épithète peu modérée, — enleva les dernières résistances. Puisque des Français s'occupent ainsi de nous révéler à nous-mêmes, n'est-il pas de notre devoir de fouiller aussi les choses de notre passé et de les tirer de leur ombre indue ?

M. Antoine Bernard a été formé aux bonnes méthodes. Cela se voit d'abord à la claire ordonnance de son ouvrage. Il est en trois parties : *La Gaspésie dans son milieu ; la Gaspésie primitive ;*

la *Gaspésie moderne*. La première renferme trois chapitres. Chacune des deux autres, quatre. Le tout se ferme par une *Conclusion* de dix pages, qui n'était pas essentielle, qui ne renferme guère que des généralités, suivies d'une amplification où je vois surtout un exercice de style.

La Gaspésie est d'abord étudiée dans son milieu géographique, dans son milieu géologique, et dans son pittoresque. Une note, au commencement du chapitre premier, porte ceci : « Certaines pages des deux premiers chapitres de ce livre pourront sembler arides au lecteur que la géographie ou la géologie n'intéresse pas. Disciple docile et convaincu, nous avons pourtant dû asseoir sur cette base notre étude historique. » Pourquoi cette précaution oratoire ? Le lecteur n'en sera pas flatté, je le crains. Un auteur doit lui faire confiance, et le supposer assez réfléchi pour prendre plaisir extrême à des matières sérieuses. Au reste, le temps n'est plus où l'on traitait l'histoire par vagues approximations. Quand on aborde la vie d'un peuple, ou d'une région, le premier devoir qui s'impose est de reconstituer le milieu physique. N'est-ce pas par la géographie de la France que s'ouvre la grande Histoire de Lavisse ? Vidal de la Blache ne s'est pas excusé de cette nécessité. C'est la loi du genre. La géographie, telle qu'on l'entend et qu'on la pratique de nos jours, est devenue l'une des branches les plus captivantes du savoir humain. La géologie

également. L'auteur a eu d'autant moins raison de mettre la notation susdite que ces deux premiers chapitres sont, et de beaucoup, les meilleurs de son ouvrage, ceux où il y a le plus de science, et peut-être de première main. Savez-vous ce que j'aurais fait à sa place, pour être sûr de n'encourir aucun reproche de la part du lecteur frivole, pour faire passer l'austérité des notations scientifiques? Au lieu de consacrer un chapitre à part à la *Gaspésie pittoresque*, j'aurais intercalé cet élément pittoresque dans la géographie et la géologie. Il y eut été bien chez lui, d'abord, et puis, il eût servi à varier le ton des discours, sans rien sacrifier du fond. C'est la méthode que suit, et avec quel succès! Pierre Termier. Si l'on a lu, dans la *Revue Universelle* de décembre 1925, son article sur le *Grand Canyon du Colorado*, l'on a pu voir quelle poésie s'y mêle à la science la plus aride et la plus précise, et quelle oeuvre magnifique est née de cette union. Il faut en dire autant de son grand ouvrage: *A la gloire de la Terre*. — M. Bernard a procédé autrement. Les deux premiers chapitres y ont perdu un charme accidentel. En concentrant tout le pittoresque dans un troisième, il a réalisé une chose assez fade. Contre son attente, c'est à ce dernier que le lecteur s'intéressera le moins. « L'éloquence continue ennuie. » La description à l'aune n'est pas plus amusante. Même un visionnaire comme Loti finit par nous lasser.

J'avoue ma fatigue à la lecture de ce chapitre-ci. Buies, Vigny, Lamartine, Désilets, Montpetit, sont appelés à la rescousse, mis à contribution avec plus ou moins de bonheur. L'auteur se cite lui-même, il intercale une page empruntée à un essai de jeunesse éminemment fantaisiste. Cela s'appelle du remplissage.

Après, nous entrons dans l'Histoire. Nous ne suivrons pas l'auteur pas à pas dans son enquête sur la Gaspésie à travers le Régime Français, le Régime Anglais, jusqu'à nos jours. La critique n'est pas, en soi, l'analyse minutieuse, et tout au long, d'un ouvrage. Car alors, elle dispenserait de le lire. Et, dans le cas présent, ce serait tout-à-fait dommage. Elle se distingue aussi de la recension. Qui dit critique dit jugement. C'est ce que nous essayons de faire. Première observation générale : l'auteur, jusqu'à la fin, va faire oeuvre de vulgarisation plutôt qu'originale. Je ne crois pas qu'il ait produit, pour tout ce long espace de temps, qui va de 1535 à 1925, quatre siècles, un seul document nouveau et inédit. Il doit s'en trouver pourtant. Soit qu'il n'ait pas été à même d'en chercher, soit que son but ait été plutôt d'organiser et de coordonner, vers une fin particulière, des pièces déjà existantes, il semble certain qu'il n'a rien exhumé des fonds d'archives. Il utilise le déjà vu et le déjà lu, j'entends par ceux du moins qui ne sont pas absolument des béotiens, en fait d'histoire du Canada.

Deuxième observation : sa manière d'utiliser les imprimés n'est peut-être pas en tout conforme au dernier usage. Il cite à profusion ses auteurs, il leur fait de copieux emprunts. Dans un travail d'érudition pure, cela est admis. Dans une synthèse historique, il en va autrement. Il est plus que jamais de mode de fondre dans sa narration les apports étrangers, de les assimiler, de les transposer en quelque sorte, et de marquer ainsi d'un cachet personnel la matière sur laquelle on oeuvre. Peu ou presque pas de textes intercalés. Une vaste information. Beaucoup de renseignements puisés aux meilleures sources. Mais tout cela digéré, harmonisé, mêlé à la trame unique. En histoire, l'on n'invente pas. Il est bien évident qu'il faut sortir de soi, et aller cueillir les faits là où ils sont. La moisson faite, on l'arrange, on lui donne la forme et la couleur de son esprit. A l'occasion, une référence au bas de la page indique de qui l'on s'inspire, quelle autorité l'on invoque, à quel document l'on fait allusion. Justement à propos de l'ouvrage de M. Georges Goyau, alors en cours de publication dans la *Revue des Deux Mondes*, le Révérend Père Léonce de Grandmaison m'écrivait de Paris : « les articles de M. Goyau sur les Origines Mystiques du Canada nous promettent un beau livre... Cette fois, l'histoire sera racontée et *dominée*... » J'ai souligné ce dernier mot. Il rend si bien ma pensée. L'historien va, de côté et d'autre, s'enrichir de

dépouilles. Une fois bien armé, il domine tout cet avoir, et le rénove dans son style. Cette opération, difficile et méritoire, l'on pourrait souhaiter que M. Antoine Bernard l'eût plus pleinement accomplie.

Ces réserves faites, et elles ont leur importance, il ne nous reste plus guère qu'à louer l'auteur de la conscience avec laquelle il a mis en faisceau des lumières dispersées, de façon à bien éclairer la Gaspésie primitive et contemporaine. Ce coin de terre, situé hors des grandes routes qui, par les forêts et les rivières, servaient de trait d'union entre l'Acadie et la Nouvelle-France, avait échappé aux entreprises colonisatrices fondées sur les bords du Saint-Laurent et dans la riche péninsule acadienne. Cette position écartée retarda beaucoup son développement. Et les investigations des curieux d'histoire ont longtemps négligé cette région perdue. M. Bernard remonte à sa découverte par Jacques-Cartier, et nous initie à sa vie sous le régime français, 1635-1755, en un chapitre dont la première partie traite des commerçants français, la seconde des missionnaires français. A la page 122-3, de cette dernière, il y a une remarque au sujet du *totem* qui, chez les tribus sauvages de la Gaspésie, était remplacé par la figure d'une croix. « Il est permis de supposer, dit l'auteur, que cette tradition, qui a valu aux Micmacs de la Gaspésie et de Miramichi le nom de *porte-croix*, leur venait de

Jacques Cartier et des missionnaires qui les avaient visités antérieurement. » — Voilà une supposition qui ne me satisfait pas. Et il est probable que l'explication de ce signe, donnée par un vieillard de la tribu au Père Chrestien Le Clerq, et rapportée par ce dernier dans sa *Nouvelle Relation* (1691), est, tout compte fait, plus près de la vérité. Je ne puis m'empêcher de rapprocher ce fait d'un semblable, observé chez les sauvages mexicains, chez qui le culte de la croix existait aussi, bien antérieurement à l'arrivée des Espagnols. Je me permets de renvoyer là-dessus M. Bernard à *Christus, Manuel d'Histoire des Religions*, ch. III. *La Religion des anciens Mexicains*, par. VI, intitulé: *Quetzalcoatl et le culte de la Croix*. L'auteur de ce chapitre est Camille Crivelli. Il s'agit ici d'une énigme historique très-curieuse à déchiffrer. Ce qu'il en est dit nous porte à croire que le culte de la croix chez les sauvages mexicains, et peut-être de toute l'Amérique, « car ce symbole fut retrouvé plus tard en plusieurs endroits », si tant est qu'il soit d'origine chrétienne, ce que nie l'éminent archéologue A. Chavero, remonterait au Xe siècle de notre ère.

Parmi les missionnaires français qui ont visité la Gaspésie, M. Bernard mentionne le célèbre abbé Le Loutre. L'histoire a été bien injuste envers ce prêtre remarquable qui eût aussi des qualités d'homme d'État. Il est la figure la plus complexe, la plus séduisante, et la plus calomniée, des annales

acadiennes. Nous avons cherché, notamment dans notre tome deuxième d'*Acadie*, à venger la mémoire de Le Loutre des grossières imputations dont elle a été l'objet de la part des historiens anglais, surtout Parkman, et j'ajoute que les nôtres mêmes ont été loin d'apprécier sa carrière ardente à sa juste valeur. Le jugement qu'en porte M. Lauvrière ne brille pas par l'équité. Et j'eusse préféré que M. Bernard, au lieu de le citer, et de le prendre en quelque sorte à son compte, se fut donné la peine de se renseigner ailleurs, et plus à fond, sur les actes véritables de ce missionnaire. Cela lui aurait permis d'en tracer un portrait beaucoup plus authentique. Et, puisque j'en suis sur ce sujet, je veux dire tout de suite que M. Bernard semble s'être *hypnotisé* sur l'ouvrage de M. Lauvrière: *La Tragédie d'un Peuple*. C'est une excellente contribution historique, sans aucun doute. Elle a eu l'avantage d'avoir une très-bonne presse, ce qui ne nuit pas. La partie qui concerne l'Acadie moderne est de beaucoup la plus originale et la plus méritante. Pour l'ancienne, pour tout ce qui regarde les prodromes de la Déportation, le drame même, et ses suites funestes, le travail de M. Lauvrière a été facilité singulièrement par celui de ses devanciers. Et l'on s'étonne un peu que cet historien, le dernier en date, ait seul les honneurs de la citation, quand des auteurs de chez-nous lui avaient largement frayé la voie en traitant le même sujet.

Ceci soit dit sans animosité aucune envers M. Lauvrière, un parfait gentilhomme, que j'estime beaucoup. Mais il y a tendance au Canada à ne trouver bon que ce qui vient de l'étranger. C'est l'une des manifestations de cette « mentalité de vaincus », dont parle précisément M. Bernard. — Affreux barbarisme, du reste, que ce mot de *mentalité*! — Pareille disposition d'esprit n'est pas de nature à aider l'essor d'une littérature que nous voulons nationale. Je crois que l'on se paie surtout de mots, à ce sujet. Car, le meilleur encouragement à donner à nos écrivains est encore de les lire, au lieu d'organiser contre eux la conspiration du silence.

Nous en sommes arrivés à cette période de l'histoire gaspésienne, qui montre une fois de plus comme la Providence sait tirer le bien du mal, dans les évènements de ce monde. Le malheur des Acadiens s'est tourné en fortune pour la Gaspésie. Bon nombre d'entre eux purent chercher refuge dans cette péninsule. C'est à partir de leur arrivée que cette région est entrée dans une phase de développement, laquelle s'est accentuée plus tard avec l'érection d'un premier diocèse à Rimouski. L'établissement récent d'un évêché, à Gaspé même, avec M^{gr} François-Xavier Ross, notre confrère de classe au Séminaire de Québec, pour premier titulaire, fait naître les plus magnifiques espérances d'avenir pour ce poste avancé de notre civilisation catholique et française. Les Acadiens n'ont pas

trouvé tout de suite en ces lieux la paix et la prospérité: il s'en est fallu de beaucoup. Si précaire d'abord qu'y ait été leur sort, à raison des harcèlements que leur firent subir les soudards anglais qui venaient de dévaster leur pays, il a été bien préférable à celui qu'enduraient leurs frères, disséminés dans les provinces royales. Au moment des dernières luttes pour la possession du Canada, ils se sont trouvés pris entre deux feux. A propos de cette guerre qui a abouti à la cession du Canada, M. Bernard parle du « voluptueux Louis XV » et de « la cour de France qui prêtaient trop complaisamment l'oreille aux propos doucereux de Voltaire, qui feignait l'indignation devant les sacrifices consentis pour garder « quelques arpents de neige » sillonnés par les Jésuites. » Il est assez étrange que des propos doucereux puissent feindre l'indignation. Voilà des sentiments qui ne vont guère ensemble. Et l'épithète « doucereux », appliquée à Voltaire, ne me semble pas des plus heureuses. Tout ceci, du reste, est lieu commun cent fois rebattu. L'auteur a eu bien de la patience de s'occuper, en note de ce passage, du Sorbonicole Aulard, qui nie, paraît-il, l'authenticité du mot « arpents de neige », Y a-t-il une vérité qu'Aulard ne nie pas, pour sauver ses dieux, les hommes de la révolution, ses grands ancêtres républicains? Cet homme est un faussaire, qui sabote à coeur d'année l'Histoire de France. Marius André et autres l'ont-ils assez

pris en flagrant délit de mutilation et de trucage de textes? Aulard et ses pareils mènent ce que René Benjamin appelle si bien « La Farce de la Sorbonne ». — Je relève aussi, à la page 156, la phrase suivante: « Le cynique Lawrence est mort depuis douze ans, (nous sommes en 1772), des suites d'une orgie destinée à célébrer la conquête définitive du Canada. » — Certes, ce n'est pas moi qui me ferai l'apologiste de cette mauvaise brute que fut Charles Lawrence. Je le connais un peu trop pour cela. Mais l'histoire est l'histoire. Et elle n'a rien à gagner à forcer la note. Lawrence est mort subitement au sortir d'un bal, donné à Halifax, en l'honneur de la capitulation de Montréal. Rien ne nous autorise à croire que ce bal ait été une orgie. Casgrain dit ceci: « Lawrence mourut de la mort des persécuteurs... », il veut dire subitement. Mettons. Mais cette expression même, moins outrée que celle dont se sert notre auteur, prête encore à des réserves. La mort subite n'arrive pas qu'aux persécuteurs. Et il y a des persécuteurs qui meurent tranquillement dans leur lit, tandis que de très-braves gens sont soudainement frappés.

Je disais donc que les Acadiens avaient rencontré de nombreuses difficultés, durant les premières années de leur séjour en Gaspésie. Ils s'y enracinèrent toutefois. Aux tracasseries gouvernementales succéda un autre genre de persécution, à peine moins odieux. Ils furent exploités, pour des fins

commerciales, par des négociants sans entrailles, ces jersiais de Robin. Le chapitre consacré au fonctionnement de ce puissant *trust* de pêche, est l'un des plus intéressants et des plus navrants de l'ouvrage. Quelle main-mise indigne sur le travail de ces pauvres gens ! Afin de mieux les tenir en laisse, on leur refuse des terres où ils pourraient vivre indépendants, on s'oppose à l'ouverture d'écoles où puiser l'instruction. « S'ils étaient instruits, en seraient-ils plus habiles à la pêche ? » dit Philippe Robin. Leur condition, voisine de l'esclavage estampillé, arracha des cris d'indignation au grand évêque Plessis, qui les visita en 1811. Et Ferland, le plus méconnu de nos historiens, et pourtant quelle valeur il a ! — au cours d'un voyage qu'il fit en Gaspésie, en 1836, traça un tableau sombre des misères de leur situation. Comme souvent, avec ce prêtre d'une si franche gaieté, son récit s'éclaire d'une pointe d'humeur, au détriment des despotes Robin. Je cite ce joli trait : « Un des grands principes de MM. Robin est de ne permettre aucune innovation. L'on rapporte bien des traits de leur attachement à l'ordre établi ; je n'en citerai qu'un. Leurs navires de cabotage doivent se terminer en cul de poule. Il y a peu d'années, leur principal charpentier, faisant un brick pour le service de la côte, crut devoir lui donner une poupe carrée. Quelques mois après, il reçut l'ordre de le défaire et de le rebâtir à poupe allongée ; les chefs joi-

gnaient une injonction de conserver rigoureusement les anciens usages. »

Que cela est donc finement décoché ! Quel maître ironiste que cet abbé Ferland, ainsi que j'ai eu l'occasion de le noter ailleurs !² Comme, sans paraître y toucher, il tire vengeance de ce que ces commerçants sans cocur infligeaient aux pêcheurs de la Gaspésie. Ce beau chapitre se termine toutefois par une anecdote qui n'a rien à voir avec le sujet, et qui vient là comme un cheveu sur la soupe. Je la supprimerais des deux mains.

Dès cette époque, d'ailleurs, ces temps héroïques, les Acadiens ont eu dans leurs prêtres-missionnaires, des défenseurs, des soutiens, des guides. La noble figure de l'abbé Bourg, premier prêtre acadien, domine cette période difficile. L'émancipation de la Gaspésie moderne, commencée vers 1800, s'est faite lentement, péniblement jusqu'en 1860, où a été inaugurée l'ère des paroisses. Ce fut le salut de ce coin de terre, comme celui de tout le Canada-Français. Cette péninsule, venue tard à la vie qui distingue depuis si longtemps notre province de Québec, doit, comme cette dernière, sa prospérité présente et ses promesses d'avenir, à sa forte et saine organisation paroissiale. Les chapitres qui en relatent les diverses étapes peuvent faire pendant à l'étude de M^{sr} Landrieux sur *la*

² Cf. *Nos Historiens*, p. 174 et seq.

Paroisse Canadienne. Ils apportent la preuve nouvelle que, de même que les évêques et les moines ont fait l'Europe, comme l'abeille la ruche, selon le mot de l'historien Gibbon, c'est notre admirable clergé qui a fait le Canada-Français. La Gaspésie n'est pas son moindre titre à la reconnaissance de l'histoire. L'ouvrage de M. Antoine Bernard en présente l'expression.

Notre travail critique est déjà long. Comment le conclure cependant sans parler du style de l'auteur? Il mériterait plus qu'une mention. Mais je craindrais d'abuser en prolongeant davantage cette étude. Voici donc quelques notations que nous allons tâcher de faire aussi brèves et directes que possible. M. Antoine Bernard a un tempérament d'écrivain, cela me paraît incontestable. Son style est non-seulement très-correct, mais encore élégant, et généralement souple. Ce qui me semble non moins certain, c'est que sa personnalité littéraire est loin d'être complètement sortie du moule. Elle n'est pas encore dégagée des influences livresques. On la sent trop sous la coupe des auteurs qui ont contribué à sa formation. Même s'il ne fleurissait ses pages d'extraits nombreux, un oeil exercé reconnaîtrait ses lectures aux empreintes qu'elles lui ont laissées. Ces empreintes ne sont pas toujours celles de géants. Je crois qu'il s'est plus nourri des modernes que des anciens. Et par anciens, je veux parler des classiques français.

Là est pourtant l'école, non pas unique sans doute, mais irremplaçable pour qui veut apprendre les secrets du bien dire. Là, et chez les latins. Il n'y a pas d'exemple d'écrivain de notre langue qui ait fait sa marque sans recourir aux sources de notre parler. Je suis sûr que M. Bernard s'est donné une culture latine. Je me permets de lui conseiller fraternellement d'approfondir cette connaissance, et aussi d'y joindre la pratique de nos maîtres immortels, du 16e, surtout du 17e siècle français. Parmi les auteurs du 18e siècle, beaucoup lui seront d'une fréquentation utile. Il y a, à l'heure qu'il est, une renaissance du classicisme ; Charles Maurras en est le chef incontesté. Qu'il aille vers ce modèle si parfait ! Ses beaux dons ne s'en épanouiront que plus sûrement. Certes, je suis contre toute formation exclusive. Il faut se développer dans le sens de ses facultés. Pour cela, il importe de choisir les auteurs qui ont le plus d'affinités avec son propre talent. D'autre part, si la tendance vers eux est unique, l'on risque d'accentuer des défauts naturels. Il importe donc de procéder, dans cette matière délicate, avec un sage éclectisme, déplorable en philosophie, nécessaire en littérature, disait fort justement notre Crémazie. La manière de M. Bernard s'est fort améliorée, depuis le jour où il s'amusait à faire une collection de *Coquillages*. Mais il ne l'a pas encore amenée au point de perfection. Je sais qu'il y aspire. C'est fort heu-

reux. Il peut y arriver. Mes réflexions sincères n'ont d'autre but que de lui être utiles en ce sens. Il met encore à la voile. Il obéit à des élans de jeunesse. « Tout doux, lui dirai-je. Disciplinez votre imagination. Cela vous permettra d'en tirer des effets plus définitifs. Soyez sobre. Observez la simplicité divine. » Mais voici que je verse dans la prosopopée. Et moi qui voulais finir par lui faire remarquer que celle par laquelle se termine son ouvrage me paraissait passée de mode, et si longue. Deux pages de ce style : en vérité, c'est essoufflant. Le frère Marie-Victorin avait souvent adopté des variations de ce genre dans ses croquis des *Madelinots*. Ce n'était pas une raison de recommencer. Le style « cher frère » n'est pas nécessairement un modèle. Laissons cette forme qui date un peu. Et trouvons un autre secret de mêler la force à la grâce. M. Bernard doit chercher surtout le naturel dans le style. Tout le reste lui sera donné par surcroît.



DE NOTRE HISTOIRE LITTÉRAIRE

Nous avons de nombreux historiens, pour ce qui est de notre vie politique et civile, et même religieuse. Monographies, annales, études d'ensemble, larges synthèses, toutes les formes de notre passé ont été étudiées avec soin. Seule notre littérature peut se plaindre de n'avoir pas encore trouvé son Tacite ou son Tite-Live. Est-ce donc qu'elle n'existe pas, comme des esprits chagrins l'ont prétendu ? Ou est-elle seulement dans les langes, ainsi que le veulent des messieurs à peine moins moroses ? L'une des questions les plus oiseuses que l'on puisse se poser est bien celle-ci : avons-nous une littérature ? Au lieu de gloser là-dessus, il vaudrait mieux, je crois, s'efforcer de créer quelque oeuvre de mérite. Ce serait faire un meilleur emploi de son temps. Toutes ces creuses théories ne riment à rien. Ou, si elles servent à quelque chose, c'est à se dispenser de prendre connaissance de notre production intellectuelle déjà acquise. Notre apathie à l'égard des oeuvres de chez nous a tant besoin d'excuses ! En voici une toute prête : comment s'in-

téresser à une littérature qui n'existe pas, ou qui n'en est encore qu'à ses premiers vagissements? Si cela était vrai, nous ferions une lamentable exception parmi les peuples civilisés.

Que l'on dise tout le mal que l'on voudra de nos ouvrages, que l'on en critique le fond et la forme, il demeure certain que la quantité de ces publications est considérable, depuis les origines jusqu'à nos jours. Depuis les origines, lesquelles remontent, selon nous, à l'établissement de la colonie. Et ici, je me sépare d'une opinion que d'aucuns ont voulu imposer, et qui risque de prévaloir, si personne n'ose discuter ses titres, à savoir que notre littérature n'aurait commencé qu'après la conquête. Il me semble difficile d'admettre ce point de vue historique, qui rétrécit singulièrement notre horizon.¹ Sommes-nous donc si riches que nous puissions sacrifier des oeuvres comme celles de Champlain, de Lescarbot, de Charlevoix, comme les Relations des Jésuites, où il y a des beautés de premier ordre? N'est-ce pas, en effet, Gilbert Chinard, qui, citant une page du Père de Brébeuf sur le culte des morts chez les Indiens, démontre que cela est aussi beau que du Chateaubriand?² Et

¹ Dans *Nos Historiens*, et sous l'empire de certaines influences, j'ai soutenu cette opinion. Mais *doctior factus seipso auctor mutavit sententiam*.

² *L'Exotisme dans la littérature française du XVII^e siècle*.

quelle raison apporte-t-on pour ostraciser ces grands auteurs, et pour les chasser de notre petite république des lettres? Qu'ils ne sont pas nés au Canada. Mais ils pourraient répondre, comme dans la fable: « Comment l'aurais-je fait?... » Je ne vois pas que cette raison soit sérieuse. Ces hommes et ces femmes — et ici je pense aux sublimes lettres de Marie de l'Incarnation — ont vécu chez nous; ils ont fait de la Nouvelle-France leur seconde patrie; ils ont donné leurs soins, leurs travaux, leurs sueurs, et même leur sang pour qu'elle ait la vie. Et l'on refuserait de reconnaître comme nôtres, comme partie intégrante de notre patrimoine littéraire, les écrits qu'ils ont consacrés aux péripéties de notre enfance nationale? Ce serait du chauvinisme, et qui mènerait très loin. A ce compte, il faudrait aussi bien exclure de nos listes les oeuvres d'un canadien né aux États-Unis.

Ce point de vue étroit me semble peu élégant. Maurice Maeterlinck appartient bien à la littérature française, tout belge qu'il soit de naissance. Et Leconte de Lisle? Et Hérédia? Et Moréas? De grâce, ouvrons les fenêtres, donnons un peu d'air et de lumière à notre canadianisme intransigeant, et cessons d'opérer des coupes sombres parmi nos écrivains, sous prétexte qu'ils ne sont pas nés sur le sol canadien, ou qu'il ne l'habitent plus. Il me paraît donc tout-à-fait arbitraire de fixer l'éclosion de notre littérature après la

conquête. Disons plutôt qu'elle a commencé avec notre vie même. Et alors, elle compte plus de trois siècles, elle renferme un nombre d'oeuvres fort respectable. Le moment est peut-être venu d'en entreprendre l'histoire complète. Car cela nous manque. Et tant que nous ne l'aurons pas, notre littérature demeurera profondément inconnue, sauf peut-être de quelques spécialistes. Que saurions-nous de l'histoire du Canada si les historiens n'avaient fouillé les archives et n'avaient organisé en synthèse tous ces documents? Que saurons-nous de notre histoire littéraire, tant que quelqu'un ne se donnera pas la mission de dépouiller à notre profit, de coordonner et de juger la masse énorme de matériaux que déjà elle comprend? Je n'ai garde d'oublier que des essais ont été tentés, sous forme de *Manuel* ou de *Précis*. Edmond Lareau est entré le premier en lice. Et il a intitulé hardiment son travail : *Histoire de la Littérature Canadienne*. Elle a son mérite. Comme elle date de plus de cinquante ans, il est trop clair qu'elle n'est pas au point. Et puis, l'auteur englobe non-seulement la littérature canadienne-française, mais aussi l'anglaise. Il y a quelques années, M. Camille Roy nous a donné un petit *Manuel*, où il y a des indications utiles. Beaucoup plus complet est le *Précis* qui vient de paraître à la procure des Missions des Socurs de Sainte-Anne de Lachine. 180 pages sont consacrées à notre littérature. L'auteur, qui ne nous pardonnerait

pas de le nommer, a droit à tous nos compliments. Ce *Précis* est très-bien fait, dans un large, et impartial esprit. Autant que possible, rien n'est oublié, ni personne. L'auteur n'appartient à aucune chapelle ou clan. Il ne semble pas avoir de préjugés. Il n'écoute ni ses sympathies ni ses antipathies. Il fait l'histoire, et s'efforce d'être juste et vrai. Il y réussit. Il utilise beaucoup, dans ses appréciations, les travaux critiques de ses devanciers. C'est d'une bonne méthode. Mais il ne choisit généralement que le meilleur de leurs appréciations. Il est capable d'un jugement personnel. Si la bienveillance caractérise ses opinions, ce n'est jamais au détriment de la vérité. Ce *Précis* dénote d'immenses recherches, une information qui n'a rien voulu laisser de côté. Les historiens de l'avenir devront en tenir un grand compte. Si consciencieux qu'il soit, ce n'est pourtant qu'un *Précis*, le plus complet que nous ayons, mais qui ne prétend pas au titre d'Histoire. Or, c'est d'une Histoire que nous rêvons, conçue selon les méthodes les plus rigoureuses, et d'après un plan clair et harmonieux. Que veut-on que l'étranger pense de notre littérature, quand on lui offre, comme instrument d'information, le *supplément* au manuel de J. Calvet, par Chartier (chanoine Émile), ou les quelques pages que Bédier et Hazard lui ont consacrées, à la fin de leur ouvrage? Cela est un peu mieux que rien. Je souhaite que le *Précis* dont j'ai parlé tout-

à-l'heure ait la plus large diffusion, non-seulement chez nous, mais en dehors des frontières. Il donnera à tous ceux qui s'intéressent à la culture française hors de France une idée plus exacte de nos forces réelles. Il en est qui se plaisent, dirait-on, à nous faire passer pour des parents pauvres. Certes, il ne conviendrait pas d'exagérer le mérite de nos productions. Mais est-il plus juste de les humilier à l'excès? L'histoire est l'histoire. Si l'on n'a pas l'esprit assez droit ni le regard assez pénétrant, pour en embrasser tous les éléments et les juger selon les principes d'une saine critique, également éloignée de la courtisanerie et du dénigrement, mieux vaudrait s'abstenir de toucher à ce domaine.

Peut-être serait-il difficile à un seul homme d'édifier le monument que réclame notre littérature. Cela pourrait être l'oeuvre d'une commission. Chaque genre serait traité à fond par un spécialiste. L'histoire, l'éloquence, la poésie, le roman, etc., chacune de ces rubriques serait confiée à celui qui pourrait le mieux la remplir. A l'intérieur de sa matière, chaque collaborateur serait libre de ses mouvements. On lui demanderait seulement de toujours motiver ses opinions, et de se souvenir qu'en histoire littéraire, comme en histoire politique ou religieuse, la vérité et l'impartialité doivent être au premier plan.



LE CITOYEN BLANCHET

Il s'appelait Pierre. Mais l'on ne le désignait plus, depuis longtemps, que sous le nom de citoyen Blanchet. Lui-même avait pris ce titre, peu après les événements de '37-38, qu'il avait salués comme l'aurore de la libération pour son pays, et l'annonce d'une république canadienne. Le pitoyable échec de ce mouvement n'avait pas entamé son rêve d'indépendance politique : il continuait à croire, dur comme fer, que tout lien avec l'Angleterre serait bientôt brisé, et qu'un régime semblable à celui des États-Unis s'instaurerait au Canada. De cette république, qui lui semblait prochaine, et dont la chimère n'a cessé de le hanter, il se proclamait le citoyen. Il tenait infiniment à ce vocable ; il l'arborait comme un symbole ; il ne l'aurait pas échangé contre trente-six quartiers de noblesse. C'était le signe de sa foi et de son espérance. Dans une conférence à l'Institut Canadien, de Québec, Arthur Buies ne s'était-il pas avisé de s'en moquer ? Blanchet n'entendait pas badinage là-dessus. Aussi s'empressa-t-il de rembarrer notre humoriste : « Ce

titre, déclarait-il dans un journal, je le porte avec orgueil, comme saint Paul celui de citoyen romain !» C'était le prendre de bien haut. L'on devine que Buies ne fut pas seul à s'amuser de cette réponse.

Quand je l'ai connu, il habitait le long de ce rang presque désert, dénommé Cinq Chicots, qui relie Victoriaville à Arthabaska, par l'ouest. Il avait là une grande terre planche, coupée en deux par la route. Car il faut dire qu'il était devenu fermier. Un jour, il avait renoncé à l'existence enfiévrée de Montréal, dit adieu à la carrière de journaliste, et il s'était réfugié dans la paix de cette campagne solitaire, pour y mener la vie de paysan. Oh ! il n'avait rien abdiqué de ses beaux rêves. Comme leur réalisation tardait, que les temps étaient lents à mûrir, que les jeunes générations ne paraissaient guère se soucier de recueillir l'héritage des Papineau, des Doutre, des Guibord, des Laflamme, il était revenu à la terre, à la nature, en attendant mieux. A l'heure voulue, sa république le trouverait prêt. L'ombre de Cincinnatus dansait sans doute devant ses yeux...

A quelque distance du chemin, adossé à un joli bois de bouleaux frêles, s'élevait sa maisonnette, ou plutôt sa hutte. C'était un petit carré, à pignon. L'extérieur, blanchi à la chaux, en était très-propre. Autour ne traînait aucun objet. Le citoyen avait du moins la notion matérielle de l'ordre. Et il en mettait plus dans les choses que dans les idées.

Le dedans était tout ce qu'il y avait de plus simple, de plus nu, de plus austère. Deux pièces exiguës : l'un servait de cuisine ; l'on n'y voyait qu'un petit poêle et quelques pauvres ustensiles ; l'autre était à la fois chambre à coucher et cabinet de travail. L'ameublement était digne d'un anachorète : un misérable grabat, deux ou trois chaises boiteuses, tout près de la fenêtre un petit bureau, sur lequel il y avait un encrier, des papiers, une plume. Collé au mur, un rayon où dormaient de vieux bouquins, des dictionnaires. Dans un coin, des liasses de journaux jaunis : débris de cette feuille qu'il avait fondée, et longtemps dirigée avec ses collègues de l'Institut Canadien, et dans laquelle ces révolutionnaires aux petits pieds avaient déversé les doctrines religieuses, politiques, sociales, les plus subversives et les plus cocasses. La part de Blanchet, dans l'exposé de ces systèmes qui ne tenaient pas debout, avait été considérable. Condamné par l'autorité ecclésiastique, son journal avait cessé de paraître. Je crois bien que le ridicule avait aussi contribué à le tuer. La justesse de la pensée n'avait certes pas perdu à cette mort, ni non plus la bonne langue française. Car les conceptions radicales du directeur revêtaient une forme extravagante où le désarroi était impayable. Ces reliques gisaient maintenant sur le plancher de sa cabane, sous la poussière et l'oubli. Peut-être s'imaginait-il que tout ce fatras, enfanté par son pauvre cerveau exal-

té jusqu'au délire, contenait la formule de la cité future? J'incline à le penser. Notre homme vivait tout fin seul dans ce réduit où flottait une odeur de renfermé, mêlée à de vagues relents de cuisine et de basse-cour. Car ses poules étaient admises à venir picorer dans la salle à manger. C'étaient les seuls êtres dont s'égayait sa solitude. Il menait une existence d'ermite. De moeurs très-pures, très-honnête en affaires, on le regardait bien, dans le canton, comme un original fieffé; mais sa réputation demeura toujours intacte. Sa conduite était irréprochable. Jamais le moindre soupçon ne l'effleura. Il est vrai qu'il n'allait pas à l'église; mais l'on mettait cette abstention au compte de ses idées croches. Sa soi-disant libre-pensée n'était guère prise au sérieux. Levé avec le soleil, il s'adonnait tout le jour aux travaux de la ferme. Les soirs et les dimanches, il lisait ses journaux, pour se tenir au courant. Il lui arrivait d'écrire encore parfois, de reprendre sa plume rageuse, pour redresser des opinions qui ne cadraient pas avec ses vieux principes, pour reprocher aux libéraux leurs sympathies anglaises. Car plus le monde allait, et plus il trouvait que l'on s'éloignait de son idéal républicain. Et cela l'indignait. Je me rappelle que lorsque Laurier fut titré, Blanchet se fendit d'un article vengeur, où le nouveau *Sir Wilfrid* fut copieusement aspergé de bile. Ce fut bien comique.

Au physique, le citoyen offrait un type comme,

sans doute, je n'en verrai plus de pareil. D'une taille qui ne dépassait pas la moyenne, il était si mince, si fluet, si sec, qu'il semblait presque grand. Vers 1886, date de mes premières rencontres avec lui, il avait soixante-dix ans, mais il se tenait encore très-droit. Son visage glâbre, tanné, parcheminé, avait quelque chose d'ascétique, comme toute sa personne. Le front était bombé, les pommettes des joues saillantes, les yeux, tout petits, dans leur orbite très-creuse, louchaient un peu, ce qui leur donnait un air inquiétant. Le crâne chauve s'ornait, par derrière, d'abondantes mèches de cheveux follets et frisonnants. Lorsqu'il venait au village, ordinairement une fois la semaine, vendre des oeufs et faire quelques emplettes destinées à son menu plus que frugal, car il mangeait très-peu, il endossait son antique redingote qui avait eu le temps de prendre une patine d'un vert éteint ; autour de son col à hautes pointes s'enroulait une longue cravate, également passée de mode et de ton, fanée, crasseuse. Dans cet attirail suranné, coiffé de son haut de forme fatigué, le citoyen avait tout de même une apparence de distinction. On aurait dit une vieille estampe, soudain descendue de son cadre, et animée. Il faisait vraiment figure d'ancêtre. Il avait la politesse d'autrefois, saluait avec grâce, parlait avec aménité. Il ne recherchait pas l'occasion d'entamer la conversation. Si elle se présentait, il l'acceptait volontiers, et causait avec

modération de ces choses mêmes qui l'avaient le plus enflammé. Car il était de bonne compagnie. Je ne l'ai jamais entendu dire un mot plus haut que l'autre. Il était capable de ces violences, particulières aux polémistes, mais qu'ils déversent uniquement dans leurs écrits. Autant le citoyen pouvait s'irriter jusqu'au paroxysme, la plume à la main, autant il gardait de mesure dans la conversation, pesait ses mots, et jugeait avec sérénité des hommes et des événements.

Né à Saint-Pierre de la Rivière-du-Sud, patrie des évêques Blanchet, dont il était le neveu, il avait fait ses études au séminaire de Saint-Hyacinthe, sous le directorat de M^{sr} Jean-Charles Le Prince. Il s'était même destiné à l'état ecclésiastique, et avait porté la soutane un an. C'était à l'époque troublée de 37-38. Pierre avait dans les veines le sang de ces patriotes qui s'étaient armés et qui étaient morts pour la défense de droits mal compris. Manquant de boussole, il ne résista pas à l'effervescence qui emportait certains esprits. Désapprouvant les sages règles de conduite tracées par l'épiscopat, il renonça à la carrière sacerdotale, et s'en fut à Montréal, où il devint avocat, journaliste, l'un des fondateurs du malheureux Institut Canadien, directeur de *l'Avenir*, agitateur en chambre. Pendant quelques années, il fut chef de file de cette école. Il se fit remarquer par son enthousiasme, le radicalisme de ses idées, les monstrueu-

ses chimères d'une imagination absolument débridée. Ce n'était pas seulement la rupture avec l'Angleterre qu'il prêchait, mais la désaffection à l'égard du clergé dont il blâmait l'ingérence pourtant si opportune. Demeuré vaguement déiste, il ne voulait plus que d'une religion sans dogmes, sans rites et sans ministres. Il se distingua, lors du fameux procès Guibord, par des diatribes échevelées. Mais le temps passait, éclaircissant les rangs dans ce groupe impie et révolutionnaire. Des générations montaient à qui ces spasmes semblaient un anachronisme. Des douches salutaires jetées sur ce beau étaient venues en circonscrire l'effet. Fatigué de lutter, mais sans se rendre compte toutefois que c'était, comme Don Quichotte, contre des moulins à vent qu'il avait dépensé tant d'ardeur, le citoyen prit, un bon matin, une résolution suprême : il acheta une terre dans le rang des Cinq Chicots. Il vint s'ensevelir dans cet endroit écarté, avec ses illusions perdues, ses espoirs toujours vifs, mais dont l'échéance était indéfiniment remise, son rêve platonique d'une république dans les nuages, n'ayant, pour consolation intime, que la maigre ressource d'une religion vidée de sa moëlle, ce soi-disant culte en esprit et en vérité, déformation ridicule à la protestante de l'une des plus belles et des plus profondes conceptions du Christ Sauveur.

Mais l'on va voir que la grâce attendait son moment pour opérer dans cette pauvre âme dé-

voyée son miracle de transformation. Selon la belle parole de Henri Bremond, si « personne ne peut décrire la courbe vivante d'aucun péché, la décision qui amène Madeleine aux pieds de Jésus défie également les analyses des psychologues. » ¹—L'âge appesantissait les pas du vieil anachorète. Le rhumatisme le clouait souvent sur son grabat. Il continuait cependant à rester seul dans sa hutte. Il pouvait dire, comme le paralytique de l'Evangile : « *Hominem non habeo.* Je n'ai personne. » Le Christ lui restait, car Il n'est jamais loin des brebis égarées. Sur lui aussi allait bientôt retentir le mot de la puissance et de la miséricorde infinies : « *Volo, curare.* » Des voisins s'inquiétèrent de la condition lamentable du citoyen. Pourquoi n'entretrait-il pas à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska ? Il ne voulût d'abord rien entendre à cette proposition, qui semblait le révolter. Puis, un beau jour, il s'en fut lui-même frapper à la porte du charitable asile, pour demander à y être hospitalisé. En retour des soins qu'il recevrait jusqu'à la fin de ses jours, il s'offrait à léguer aux soeurs tout son bien. En ce temps-là, l'aumônier de l'Hôtel-Dieu était l'abbé Lambert, homme d'âge, d'expérience, et d'un grand sens. Il connaissait la carrière mouvementée du nouveau venu ; il savait aussi son entêtement dans ses idées. Il devina qu'en le heurtant de front, l'on

¹ Pour le romantisme, Ch. II, p. 34.—Paris, Bloud et Gay, 1923.

ne ferait que l'aigrir davantage et l'enfoncer dans son aveuglement. Sa diplomatie sacerdotale l'inspira magnifiquement. « Laissez-le faire, recommanda-t-il aux religieuses, ne lui parlez pas religion. Soyez bonnes et douces à son égard, mais qu'il ait toute liberté d'agir à sa guise sur ce point. » Ce traitement devait être d'une efficacité souveraine. Très-courtois avec les autres patients, très-reconnaissant aux bonnes sœurs de leurs attentions, le citoyen se montra pendant quelque temps irrédactable sur ce chapitre. Il restait seul dans les salles, à l'heure de la messe et de la visite au Saint-Sacrement. Puis, on le vit suivre le mouvement qui portait les vieillards vers la chapelle, au cours de l'après-midi. Et un bon jour, l'abbé Lambert entend frapper à sa porte. Il ouvre. C'était mon Blanchet. « Monsieur l'abbé, lui dit le citoyen, de sa petite voix flûtée, j'ai un grand service à vous demander ». — « Lequel, donc ? » — « Je viens vous prier de vouloir bien, s'il vous plaît, entendre ma confession. » — Il y avait bien près de soixante ans qu'il n'avait pas rempli ce devoir. Il s'en acquitta avec une clarté, une sincérité, une componction à ravir les anges. Par délicatesse de conscience, il se refusa à recevoir, dès cette première entrevue, l'absolution. « Je reviendrai demain, monsieur l'abbé, car j'ai sans doute oublié quelque chose, je me suis négligé pendant si longtemps. » Trois fois, il accomplit ce rite avant de se juger digne du pardon divin. La réconciliation était

faite. A partir de ce moment, le citoyen devint un modèle de pratique religieuse. Il communiait tous les jours. Il passait des heures devant le Saint-Sacrement. Il avait retrouvé le Dieu de sa jeunesse, avec Lui et en Lui, le rafraîchissement, la lumière et la paix. Ses aventures intellectuelles et morales l'avaient conduit, par des détours bien imprévus, et humainement inexplicables, aux pieds de Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai. » O mystères inouïs, éternellement recommencés, de la grâce ! Le citoyen Blanchet est mort comme un saint.

... Du temps que j'étais écolier, je faisais, un soir, une promenade en voiture dans le rang des Cinq Chicots. Comme je passais devant chez lui, je vis le citoyen en train de ramener sa contre-porte, après avoir jeté un long regard sur le couchant où luisaient, au ras de la plaine, les derniers reflets du soleil. Et l'ermite s'enferma pour la nuit.

Voici que la porte du temps s'est refermée pour toujours sur ce vieil original. Là où il a si longtemps vécu solitaire, plus rien ne reste pour rappeler son souvenir. La hutte qui l'abritait a été rasée. Même le joli bois de bouleaux, qui lui versait une ombre grêle, s'est évanoui. Avant de s'endormir du sommeil éternel, le citoyen Blanchet aura pu contempler le ciel, et voir s'allumer à l'horizon, l'étoile du Divin Berger.



TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
La culture française	7
Une romancière canadienne: Laure Conan	47
Le chant du cygne	87
<i>Verbum Dei</i>	99
Un essayiste: M. Olivier Maurault	109
Primevères	119
La mégère inapprivoisée	135
Une nouvelle révélation	149
Garneau	171
Notre Finistère	183
De notre histoire littéraire	201
Le citoyen Blanchet	207

FINI D'IMPRIMER
LE
1er SEPTEMBRE 1926
POUR LA
BIBLIOTHÈQUE D'ACTION FRANÇAISE
PAR
ARBOUR ET DUPONT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
MONTRÉAL

Imprimé en Canada.

ÉDITIONS

DE LA

LIBRAIRIE D'ACTION FRANÇAISE ltée

1735, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL

AUTEUR	VOLUMES — TITRES	PRIX
D'Arles, Henri.....	Nos historiens.....	\$0.90
— — — — —	Estampes	.60
Asselin, Olivar.....	L'Oeuvre de l'abbé Groulx.....	.50
*Achard, Eugène.....	La fin d'un traître.....	.25
Bastien, Hermas.....	Energies Rédemptrices.....	.60
Bernard, Harry.....	La Terre vivante.....	.75
Bourassa, Henri.....	Le Canada apostolique.....	.60
*Conan, Laure.....	La Sève Immortelle.....	.75
Daveluy, M.-Claire....	Perrine et Charlot.....	.75
* — — — — —	Le filleul du Roi Grolo.....	.75
Dubois, abbé Emile....	Chez nos frères, les Acadiens.....	.75
— — — — —	Autour du métier.....	.75
Frère Mariste.....	Notre légende dorée (1e, 2e, 3e série)..	1.00
Groulx, abbé Lionel....	Les Rapailages	.25
— — — — —	— (édition de luxe).....	.60
— — — — —	Chez nos ancêtres (épuisé).....	.35
— — — — —	Notre maître le passé.....	.75
— — — — —	Lendemain de conquête.....	.90
— — — — —	Vers l'émancipation (rare).....	1.00
Guindon, Arthur, p.s.s..	Les trois combats du Long Sault.....	.85
— — — — —	En mocassins	1.00
— — — — —	Aux temps héroïques.....	1.00
Jasmin, Damien	De Platon à Lenine.....	1.50
Lamontagne, Blanche..	Un cœur fidèle.....	.75
— — — — —	Les trois lyres.....	.75
— — — — —	La vieille Maison.....	.90
* — — — — —	La moisson nouvelle.....	.75
Lestres, Aloné de.....	L'Appel de la Race.....	.90
Lise	Feuilles éparées	.60
Michelet, Magali	Contre le flot.....	.50
* — — — — —	Comme Jadis	.75
Mignault, R. Père.....	Résistance aux lois injustes.....	.60
Montpetit, Edouard....	Au service de la tradition française...	1.00
Morin, Paul	Évangéline (traduction)	.35
Paquet, Mgr L.-A.....	Le bréviaire du Patriote.....	.25
Perrault, Antonio.....	Pour la défense de nos lois.....	.25
— — — — —	Préparons les cadres.....	.35
Perrin, Julien.....	Gloire à Dollard.....	.20
Rivard, Adjutor.....	Chez nos gens.....	.35
— — — — —	Chez nous et chez nos gens.....	.60
Soulanges, Joyberte....	Comment ils ont grandi.....	.60
— — — — —	Dollard	.35
Taschereau, Marguerite.	Études	.50
— — — — —	Notre avenir politique.....	.75
— — — — —	Paul-Émile Lamarche	1.00
* — — — — —	La justice (Semaine Sociale).....	1.50

NOUS ÉDITIONS UN VOLUME PAR MOIS

Abonnez-vous à notre service d'éditions.

* Les volumes précédés d'un astérisque sont des nouveautés récentes.

DU MÊME AUTEUR

PROPOS D'ART (épuisé).

PASTELS (épuisé).

LE COLLÈGE SUR LA COLLINE (épuisé).

ESSAIS ET CONFÉRENCES (épuisé).

LACORDAIRE: L'ORATEUR ET LE MOINE (2e éd.).

EAUX-FORTES ET TAILLES-DOUCES.

LE MYSTÈRE DE L'EUCCHARISTIE.

ACADIE. 3 vols. in-8°. Couronné par l'Académie Française. Grand-Prix: *Médaille d'or Richelieu*.

LES GRANDS JOURS.

NOS HISTORIENS.

ARABESQUES.

LOUIS FRÉCHETTE. (Dans la série: *Makers of Canadian Literature*.)

LAUDES. Tiré à cent exemplaires numérotés, sur vélin de Rives à la forme B. F. K., avec un dessin original en trois couleurs, par Maurice Denis, gravé sur bois par Jacques Beltrand. — Ouvrage honoré d'un Bref de Sa Sainteté Pie XI.

Prix de l'exemplaire: \$25.00